

OEUVRES

DE

LÉON GOZLAN.

—

TOME 18.

PUBLICATIONS RÉCENTES.

Imprimerie hydraulique de GIROUX et VIALAT,
à Saint-Denis-du-Port, près Lagny.

ARISTIDE

FROISSARD

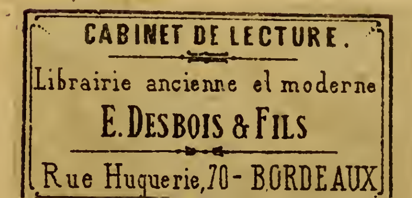
PAR

Léon Gozlan.

2

PARIS,
HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR
DE LA BIBLIOTHÈQUE DE ROMANS NOUVEAUX,
Par *MM. de Balzac, Soulié, Paul de Kock, Brot, Luchet, Gozlan, Masson, Lafitte*, etc.
Rue des Beaux-Arts, 5.

1844.



Changement d'existence.

Tout se passa comme dans un conte de Perrault; avec cette différence pourtant que la fée protectrice n'était pas tout à fait invisible. Des domestiques officieux lisaient dans les yeux d'Adeline

ses désirs et s'empressaient de les prévenir. Ils semblaient n'avoir jamais eu d'autre maîtresse qu'elle. Elle restait dans ses appartements avec son père et sa mère encore plus enchantés qu'elle de l'inimaginable courtoisie de leur sauveur, de leur dieu, M. de Villa-Réal. Madame de Neuvilette surtout n'avait pas d'expressions assez riches, assez variées, pour caractériser sa chaleureuse reconnaissance. On ne l'appelait plus, il est vrai, de ces diminutifs abhorrés, créés par Froissart, mais pompeusement et à chaque instant, madame la marquise. Toutes les deux heures un domestique était chargé de lui demander si elle voulait prendre un bouillon, goûter à un fruit en attendant le repas.

Au dîner, le chasseur venait leur dire

en ouvrant les deux battants de la porte qu'ils étaient servis. M. de Villa-Réal accourait alors au devant d'eux jusqu'à la première pièce de l'appartement, et prenant Adeline sous un bras, madame de Neuvilette de l'autre, il les conduisait à leur place. Et quel calme! quelle dignité! pendant le repas. Comme le duc évitait avec soin de leur parler de l'accident qui les réunissait si bizarrement chez lui. C'était un sujet trop délicat, trop frais encore, quoique au fond ni Adeline ni son père et sa mère ne pussent sincèrement regretter d'avoir fui cet indigne Froissart et la mansarde dont il avait fait une tabagie, un antre, un enfer. C'était de la part du duc un scrupule poussé à l'excès. Mais cet excès même prouvait sa délicatesse. Sans doute un peu de gêne résultait de cette position sur laquelle de

part et d'autre on avait peur de s'expliquer, ce qui lui donnait le caractère d'un rêve. Mais il n'est pas de gêne qui ne finisse par être tolérable, et il n'en est pas d'ailleurs d'égale au supplice d'attendre sans feu jusqu'à minuit un homme exalté par le vin, répondant par des injures à des prières, et enfin aux observations par des coups de cravache.

Mais la morale?

Quoi! Adeline chez M. de Villa-Réal! Et où serait-elle allée? J'oublie. Il lui restait la rue et la police correctionnelle où elle avait le droit d'appeler son mari et de le faire condamner à la reprendre pour lui donner des coups de cravache.

Mais la morale?

Le lendemain du jour qu'Adeline s'était réfugiée chez M. de Villa-Réal, M. de Villa-Réal lui faisait donation de l'hôtel, en sorte qu'Adeline n'était pas chez le duc, mais que le duc était chez elle. Quoi! le duc chez elle!

Mais la morale?

Ce sera l'objet d'un chapitre.

Projet de migration.

Voyant avec douleur combien la santé

d'Adeline avait été altérée par les affreux traitements de Froissart, le duc lui proposa d'aller passer la belle saison à Lisbonne. L'air si doux, si salutaire du Portugal la rétablirait. Madame de Neuvilette ne fut pas la dernière à être de cet avis, qui fut aussitôt partagé par le marquis. Comment Adeline eût-elle résisté? Sa mère et son père l'engageaient à céder aux offres de M. de Villa-Réal ; elle-même n'avait presque pas la force de les combattre, tant elle s'habituait déjà à la volonté affectueuse de celui qui les faisait. Il se mêlait un respect si soutenu à toutes ses instances, même les plus ardentes, que, quoi qu'il exigeât, elle croyait moins se soumettre aux prières de l'amant qu'aux conseils d'un ami. Elle avait si doucement fait le premier pas et si volontairement, bien que le hasard n'y fût

pas étranger, qu'elle n'osait plus reculer sur aucun point. C'eût été s'accuser d'être allée trop avant. Que de femmes se perdent ainsi pour ne vouloir pas s'avouer qu'elles sont déjà égarées! Elle ne dit ni oui ni non, mais elle laissa s'achever les immenses préparatifs de voyage qui se faisaient concurremment avec le déménagement nocturne de Froissart. Le commissaire de police, instruit de la scène qui avait eu lieu chez Froissart, au grand scandale des voisins, l'avait fait citer, et c'est pour éviter de paraître chez ce magistrat qu'il avait jugé à propos de s'évader comme un locataire qui n'a pas de quoi payer son terme.

Ce qu'emporta Froissart en quittant le magnifique hôtel qui lui avait appartenu.

Deux paires de bottes ; une à ses pieds, l'autre dans sa poche.

Un Homère sans traduction.

Une vue de Clichy.

Vingt pipes.

Un traité de blason annoté par lui.

Le portrait des quatre gardes du commerce qui l'avaient arrêté.

Le portrait de sa femme peint par lui, un véritable chef-d'œuvre de coloris.

Une caricature de sa belle-mère.

Un autographe de son portier.

Phénix, son chien, le suivit.

Madame de Neuvilette n'est pas assez vengée.

La victoire est belle, se disait madame de Neuvilette, mais elle n'est pas aussi complète que je la veux et comme elle est due à une femme outragée dans sa dignité, dans celle de sa fille et de son mari. Froissart est perdu, sans doute; je prétends qu'il le soit sans retour, sans espoir; qu'il n'ait plus le droit de nous considérer comme ses parents, puisque le malheur a fait que nous nous soyions alliés à lui; enfin je ne serai contente que lorsque la loi se sera mise de moitié dans notre vengeance pour la consolider. Il me faut une séparation de corps et de biens prononcée par les tribunaux. Il y aura du scandale, c'est possible, mais quel scandale se compare

au moindre de ceux dont nous avons subi l'affront sous cet homme odieux?

Madame de Neuvilette voulant du scandale s'adresse à un des plus célèbres avocats du barreau de Paris.

Le choix de madame de Neuvilette ne méritait que des éloges : l'avocat auquel elle s'adressa pouvait être considéré comme le type de ces Démosthènes en vogue qui jettent de la boue au visage des adversaires de leurs clients pour laver leurs clients, sauf à reprendre le lendemain cette même boue où ils l'ont jetée pour la lancer à pleines mains sur d'autres visages. C'est avec le plus consciencieux aplomb du monde qu'ils disent impunément devant quinze cents auditeurs : « Oui, Messieurs, le susnommé que voilà, « notre partie adverse, ose se présenter

« devant la justice, tandis qu'il n'est pas
« impossible qu'il ait tué son vieux père,
« empoisonné sa vertueuse mère et cher-
« ché à étouffer son innocente fille. Je
« rentre maintenant dans le cœur de
« l'affaire, etc, etc... »

Tout célèbre cependant qu'était l'avocat visité par madame de Neuvilette, il refusa de se charger du procès en séparation.

— Comment, eut beau s'écrier madame de Neuvilette, un monstre nous aura avilis, transformés en banquiers de jeux de hasard, M. le marquis de Neuvilette et moi; relégués sous l'ardoise d'une mansarde, il nous aura rendus témoins de ses orgies; enfin il nous aura battus et nous n'aurons pas le droit de plaider contre lui en séparation!

— Lorsqu'il se conduisait ainsi envers vous, répondait l'avocat, vous pouviez

porter de justes plaintes et espérer de faire prononcer une dissolution conjugale en faveur de votre fille ; mais aujourd'hui....

— Mais aujourd'hui, qu'y a-t-il de changé ? demandait madame de Neuvilette.

— Puisque vous m'obligez à le dire, répondit encore l'avocat, madame votre fille serait mal venue de demander aux tribunaux une séparation lorsqu'elle a quitté son mari pour vivre à sa guise avec un étranger.....

— Un duc qui l'adore, monsieur !

— Soit ! madame, mais enfin pour vivre avec quelqu'un qui n'est pas absolument son mari. Du moment où elle a accepté cette association d'existence, elle a mis aux yeux de la loi les plus grands torts de son côté....

— Les plus grands torts de son côté !...

— Oui, madame, et c'est M. Froissart

seul qui serait reçu à provoquer une séparation s'il la jugeait nécessaire à ses intérêts. Quant à madame votre fille, je vous le répète, elle n'a plus aucun prétexte légal pour la faire prononcer.

— Nous sommes donc à sa merci? S'il lui plait de venir un beau jour prendre sa femme par la main et de la conduire où il lui plaira....

— Il le peut, madame.

— Mais c'est épouvantable! quelle loi! Cependant, monsieur, il faut que ma fille rompe avec cet homme là; et elle rompra, je vous l'assure.

— S'il y consent, rien n'est plus facile...

— S'il y consent... ah!

— Oui, s'il y consent!

— Il y consentira, vous le verrez, je m'y engage. Il y consentira, monsieur.

Madame de Neuvilette écrit à Froissart.

Monsieur Froissart,

« Comme le peu de bon sens qui vous « reste a dû vous revenir avec le sang « froid, car les tigres les plus tigres ne « sont pas toujours furieux, je présume « que l'idée qui m'est venue vous est ve- « nue aussi. Nous avons, vous et moi, « Monsieur Froissart, assez reconnu par « l'expérience que nous ne nous conve- « nions guère. C'est un point, le seul « point assurément sur lequel nous au- « rons jamais été d'accord. De cette vé- « rité banale pour nous je suis arrivée à « l'idée au sujet de laquelle je vous écris « et au sujet de laquelle je vous invite à « me répondre.

« Cette idée, monsieur Froissart, je
« vous la présente comme une proposi-
« tion afin d'abréger le temps, cette let-
« tre et votre réponse. Consentez-vous
« à faire ratifier par la loi votre sépara-
« tion d'avec votre femme, séparation
« qui existe déjà par le fait, séparation
« rendue facile par l'énergique antipa-
« thie que nous professons, sans nous en
« cacher, nous pour vous, vous pour
« nous? Ne croyez pas, M. Froissart, que
« je mette le plus léger point d'honneur
« à avoir l'initiative dans cette détermi-
« nation. Attribuez nous-la, si cela vous
« convient, et demandez-nous la sépara-
« tion comme si vous en aviez eu l'idée
« vous tout le premier, peu nous importe.
« Il importe seulement à votre femme
« d'être aussi séparée de vous que les usa-
« ges et les lois le permettent. Qu'il ne lui

« reste du souvenir d'avoir vécu avec
« vous que votre nom, votre triste et dé-
« plorable nom qu'elle est condamnée à
« porter toute votre vie. Vous m'avez
« entendue et comprise, monsieur Frois-
« sart ; répondez-moi. Tout de suite ;
« c'est encore trop tard.

« Marquise de NEUVILETTE. »

Madame de Neuvilette sentait d'autant plus la nécessité de faire prononcer une séparation entre Froissart et Adeline, que celle-ci tout heureuse qu'elle fût de ne plus étouffer sous le poids du joug marital, n'osait pas encore cependant se lancer dans le champ de liberté ouvert devant elle. Sa joie paraissait comme effrayée et son bonheur était de ceux qui tournent toujours la tête avec défiance.

Elle ne paraissait dans aucun lieu public, dans aucun salon, soit seule, soit rien qu'avec le duc. La grande clarté du jour lui semblait même un témoin importun. A sa nouvelle existence il fallait comme au doute et à la faute le coin sombre de l'appartement. Il était à craindre pour elle, si cette timidité se prolongeait, et madame de Neuvilette le savait bien, qu'elle n'eût pas tout le bonheur dont il fallait écraser Froissart et récompenser le duc de Villa-Réal. Tandis qu'une fois déliée par la loi de son contrat de servitude, Adeline devenue l'égale d'une fille émancipée ou d'une veuve, n'avait plus de compte à rendre à l'opinion publique, à titre de femme mariée. C'était beaucoup de gagné, au fond c'est tout, pensait, madame de Neuvilette et ce tout elle allait infailliblement l'obtenir par la réponse

de Froissart qui répondit en ces termes à sa très respectable belle-mère.

« Chère belle-maman,

« Vous avez eu raison de compter sur
« mon bon sens naturel, quoique vous
« m'en ayez octroyé une part fort petite,
« pour me faire convenir sans peine qu'il
« s'est élevé dernièrement entre vous et
« moi des discussions peu propres à en-
« tretenir la paix domestique. Je les re-
« grette autant que vous qui, pour tout
« au monde, j'en suis convaincu, n'auriez
« pas voulu qu'elles eussent eu lieu. »

Il appelle discussions des cris à ramasser les voisins sous les croisées. Il est ravissant le Froissart! Mais continuons :

« Vous saurez qu'il n'a pas toujours dé-

« pendu de moi que l'harmonie ne fût pas
« troublée dans la maison. Vous n'aviez
« à lutter, de votre côté, que contre mon
« caractère, et moi j'avais à ménager le
« vôtre, un peu difficile, convenez-en,
« chère belle-maman ; celui de votre fille,
« parfois esclave du vôtre, convenez-en
« encore, et celui de M. de Neuvil-
« lette, dont le tort est de n'être rien du
« tout. »

Tout cela est fort possible, monsieur Froissart, grommela madame de Neuvillette ; mais arrivons à ma proposition.

« Avec un peu d'indulgence de votre
« part, tout, à l'aide du temps, se serait
« mis en équilibre. De mon côté, j'étais
« sûr que vous ne pouviez manquer de
« devenir meilleure, et que votre fille au-
« rait fini par comprendre que l'homme

« riche dont elle avait, quoique pauvre,
« conquis l'estime et l'amour, avait quel-
« que droit à sa patience quand, à son
« tour, il était devenu momentanément
« pauvre et un peu oublieux de ses de-
« voirs, comme nous le devenons tous
« quand la fortune nous oublie. »

Ah! ça, est-ce que le Froissart se moquerait de moi dans cette réponse qu'il pourrait faire d'un mot : « Je consens à « une séparation de corps et de biens! » Peut-être ce mot se cache-t-il plus loin; poursuivons.

« Qu'allez-vous devenir livrés à vous-
« mêmes, chère belle-maman? Un mé-
« nage sans chef, c'est une armée sans
« général, un vaisseau sans capitaine;
« mieux vaut encore un mauvais général
« et un capitaine un peu dur que rien du

« tout. Je ne dis pas cela absolument pour
« moi, mais aussi pour vous et pour votre
« fille. Que va-t-elle faire? Il faut pour-
« tant qu'elle vive!... »

C'est de l'ironie, dit, en frappant du pied, madame de Neuvillette, ou je n'y comprends plus rien. Le tyran domestique feint de s'occuper de nous après nous avoir maltraitées... insultées... Le rouge m'en vient au visage.

« Je vous ai manqué quelquefois de
« respect, mon Dieu! avouons-le; mais
« avouez aussi, chère belle maman, que
« je n'ai pas cessé de partager avec vous
« tous les désagréments d'une position
« passagèrement dérangée. Quand vous
« étiez dans la mansarde, j'y étais, et lors-
« que vous avez eu froid, je ne me chauf-

« fais pas chez une maîtresse au coin
« d'un bon feu. »

Il ne répondra pas! Non! il ne répondra pas, dit, en froissant la lettre, la mère d'Adeline.

« Je pourrais accepter votre proposition
« si... »

Enfin il arrive à cette proposition.

« Je pourrais accepter votre proposi-
« tion si j'étais sûr que la colère ne vous
« a pas poussée, vous, madame de Neu-
« vilette et Adeline, à recourir à une dé-
« termination dont vous n'avez pas cal-
« culé la portée. »

C'est ce qui vous trompe, généreux Froissart; mais voyons.

« Non, vous n'en avez pas calculé la

« portée. Où sont vos ressources? Qu'elle
« est votre industrie? Vous ne possédez
« rien, et vous êtes, tous les trois ensem-
« ble, incapables de gagner la dixième
« partie de l'argent indispensable à votre
« existence. »

Je le crois bien; comme si M. de Neuvilette était né pour être frotteur ou moi ravaudeuse. Mais que d'attentions infinies il a pour nous! que de prévoyance! Encore quelques lignes, et je saurai ce que cache ce langage.

« Dans ce cas je serais mille fois plus
« tigre que vous me faites si, ne pesant
« pas les exagérations de la colère, je
« consentais à me séparer de votre fille,
« de celle qui porte mon nom, de celle,
« après tout, que j'ai pu rendre malheu-
« reuse, très malheureuse, mais à

« laquelle, moi, je n'ai rien à reprocher,
« si ce n'est quelques légers torts. Elle
« me déteste, elle m'exècre, je le sais;
« elle a raison de supposer que je ne
« l'aime plus, mais de là à se jeter mu-
« tuellement au visage le mépris public
« d'une séparation, il y a une distance qui
« n'a pas été franchie. Donc... »

Donc, répéta d'un accent désespéré madame de Neuvilette, qui termina la lettre de Froissart.

« Donc, lut-elle, je refuse mon adhé-
« sion à la séparation que vous deman-
« dez, uniquement dans votre intérêt
« et pour l'honneur d'Adeline.

« Votre dévoué gendre,

« Aristide FROISSART. »

C'est-à-dire qu'il feint de se croire dans la position d'un homme dont la femme attend encore de lui l'existence et la protection, car il est impossible qu'il ignore... Ah ! vous vous jouez ainsi de moi, monsieur Froissart ! La comédie n'aura qu'un acte. Je vais vous faire savoir ce que vous savez.

Monsieur Froissart,

« Puisque vous tenez à connaître les
« raisons qui nous mettent à l'abri du
« besoin en nous privant de votre appui,
« je vous apprendrai qu'un jeune gentil-
« homme dont vous avez dû entendre
« parler, M. le duc de Villa-Réal, s'est
« constitué notre protecteur. Pour peu
« que vous l'eussiez oublié, je me plairais
« à vous rappeler le souvenir de M. de

« Villa-Réal. Il fut le locataire de votre
« père pendant quelques années. Il a été
« le vôtre depuis votre mariage. Votre
« mémoire est-elle encore rebelle ? Voici
« de quoi la raviver : M. de Villa-Réal, ce
« protecteur dont je vous ai parlé, a
« acheté successivement, et pour vous
« tirer de certaines mauvaises affaires,
« votre hôtel (je pourrais dire notre hô-
« tel) du faubourg Saint-Honoré ; M .de
« Villa-Réal vous sauva des suites igno-
« minieuses d'un procès en police cor-
« rectionnelle, le jour où la police des-
« cendit à votre hôtel changé en tripot ;
« M. de Villa-Réal est celui chez lequel
« vous nous avez poussés à coups de cra-
« vache ; celui chez lequel nous sommes
« depuis ce mémorable moment ; et si
« vous voulez que je vous en apprenne
« davantage; M. de Villa-Réal... mais non,

« vous en savez assez. J'ai pu être un ins-
« tant votre compère, mais je ne veux
« pas être votre dupe. Donc, pour me
« servir de votre expression, vous n'avez
« aucun motif tiré de votre bon cœur
« pour vous opposer à la séparation lé-
« gale que je vous demande au nom de ma
« fille, qui n'a, vous le voyez bien, au-
« cun besoin de vous pour la protéger. »

« Ainsi, M. Froissart, pleinement ras-
« suré sur notre sort et celui d'Adeline,
« vous voudrez bien me dire dans votre
« réponse, que vous acceptez de faire
« en commun avec nous, toutes les dé-
« marches voulues par la loi, afin d'ame-
« ner une séparation autant désirée par
« par nous que vous. »

« Marquise DE NEUVILETTE. »

Il l'a voulu ! se dit madame de Neuvi-

lette, après avoir expédié sa lettre, il l'a voulu ! que le poids de l'aveu retombe sur lui, sur lui seul. Quelle effronterie ! quelle audace ! me forcer à prendre son doigt et à le mettre sur la plaie qu'il a faite lui-même à son honneur. Cet homme est plein d'odieuses fantaisies. Enfin, il n'a plus de prétexte maintenant pour ne pas m'envoyer un consentement qu'il tenait à me donner, mais qu'il voulait qu'on lui arrachât avec un fer rouge, ne fût-ce que pour voir si, à ce jeu, on ne se brûlerait pas la main. L'essentiel est que ma fille soit heureuse ; je m'inquiète peu des moyens à prendre pour atteindre ce but. Elle va l'être. M. Froissart, vous saurez pertinemment et de toutes les manières, comment elle l'aura été.

Après deux jours d'attente, elle eut cette réponse d'Aristide Froissart :

« Chère madame de Neuvilette,

« Vous n'aviez pas besoin de tant mul-
« tiplier les appels à ma mémoire, pour
« me rendre présents les actes de généro-
« sité de M. le duc de Villa-Réal envers
« nous. Je les connaissais et n'en avais
« nullement perdu le souvenir. Si une
« pensée peut adoucir le regret de n'avoir
« plus mon hôtel du faubourg Saint-Ho-
« noré, c'est de savoir qu'il est passé dans
« les mains d'un homme aussi noble,
« aussi délicat que ce jeune gentilhomme
« portugais. J'ignorais une seule circons-
« tance de ses rapports avec nous, et j'a-
« voue qu'elle me force à l'estimer d'a-
« vantage. Je ne savais pas que ce fût
« chez lui que vous vous étiez retirés,
« vous, votre fille et M. de Neuvilette,
« après la pénible scène de ces jours der-

« niers. Il s'est conduit comme un homme
« d'honneur, en vous recevant chez lui,
« en vous plaçant sous sa sauve-garde ;
« je voudrais l'en remercier de toute mon
« âme. »

Décidément, se dit madame de Neuvilette qui s'arrêta à cet endroit de la lettre de Froissart, il pousse l'ironie jusqu'à l'atrocité ou la simplicité jusqu'à la niaiserie. Comment ! il n'aurait pas compris !... oh ! non ! ce n'est pas possible. Mais allons jusqu'au bout.

« Mais je ne sens pas bien les consé-
« quences que vous tirez de ces mouve-
« ments d'une exquise bienveillance.
« Quel rapport, permettez-moi de vous
« le demander, ma chère madame de
« Neuvilette, y a-t-il entre les bontés de

« M. de Villa-Réal et les nécessités nom-
« breuses, infinies, incessamment renou-
« velées, auxquelles vous allez vous trou-
« ver soumises? Ces bontés ont eu leur
« cours; que le souvenir n'en meure pas,
« je l'admets, mais qu'il suffise pour faire
« face aux dépenses de toutes sortes
« qu'entraîne chaque jour de la vie, voilà
« ce qui me paraît beaucoup plus poéti-
« que que sensé. Tel est, du moins, mon
« avis, et je pars de ce raisonnement pour
« vous marquer de nouveau la surprise
« où vous me jetez en me déclarant
« votre projet de vivre par vos propres
« moyens. Ces moyens quels sont-ils?
« Vous ne me les dites pas. Comment
« alors voulez-vous que je vous aban-
« donne, par une séparation inintelligi-
« ble pour moi, à toutes les rigueurs de
« la misère? Cela ne saurait être. D'ail-

« leurs, songez-y, chère madame de Neu-
« vilette, quel tribunal devant lequel nous
« comparaîtrions, consentirait à cette sé-
« paration, connaissant votre position
« sociale, telle que je la connais, telle
« que je viens de la dire ? Aucun n'aurait
« le pouvoir de la prononcer.

« Pourquoi me dites-vous que vous avez
« pu être un instant mon compère. mais
« que vous ne voulez pas être ma dupe?
« Compère dans quoi ? Dupe de quoi?
« Je ne crois pas avoir été jamais d'intel-
« ligence avec vous pour mener à bonnes
« fins quoi que ce soit, et je me demande
« de quelle façon je vous rends ma dupe,
« en m'opposant à toute rupture absolue
« avec votre famille dont je n'attends ni
« bienfaits, ni successions ?

« En vous refusant, jusqu'à nouveaux

« motifs de revenir sur ma détermina-
« tion, ce consentement à une séparation
« dont vous n'avez pas compté tous les
« dangers, je suis, chère madame de
« Neuvilette,

« Votre dévoué gendre,

« ARISTIDE FROISSART. »

C'est après s'être livrée à toute une pantomime de gestes, de mouvements nerveux, de crispations frénétiques dont souffrait beaucoup le papier qui en était la cause, que madame de Neuvilette, s'écria : Faquin ! faquin ! tu ne comprends que trop, je le vois maintenant ! Mais tu veux encore mieux comprendre pour te décider à souscrire à cette séparation. Soit : eh ! bien ! comprends :

« Monsieur Froissart,

« Je vous croyais un esprit plus facile
« et moins lent à saisir le véritable sens
« des choses qu'on ne peut pas dire
« crûment comme une injure ou plutôt
« envoyer à la face comme une décharge
« de pistolet. Vous refusez, dites-vous,
« d'accepter une séparation parce que
« vous craignez que nous ne puissions
« nous suffire sans vous, sans votre assis-
« tance. Mais je me flattais de vous avoir
« convaincu, M. Froissart, de l'inutilité
« de votre sollicitude, en vous montrant
« M. de Villa-Réal, comme l'ange gardien
« descendu près de nous pour remplacer
« le démon dont nous étions délivrés.
« Apparemment je n'ai pas suffisamment
« dit de quelle manière sa protection
« s'exerçait en l'absence de la vôtre, le

« nom qui était dû à cette protection, et
« enfin, ce qui n'est pas toujours facile
« de dire, le titre de notre protecteur.

« M. Froissart, puisque vous voulez la
« phrase technique, celle qui voile le
« moins possible l'idée ; vous allez être
« satisfait.

« M. de Villa-Réal aimait depuis long-
« temps votre femme ; M. de Villa-Réal
« a vu s'accroître son amour pour votre
« femme, en proportion des cruels traite-
« ments qu'elle souffrait ; vous compre-
« nez qu'il a dû finir par l'adorer. Ja-
« mais Adeline n'aurait eu connaissance
« de cette passion, si vous n'eussiez forcé
« par vos rigueurs, ma malheureuse
« enfant à se plaindre; il est toujours
« dangereux de réduire une femme à se

« plaindre; si vous ne l'eussiez pas pous-
« sée ensuite jusqu'aux pieds de ce jeune
« homme pour exciter sa générosité en
« votre faveur, pour le prier, rappelez-
« vous exactement le passé, d'acheter
« votre hôtel (je devrais dire notre hôtel),
« afin de remplir vos coffres vidés par le
« jeu et les orgies, afin, rappelez-vous
« un passé encore plus récent, de vous
« tirer de la prison de Clichy où vous
« étiez, sans lui, peut-être pour cinq ans.
« Vous l'aviez jetée à ses pieds, dis-je,
« en la poussant chez lui comme une
« solliciteuse, comme une mendiante,
« vous l'avez, en dernier lieu, jetée dans
« ses bras en la chassant de chez vous à
« coups de cravache. Telles sont les
« causes de la nouvelle position d'Ade-
« line, votre femme.

« Il me reste à vous dire les résultats

« de cette position afin de vous guérir de
« tout scrupule au sujet de la séparation
« que je vous demande pour elle et pour
« moi.

« Adeline est aujourd'hui immensé-
« ment riche : d'abord l'hôtel où nous
« sommes lui appartient en toute proprié-
« té, et cet hôtel, meublé comme aux
« anciens jours de notre élévation, ne
« laisse rien à désirer à ses fantaisies. Une
« large domesticité nous entoure et mon-
« tre encore plus de zèle que nous n'a-
« vons de besoins. Chaque heure du
« jour, c'est une nouvelle galanterie de
« celui qui nous vaut ce bonheur que
« vous avez provoqué. Il s'épuise en at-
« tentions charmantes ; il craint toujours
« de n'en pas faire assez.

« Au lieu de ces nuits scandaleuses

« dont vous vous plaisiez à nous gratifier,
« nous avons des soirées remplies par des
« conversations affectueuses, entretenues
« par des projets dont la réalisation dé-
« pend d'Adeline. Une reine n'est ni mieux
« devinée ni plutôt obéie.

« Ses goûts de jeune femme, si dure-
« ment contrariés par vous, sont servis
« avec une largesse à laquelle on ne
« peut reprocher que le tort d'une ex-
« cessive prodigalité. Mais en est-il pour
« un homme aussi riche que le duc de
« Villa-Réal?

« La porte de l'hôtel qui ne s'ouvrait
« autrefois qu'à d'importuns créanciers,
« ne s'ouvre à présent qu'aux riches équi-
« pages dans lesquels les amis de M. de
« Villa viennent le visiter. Et les amis de
« M. le duc n'ont rien de commun avec

« les vôtres. Tous sont gens de qualité,
« appartenant plus ou moins à la diplo-
« matie étrangère. M. de Neuvilette et
« moi croyons parfois voir revivre les
« beaux temps du dernier règne à tant
« de belles manières et de nobles façons
« de s'exprimer.

« Je crois en avoir assez dit cette fois,
« M. Froissart, pour vous rassurer sur
« notre sort présent et à venir; et pour
« vous mettre dans l'impossibilité de re-
« tenir l'acceptation que j'attends de
« vous. Votre refus de souscrire à une
« séparation n'a plus de prétexte plausi-
« ble; il ne peut prendre sa source que
« dans un entêtement fort peu compati-
« ble avec la délicatesse, je ne dis pas
« d'un homme d'honneur, on en aurait
« déjà trop dit à celui-là, mais d'un

« homme d'une susceptibilité ordinaire.
« J'attends votre dernière réponse pour
« savoir si je vous ai encore placé trop
« haut, M. Froissart.

« Marquise de NEUVILETTE. »

Si madame de Neuvilette, ordinairement si peu patiente, ne disait pas à Froissart, dont la résistance prenait un caractère du plus haut comique, qu'on se passerait de son consentement dans le cas où il persisterait à le refuser, c'est qu'elle se souvenait du conseil de son avocat. Sachant fort bien que tant que Froissart ne demanderait pas lui-même la séparation, la requête serait repoussée par les tribunaux, elle ne le menaçait pas de se priver de son agrément. Au contraire, tout ce qu'elle voulait maintenant, c'était de blesser, d'exaspérer

Froissart au point de lui faire solliciter lui-même cette séparation si désirée. Et voilà pourquoi elle lui écrivait sur le ton étrange qu'on a vu ; voilà pourquoi la colère, l'aigreur, se mêlant à ses intentions de rupture manifestement entravées, elle était descendue jusqu'à lui tracer le tableau du bonheur de sa fille devenue la maîtresse du duc de Villa-Réal. Elle se laissa entraîner à faire cette peinture si hardie par suite de l'obstination implacable de Froissart à fermer son oreille et son intelligence, à tout ce qui ne serait pas un aveu net et cyniquement formulé. Enfin, cet aveu était fait : quel parti allait-il prendre ? Voici ce qu'il répondit à sa belle-mère.

« Chère Madame de Neuvilette,

« Si je vous ai bien comprise...

Dieu merci ! il m'a comprise.

« M. le duc de Villa-Réal serait, à
« vous en croire, l'amant de ma femme.
« Je conviens que les apparences sont
« pour vous. Les soins infinis qu'il a pour
« elle, ces riches présents qu'un homme
« comme lui pouvait seul faire, ce bonheur
« dont il l'entoure, me paraissent des té-
« moignages incontestables de son affec-
« tion. Mais ne nous hâtons pas, je vous
« y engage, à conclure pour cela qu'il
« est l'amant d'Adeline.

Ah ! c'est trop fort, c'est trop fort !

« M. de Villa-Réal est étranger ; nos
« usages s'apprennent ; peut-être ne les
« connaît-il pas dans toute leur délica-
« tesse. Il confond, et il le fait sans crime,
« la bonté avec la générosité, la généro-
« sité avec le dévouement. Les nuances
« si tranchées chez nous, qui séparent
« ces divers sentiments, sont à peine per-
« ceptibles parmi les nations méridio-
« nales. Joignez à cela l'extrême jeu-
« nesse et l'extrême opulence de M. de
« Villa-Réal, et vous donnerez à sa con-
« duite une interprétation nouvelle. »

Je renonce à le convaincre, s'écria madame de Neuvilette ; on ne poussa jamais plus loin la confiance.... Mais c'est qu'il se moque encore de moi, s'interrompit-elle, oui ! je suis jouée, il m'a jouée. Il saurait donc que la séparation dépend

uniquement de sa volonté, et son projet aurait été de me faire attendre jusqu'ici son consentement pour taquiner mes espérances, et de me le refuser après avoir pris plaisir à me laisser croire à chaque instant qu'il allait me l'envoyer. Moi jouée à ce point par Froissart !

Madame de Neuvilette reprit sa lecture.

« Et quand je consentirais, chère ma-
« dame de Neuvilette, à voir dans M. de
« Villa-Réal, un jeune homme dont la gé-
« nérosité n'est pas aussi désintéressée
« qu'elle m'avait semblé d'abord ; quand
« je m'efforcerais, afin de ne pas donner
« un démenti à votre opinion, de le croire
« disposé à devenir l'amant de ma
« femme, je ne le considérerais pas en-

« core comme tel, par respect pour Ade-
« line. Elle n'est pas la maîtresse de tous
« ceux qui se permettent de l'aimer;
« elle, pas plus que mille autres femmes
« qui se sont trouvées, qui se trouvent
« tous les jours dans sa position.

« Je n'approuve pas qu'elle ait cédé
« aux offres beaucoup trop affectueuses
« de M. de Villa-Réal. Recevoir en don
« un magnifique hôtel, accepter un pa-
« reil cadeau, accompagné de tout ce qui
« lui donne un sens, des chevaux, des
« meubles, des domestiques, de l'argent
« pour acheter, pour renouveler, pour en-
« tretenir tout ce luxe, oui, c'est se com-
« promettre dans l'opinion, oui, c'est un
« tort, mais ce tort ne prend pas à mes
« yeux les proportions que vous lui avez
« prêtées. On dira, vous pourrez dire,

« vous, madame de Neuvilette, Adeline
« est la maîtresse de M. Villa-Réal, moi
« je dirais toujours non, elle ne l'est pas.
« Ce n'est pas sur de pareilles preuves
« qu'on juge une femme, qu'on la con-
« damne. Quoi de plus naturel! une jeune
« femme indignée, au désespoir pour un
« motif plus frivole, mon Dieu! que cou-
« pable, perd la tête, roule l'escalier,
« tombe chez un homme riche dont elle
« est connue. Cet homme la reçoit, qui
« n'eût agi ainsi? Cet homme l'accueille,
« la garde jusqu'à ce que sa situation
« soit éclaircie, meilleure, où est encore
« le surnaturel en cela? En la gardant
« près de lui, il cherche à la distraire, à
« adoucir ses ennuis; mais y a-t-il d'au-
« tres manières de se conduire? Il lui
« donne un hôtel, celui qu'ils habitent;
« mais voilà bien qui démontre son

« intention de ne pas vouloir qu'on le « suppose l'amant d'Adeline. Il est chez « elle ; elle n'est pas chez lui.

« D'ailleurs, chère madame de Neu- « vilette, si parce qu'une femme est chez « M. de Villa-Réal, si, parce qu'elle se « sert des chevaux et des domestiques « du duc, elle est sa maîtresse, vous « seriez aussi la maîtresse du duc de « Villa-Réal ; et je mettrais ma main au « feu que cela n'est pas.

« Je ne consens donc point sur les fai- « bles raisons de votre lettre à me sépa- « rer judiciairement d'Adeline ; je serais « un misérable, un fou, qui pis est, un « méchant homme, si j'y consentais. « Souiller sa réputation sur d'aussi dé- « plorables preuves ! Du reste, les tribu- « naux ne m'écouteraient pas.

« Je suis fâché de vous causer la con-
« trariété de ce refus. Mais si vous tenez
« tant à la séparation, que ne la solli-
« citez-vous tout simplement contre moi
« au nom de votre fille pour cause de
« mauvais traitements exercés sur elle ?
« qu'avez-vous besoin de mon adhésion ?
« Je ne démentirai rien de ce que vous
« avancerez, quoique ma vivacité seule
« ait été coupable ? La séparation sera
« prononcée ; mais n'attendez rien de
« plus de moi, rien de plus.

« Votre affectionné gendre :

« ARISTIDE FROISSART. »

Pendant dix jours madame de Neuvillette resta étourdie sous le coup de massue que lui avait porté Froissart par cette lettre, chef-d'œuvre d'hypocrisie, mais cette fois du moins, d'hypocrisie qu'on

n'apportait aucun soin à déguiser. Plus il employait de rafinements pour repousser les soupçons que s'était fatiguée à lui inspirer contre sa femme, madame de Neuvilette, plus il découvrait sa propre conviction, et enfin lorsqu'il engageait celle-ci à plaider en séparation sans attendre son assentiment, il indiquait assez qu'il ne voulait pas de cette séparation et qu'il savait, aussi fort sur son code que l'avocat de sa belle mère, qu'à lui seul appartenait l'initiative de la requête, depuis la cohabitation de sa femme avec le duc de Villa-Réal.

Au bout de dix jours de méditation et d'autant de nuits sans sommeil, madame de Neuvilette poussa un cri de joie et dans l'inexprimable contraction de visage qui accusa sa satisfaction intérieure, elle

laissa tomber ses lunettes. A force de creuser son esprit, elle avait amené la source, l'idée qu'elle appelait de toutes les aspirations de son désir. Si Froissart ne se rendait pas après ce plan de bataille, c'est qu'il avait en lui le génie de toutes les résistances ; il échapperait désormais à toutes les agressions. Il fallait renoncer pour jamais à le contraindre par adresse à une séparation.

Ce plan exigeait d'adroites préparations, et il fallait pour en amener la réussite tromper également les deux partis, c'est-à-dire, Froissart d'un côté et Adeline de l'autre, puis les amis de celui-ci et les nouveaux affidés de celle-là. Ainsi que Malet, madame de Neuvilette fut l'unique chef de cette conspiration.

Elle eut d'abord avec M. de Villa-Réal,

la conversation suivante qui peut être considérée comme le premier acte de la conspiration tramée contre Froissart.

— Mon cher duc, lui dit-elle, nous partirons bientôt pour Lisbonne, répétiez-vous encore hier à ma fille.

— Oui, madame la marquise, bientôt, dès que les robes et les divers objets de mode que madame votre fille a commandés seront prêts.

— On dit que Lisbonne est une fort belle ville.

— Auprès de Paris, il est difficile...

— Ne soyez pas si modeste! Je suis sûre que vous préférez Lisbonne à Paris.

— Oh! madame.

— N'est-ce pas que c'est votre avis?

— En ce cas je me permettrais de n'être pas de mon avis. Non, madame, Lisbonne n'est pas comparable à Paris. Que sont ses monuments à côté de ceux de Paris? Ses établissements publics, auprès des vôtres? Qu'opposer à vos théâtres, à vos musées, à vos écoles, à vos boulevards, à vos quais? Je conviens que le Tage est plus majestueux que la Seine.

— Vous voyez que la supériorité vous reste, M. le duc.

— La supériorité sur ce point, madame, sur ce seul point, et véritablement nous n'aurions pas raison de trop nous en énorgueillir, car nous la devons à la nature, non à notre industrie.

— Le Tage est donc admirable?

— C'est le mot, madame. Il mérite surtout cette qualification avant d'entrer dans la ville, lorsqu'il s'étale large et clair dans la campagne, entre deux rives bordées de maisons de campagne, de châteaux, d'ermitages, de couvents.

— Les environs de Lisbonne sont donc remarquables. M. le duc?

— Rien ne les égale au monde. J'ai vu l'Italie, l'Espagne, les bords du Rhin...

— Avez-vous vu Saint-Germain-en-Laye?

Le duc sourit.

— Ma question vous étonne.

— Un peu, je l'avouerai.

— Je la reproduirai une seconde fois :

connaissez-vous Saint-Germain-en-Laye?

— Non, madame, mais auriez-vous la pensée de le comparer aux campagnes de Lisbonne!

— Mais oui, M. le duc, et l'orgueil de croire que vous n'avez rien dans vos environs de Lisbonne, fort beaux, je ne le nie pas, qui puisse entrer en parallèle avec la terrasse de Saint-Germain-en-Laye.

— J'ai un regret, madame la marquise, c'est de n'avoir jamais été à Saint-Germain-en-Laye.

— Comment, vous n'y avez jamais été? mais vous ne pouvez quitter Paris sans avoir vu Saint-Germain. Je tiens à ce que vous jugiez vous-même si j'ai raison de croire que le paysage, la perspective, le

panorama de la campagne y sont là d'une étendue et d'une richesse au-dessus de tout ce que la nature et l'art ont jamais offert aux yeux dans aucun pays du monde.

— Vous m'inspirez une singulière envie de voir Saint-Germain ; c'est un défi jeté à mon beau fleuve, à nos riantes campagnes portugaises. Si je savais que madame votre fille eût le moindre désir d'y aller...

— Adeline adore Saint-Germain-en-Laye.

— Vraiment !

— Je vous l'assure. Que de fois ne sommes-nous pas allées goûter ensemble sur la pelouse, auprès de la terrasse !

— Pourquoi n'irions-nous pas dîner aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, non, monsieur le duc, le temps n'est pas sûr.

— Demain ?

— Demain non plus ; c'est dimanche, et le peuple de Paris y afflue ; il faut voir Saint-Germain en pleine solitude.

— Voulez-vous que ce soit lundi ?

— Lundi... mais oui, lundi. A lundi ! Je veux, monsieur le duc, que nous dînions au pavillon d'Henri IV ; un délicieux resraurant, bâti à l'extrémité de la terrasse, d'où l'on découvre quinze ou vingt lieues d'horizon et où l'on dîne bien aussi.

— Vous chargez-vous, madame, de décider madame votre fille ?

— Je n'aurai pas beaucoup de peine à cela. Adeline a besoin d'un peu d'exercice ; l'air de la campagne la ranimera...

— Alors, madame, comptez sur moi lundi.

— Encore un mot sur ce sujet, M. de Villa-Réal..... c'est un défi que je vous ai jeté, m'avéz-vous dit, en soutenant que la Seine était plus belle à Saint-Germain que le Tage sur aucun de ses bords ?

— Et j'ai accepté ce défi, madame.

— Je le sais ; mais quels seront les juges ?

— Ceux qui connaissent les deux fleuves.

— Invitez donc quelques-uns de vos amis, de vos compatriotes à venir avec nous. Je m'en rapporterai à eux.

— Rien n'est plus facile, madame.

— Et c'est indispensable, monsieur le duc.

— Je vais leur écrire en rentrant. Ce sera charmant !

— Mais c'est une partie...

— Une partie de bonheur pour Adeline, monsieur le duc.

— Vous ne pouviez rien me dire, madame, qui me fît plus désirer d'être à lundi.

Jusqu'ici, pensa madame de Neuvilette, dont la première combinaison n'avait pas offert la moindre entrave, j'ai lieu de bien augurer de mon projet. Maintenant frappons le second coup, abordons les grandes difficultés. C'est à Froissart que je m'adresse. Il est fin, très-fin sous son enveloppe insoucieuse ; une maladresse avec lui n'est jamais sans effet ; mais comment devinerait-il ? comment irat-il ?...

Madame de Neuvilette attendit la nuit pour se rendre chez un écrivain public; elle se glissa dans son échoppe à ras de terre, et s'asseyant près de lui, elle lui dit :

— Mon Dieu! que je suis fâchée, monsieur, de vous déranger si tard; il va être nuit...

— Trop heureux, madame, répondit l'écrivain public, d'être resté jusqu'à cette heure; mes petits services pourraient-ils vous être utiles?

— Je suis encore très-éloignée de chez moi, et il faut pourtant que j'écrive à une personne...

— A un ministre? j'ai du papier de ce nom... Au roi...

— Non, monsieur, à un jeune homme.

— Voici du papier glacé, poulet pre-

mière qualité. Je comprends, je devine et je sais me taire, madame, dit le vieux plumitif, en regardant avec discrétion madame de Neuvilette, je sais me taire. Il ajouta mentalement : Elle aime la jeunesse! Ça doit te coûter, vieille Pompadour!

— Très-bien, monsieur, mais c'est vous qui allez écrire.

— Volontiers, madame.

— Encore du mystère! murmura l'écrivain.

— Je ne suis plus très-jeune....

— Elle en convient du moins.

— Je ne suis plus très-jeune, et quand le jour baisse, il m'est impossible de tracer deux mots sans lunettes.

— C'est peut-être une femme respec-

table, une mère qui écrit à son fils... Cela s'est vu. A vos ordres, madame.

— Ecrivez.

— J'attends.

« Mon cher Aristide,

— Un beau nom, madame... Mon cher Aristide...

« Ne cherche pas à deviner la main qui
« t'écrit; ne t'ôte pas, cruel envers toi-
« même, le plaisir de la surprise. Patiente
« jusqu'à lundi. Lundi un excellent dîner,
« une femme que tu as adorée autrefois
« et la terrasse de St.-Germain-en-Laye,
« pavillon d'Henri IV, t'attendront à six
« heures. Si tu y manques, c'est que tu
« n'as plus ni mémoire, ni cœur, ni ap-
« pétit.

« A toi. »

Chaque mot de ce billet dicté par une femme de soixante ans, avait jeté l'écrivain public dans des abîmes de stupéfaction, quoiqu'il fût habitué à des confidences fort bizarres. Après tout, dit-il en lui-même, Aristide est peut-être de l'âge de celle qui lui écrit. Contre son habitude il se permit tout haut cette réflexion.

— Ce billet va réchauffer le cœur du vieillard.

Après avoir agité d'une bouffée de rire le toupet de l'écrivain public, madame de Neuvilette répondit :

— Le vieillard n'a pas trente ans; mais écrivez l'adresse : *A Monsieur Aristide Froissart.* Voilà pour vous.

Et la marquise laissa en sortant une pièce de cinq francs sur la table de l'homme qui lui avait prêté son ministère,

mais à l'esprit duquel elle n'avait rien emprunté.

— Parcourez toutes les tabagies du Palais-Royal, dit-elle ensuite à un commissionnaire, et demandez M. Aristide Froissart : vous le trouverez. Ces huit francs sont pour vous. S'il s'informe de quelle part, vous répondrez : d'une jeune femme blonde qui descendait de voiture.

— Y a-t-il une réponse?

— Aucune.

Le commissionnaire courait déjà vers le Palais-Royal.

En côtoyant les rues voisines des boulevards, madame de Neuvilette s'éleva jusqu'à la place du Caire, et pénétra dans le passage qui commençait à s'éclairer des lueurs du gaz. Elle choisit parmi

celles de moindre apparence, la boutique d'un lithographe, et y entra :

— Monsieur, dit-elle, voudriez-vous disposer une de vos presses pour lithographier sur-le-champ la circulaire dont je vais vous écrire le contenu?

— Volontiers, madame, répondit le maître de l'établissement. Pendant que vous prendrez la peine d'écrire, je préparerai une pierre. Si madame veut s'asseoir près de cette table, elle y trouvera tout ce qu'il lui faut. Voilà du papier, des plumes, de l'encre.

Madame de Neuvilette rédigea alors cette circulaire.

« Mon cher ami,

« La renommée a du t'apprendre que
« je m'étais mis à la porte de chez moi,

« fatigué de vivre avec trois Neuvilette,
« la mère Neuvilette, le père Neuvilette
« et la fille Neuvilette, épouse Froissart.
« La nouvelle n'aurait pas grand prix
« pour toi, si je n'ajoutais qu'afin de ne
« jamais oublier cette mémorable action,
« j'ai arrêté de t'inviter à un grand dîner
« que je donne à l'amant de ma femme,
« lundi, à Saint-Germain-en-Laye, pa-
« villon d'Henri IV. Tu seras en bonne
« compagnie. J'ai tâché de réunir tous
« mes amis, qui sont aussi les tiens. C'est
« à cinq heures qu'on débouchera la pre-
« mière bouteille; il m'est impossible de
« fixer l'heure à laquelle on débouchera
« la dernière. A lundi donc, à Saint-Ger-
« main-en-Laye, pavillon d'Henri IV,
« cinq heures précises.

« Aristide Froissart. »

— Copiez ceci sur la pierre, dit ensuite

madame de Neuvilette au lithographe, et faites-m'en tirer vingt exemplaires.

Le lithographe qui aurait copié un billet de faire part où l'on aurait annoncé sa propre mort, écrivit de sa belle main sur la pierre, en moins de dix minutes, la circulaire de madame Neuvilette. Quand les vingt exemplaires furent tirés, celle-ci les plia en forme de lettres et pria un commis d'écrire les diverses adresses qu'elle dicta. Les exemplaires furent envoyés à Beaugency, au sculpteur Lacervoise, *à la dernière guitare,* et à un certain nombre d'amis de Froissart, bien connus, trop connus de madame de Neuvilette qui avait pu les apprécier lorsqu'ils venaient passer leurs journées dans les mansardes de l'hôtel du faubourg Saint-Honoré.

Après avoir jeté ces vingt lettres à la poste, madame de Neuvilette monta dans un fiacre pour regagner son hôtel, se demandant avec la sérénité d'esprit d'un géomètre. Voyons, n'ai-je rien oublié, n'ai-je rien fait de trop, rien qui puisse compromettre le succès? Non! je ne vois rien: Non!

On aura sans doute remarqué qu'elle avait avancé d'une heure sur la circulaire lithographiée le moment du dîner, indiqué pour cinq heures sur la lettre écrite à Froissart. Madame de Neuvilette n'avait pas commis d'erreur; elle en commettait peu en général. On saura pourquoi elle avait employé ces deux indications de temps.

Enfin elle arriva triomphante à son hôtel du faubourg St.-Honoré.

— Mais c'était donc un démon incarné, cette marquise de Neuvilette?

— Mon Dieu! non; c'était une belle-mère.

Ce que pensèrent les amis de Froissart en recevant cette circulaire bien faite pour étonner.

Opinion de Casserooise.

J'ai toujours dit qu'Aristide avait la fibre artiste.

Opinion de Beaugency.

J'aurais dû deviner ce qu'il y avait dans cette circulaire.

Opinion de la dernière guitare.

Où diable ferons-nous de la musique maintenant?

Pas un ne dit : Froissart est devenu fou; aucun ne pensa à refuser de se rendre à son invitation.

Quelle pensée vint à Froissart quand le commissionnaire lui remit la lettre anonyme de madame de Neuvilette.

Cette pensée fut celle qui viendrait à tout homme de son âge ; il se dit : c'est quelque revenez-y d'une ancienne maîtresse qui m'aura vu en rêve; c'est sans doute :

Rosine,

Ou bien Joséphine,

Ou bien Virginie,

Ou bien Zoé,

Ou bien Adélaïde.

Ce sera celle que ce sera. Du reste, qu'elle soit la bien venue; je n'eus jamais plus besoin de m'étourdir. J'accepte, oui, j'accepte, et de grand cœur. Lundi, je me trouverai à six heures à St-Germain-en-Laye; pavillon d'Henri IV. Vive Henri IV!!

Le dîner de Saint-Germain-en-Laye.

Enfin, le jour sur lequel Madame de Neuvilette avait fondé tant d'espérances se leva, et il n'était pas encore deux heures que la verte marquise s'agitait en tout sens, ordonnant aux cochers d'atteler, aux domestiques de prendre les devants, priant M. de Villa-Réal et Adeline de hâter leurs toilettes, gourmandant le vieux marquis qui n'en finissait pas à se raser.

Quant à elle, elle commençait à se sentir assaillie par les appréhensions, les craintes de toutes sortes, compagnes ordinaires de toute grande pensée sur le point de passer de la théorie à la réalisation, du cabinet à la scène. Par moments il lui venait de sinistres doutes sur la marche qu'elle avait imprimée aux incidents de son drame. Que de fils avaient pu se rompre dans l'ombre pendant la journée précédente! Si Froissart avait fait confidence à l'un de ses amis du rendez-vous mystérieux qu'on lui avait assigné à St-Germain, si cet ami, à son tour, lui avait parlé de la circulaire, pour en rire, pour s'en amuser avec lui? Tout était perdu. Il devenait alors évident que les deux invitations partaient d'une même main, et que le tout était un piége où il fallait se garder de tomber. Le succès de l'affaire

dépendait donc d'un hasard. Ce hasard était que Froissart et ses amis ne se fussent pas rencontrés la veille. On comprend toute la gravité des craintes auxquelles était en proie Madame de Neuvilette au moment de partir pour St-Germain-en-Laye.

Au coup de trois heures, les voitures partirent et Madame de Neuvilette ne se sentit pas encore soulagée.

On arriva à quatre heures et demie. Pendant la demi-heure qui restait encore avant le dîner, rien n'empêchait que madame de Neuvilette et le duc de Villa-Réal allassent s'assurer, suivis de leurs arbitres, si la terrasse de Saint-Germain était ou non supérieure en beauté aux points de vue de Lisbonne, mais ils n'y songèrent sérieusement ni l'un ni l'autre. Le duc ne

s'occupait que d'Adeline, le plus doux des paysages à ses yeux, et madame de Neuvilette ne pensait plus qu'à l'instant suprême de sa suprême conjuration.

L'aiguille marquait à peine cinq heures moins un quart, qu'elle exprima le désir de se mettre à table afin, dit-elle, d'avoir plus de temps à donner ensuite à la promenade sur la terrasse. Puisque nous n'attendons plus personne, ajouta-t-elle, qu'on serve le dîner.

La famille de Neuvilette, M. de Villa-Réal et ses amis se trouvaient tous réunis en ce moment dans le gracieux pavillon qui surplombe la Seine et assis autour d'une table dont tous les couverts n'étaient pas occupés, circonstance que personne ne remarqua.

A la droite de la marquise, placée au

milieu, étaient le marquis de Neuvilette, à sa gauche, sa fille et le duc de Villa-Réal; les autres invités, comme ce n'était pas un dîner d'étiquette, s'étaient indifféremment assis à la file, encadrant sauf les vides déjà indiqués, la grande table du pavillon.

N'ayant pas à leur disposition les rapides équipages du duc de Villa-Réal, les amis de Froissart, Lacervoise, Beaugency, la dernière *guitare* et tous les autres, avaient pris pour se rendre à Saint-Germain-en-Laye, les voitures de la rue de Rivoli, *Hirondelles*, *Sylphides*, *Aériennes*, etc. et les malheureux se trouvaient parfaitement excusables de ne pas voyager avec la vitesse de l'éclair.

Pourtant ils arrivèrent à cinq heures un quart; ils se présentent au pavillon, ils

prononcent le nom d'Aristide Froissart. Prévenu par madame de Neuvilette, un garçon du restaurant leur répond, montez, messieurs; à droite et à gauche, le grand salon !

— Rien que cela, dit Lacervoise, le grand salon.

— Pourquoi pas le Louvre? ajouta Beaugency.

— L'Escurial !

— L'Alhambra !

Et en franchissant l'escalier qui mène au grand salon, ils criaient, de plus en plus animés par le bonheur de se grouper autour de l'excellent dîner promis.

— Ohé Froissart !

— Vivent Froissart et son auguste Champagne?

— Où est Froissart?

— Rendez-nous Froissart!

— Froissart ou la mort!

Ils mettent le pied sur le seuil du grand salon et leurs voix s'arrêtent, tous sont muets, immobiles. Quinze ou vingt personnes très-graves, presque solennelles sont debout, elles se sont levées aux cris qu'elles ont entendu pousser dans l'escalier. Des deux côtés on se regarde sans pouvoir encore se demander le motif de ce double étonnement. Au bout du salon le groupe confus, gêné, pétrifié, tendant un pied pour entrer, reculant l'autre pour sortir, et à quatre pas de distance la société du duc de Villa-Réal se demandant des yeux si parmi elle quelqu'un connaissait les membres de cette invasion. Ce qui prolongeait l'embarras, c'est qu'ils n'étaient pas

tous complètement inconnus les uns aux autres; ainsi le duc croyait se souvenir des visages de Lacervoise et de Beaugency, et ceux-ci ne mettaient pas en doute qu'ils avaient devant leurs yeux le duc de Villa-Réal, Adeline, son père et sa mère.

Lacervoise allait formuler l'excuse évasive d'usage : pardon, nous nous sommes trompés de salon, lorsque madame de Neuvilette, fit deux gestes; par l'un elle invita la société première occupante à se rasseoir, par l'autre, elle engagea les nouveaux venus à prendre place autour de la table.

Les invités de M. de Villa-Réal, acceptant l'incident en gens bien élevés, cessèrent leur étonnement dès que madame de Neuvilette eut couvert de sa responsabilité la présence, quoique un peu imprévue, des nouveaux convives. Quant à

ceux-ci, ils cachèrent leur émotion dans leur appétit, comme l'oiseau met la peur sous son aile. Ils mangèrent leur surprise et noyèrent leur timidité dans beaucoup de vin. L'absence de Froissart les occupa moins à mesure qu'ils s'occupèrent de leurs personnes. Adeline, seule, était livrée à une perplexité toujours croissante depuis l'arrivée des amis de son mari, ombre et reflet de lui-même. Comment se trouvaient-ils à la même table qu'elle? par quel motif, par quel hasard? ce n'est pas le hasard, réfléchissait-elle. Elle s'apercevait bien qu'eux aussi étaient étonnés, mais cela voulait-il dire qu'aucune main ne les avait mis, elle et eux, face à face? non, oh non! se disait-elle encore. J'ai lieu de craindre que ce hasard ne soit avec nous et je saurai bientôt si ce hasard ne s'appelle pas madame la marquise de Neuvilette.

Ayant pêché une espèce de sang-froid au fond des bouteilles vidées à flots sur leurs épaules par le garçon du pavillon, les amis de Froissart purent enfin se communiquer l'état de leur âme. Comme ils étaient rangés les uns près des autres à table, ils se livrèrent sans obstacle à ces colloques à raz de nappe.

— Je n'y comprends rien.

— Ni moi non plus.

— Ni moi.

— Il nous écrit de venir à Saint-Germain-en-Laye.

— Pavillon d'Henri IV.

— Nous y sommes.

— Et il n'y est pas !

— Il nous annonce que nous dînerons avec l'amant de sa femme.

— Voilà sa femme.

— Voilà sa belle-mère.

— Et son beau-père.

— Et l'amant de sa femme.

— Mais lui n'y est pas.

— Il nous a donc joués ?

— Mais non !

— Mais si !

— Mais non, puisque, excepté lui, tout le monde s'y trouve.

— Mais pourquoi ne s'y trouve-t-il pas, lui ?

— C'est qu'il va venir.

— Peut-être.

— Voilà une demi-heure que nous sommes ici.

— C'est beaucoup, quand il aurait dû nous devancer au moins d'une heure.

— A cause?

— Comment, tu le demandes? n'est-ce pas lui qui invite?

— Peut-être encore.

— Tu en doutes? alors explique nous pourquoi nous sommes ici.

— Ma foi! je m'y perds.

— On s'y perdrait à moins.

Vous ne versez pas à ces messieurs, dit aux garçons Madame de Neuvilette, qui s'aperçut de l'embarras de ses victimes, mais qui ne jugea pas à propos de les en tirer. Versez donc à boire!

Les amis de Froissart reprirent.

— Que dites-vous aussi de l'exquise politesse de madame de Neuvilette?

— Elle qui ne nous adressait jamais la parole chez son gendre.

— Elle qui nous aurait tous fait pendre volontiers.

— Diable ! dit Lacervoise, il me vient une idée...

— Fais-la passer.

— Nous sommes pris !

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que nous sommes pris au piège.

— Quel piège ?

— C'est un complot, dit Lacervoise.

— Un complot !

— Froissart ne viendra pas.

— Et la raison ?

— La lettre d'invitation que nous avons reçue...

— Eh bien ?

— Elle ne venait pas de lui ?

— Mais son écriture?

— D'abord ce n'était pas son écriture, puisque la lettre était lithographiée.

— C'est vrai. De qui serait-elle alors?

— Vous ne devinez pas?

— Non.

— Elle est de sa belle-mère qui nous a réunis pour nous rendre témoins de la fâcheuse position sociale de notre vénérable ami Froissart, auquel elle compte avec raison que nous irons rapporter tout ce que nous aurons vu ici.

— Voilà un tour!

— Elle en est capable.

— Mais sa fille?...

— Sa fille est mystifiée comme nous.

— Tout cela est bien possible, dit Beaugency, en avalant un huitième verre de

Châteauneuf-du-Pape ; Beaugency qui, au dire des médecins, devait être mort depuis longtemps.

— Tout cela n'est pas, dit d'une voix plus haute la *dernière guitare*, puisque voilà Froissart lui-même.

— Froissart !

— M. Froissart !

Froissart entrait. Adeline baissa la tête. Le duc de Villa-Réal ne douta pas un seul instant de quelle manière se terminerait cette entrevue avec le mari de sa maîtresse.

Une illumination de génie éclaira soudainement le cerveau de Froissart. Sa grande supériorité se révéla à lui dès qu'il fut dans le salon entre sa belle-mère, sa femme, des étrangers, des amis.

Dans dix minutes, se dit madame de

Neuvilette, il aura consenti à la séparation. Allons! tout va bien; le feu est dans les poudres.

Après avoir remis son chapeau à un garçon, Froissart courut à sa belle-mère, la salua; il salua pareillement sa femme, le duc de Villa-Réal et ses amis, puis il alla s'asseoir à un bout de la table.

— Il est venu, reprit Lacervoise, s'adressant aux amis de Froissart.

— Il est venu.

— Mais alors, c'est bien lui qui nous a invités.

— Il est difficile d'en douter.

— Il aurait donc aussi invité sa belle-mère, sa femme, le duc...

— Evidemment.

— Comment sa belle-mère s'est-elle décidée à venir?

— Ah! voilà...

— Il aura inventé quelque moyen.

— Elle est bien fine pourtant.

— Et comme elle est calme!

— Froissart est calme aussi.

— C'est qu'ils sont d'égale force.

— Mais regardez sa femme.

— Pâle comme la mort.

— Pour celle-là, elle est jouée.

— Mais le fonds de tout ceci?

— Le but?

— Qui le sait?

— Messieurs, dit Froissart, excusez-moi si j'arrive un peu tard, je suis venu à pied.

— Cinq lieues à pied, dit madame de Neuvilette.

— Oui, Madame. C'est par ordonnance du médecin. J'ai besoin de faire de l'exercice ; j'engraisse trop. Il attribue cela à mon contentement d'esprit depuis quelque temps.

— Il est fondu tout d'un jet, dit tout bas Lacervoise. Mais où allons-nous?

— Nous voudrions bien le savoir.

— Vous avez donc quitté Paris à midi? dit en ricanant madame de Neuvilette.

— A midi moins cinq minutes, Madame.

— Et qu'y a-t-il de nouveau à Paris depuis que nous l'avons quitté?

— Mais beaucoup.

— Eh bien ! monsieur Froissart, le nou-

veau de Saint-Germain doit vous paraître encore plus nouveau que celui de Paris.

— Je ne le suppose pas, Madame.

— Soyez-en sûr, Monsieur.

— Et qu'y a-t-il de si nouveau?

— Mais, vous voyez...

— Quoi donc?

— Connaissez-vous Monsieur? demanda madame de Neuvilette en indiquant M. de Villa-Réal.

— Je tiens Monsieur pour un fort galant homme; mais Monsieur n'est pas nouveau pour moi.

Le duc avait, en caractère ferme, pris son parti; il attendait l'insulte de Froissart pour y répondre et quitter ensuite la table.

Adeline subissait son martyre avec résignation.

Pour les autres personnes, elles mangeaient, buvaient, et si elles remarquaient de la gêne sur certains visages, elles n'en discernaient pas distinctement la cause, à laquelle, du reste, on ne les avait pas encore intéressés.

—Et vos amis? reprit madame de Neuvilette.

— Le plaisir que j'éprouve à les voir, répliqua Froissart, est toujours nouveau, mais leur individualité n'est pas une nouveauté pour moi.

— Quoi! c'est donc à votre avis un événement tout naturel que le rapprochement de vos amis et de ces messieurs, qui leur sont aussi étrangers qu'à vous, que

la présence ici de vous-même et de nous, de....

— A boire! dit Froissart avant de répondre.

— Du Frontignan? demandèrent les domestiques.

— Du Madère?

— Du Bourgogne vieux ?

— Du Château-Neuf?

— De tout, répondit Froissart.

On se mit à rire; et ce fut au milieu de ce rire gai et bienveillant que Froissart dit à madame de Neuvilette.

— C'est un événement tout naturel, puisque vous l'avez préparé.

— Moi !

— Et qui donc?

— Vous pensez...

— Ce n'est pas M. le duc de Villa-Réal. Je le sais trop convenable en toutes choses pour supposer qu'il pût prendre des détours et avoir recours à une main étrangère, lorsqu'il fait à quelqu'un l'honneur de l'appeler à sa table.

— Moi, Monsieur, je n'ai rien écrit...

— Je le sais et je le dis, répondit Froissart.

— Puisque c'est moi, il est inutile d'accuser personne, dit Madame de Neuvilette.

Ce premier engagement qui eut lieu du reste fort poliment de part et d'autre, apprit aux invités que la présence des convives dont les éclats bruyants s'étaient éteints sur le seuil, et celle de Froissart n'appartenaient pas tout-à-fait à l'ordre des évènements fortuits.

—La position est terrible pour Madame Froissart et pour Froissart, murmurèrent les amis d'Aristide.

— Et quand on songe, dit l'un d'eux, que ce n'est pas Aristide qui a tramé ce complot.

— J'ai presque peur, répliqua un autre. J'ai envie d'aller avertir le commissaire de police de St-Germain-en-Laye.

— Pourquoi ?

— Faut-il attendre qu'on se provoque ?

— Laisse donc, répliqua Lacervoise. Nous sommes de force à faire des colonnes torses de tous ces messieurs, s'ils remuent. On crie, on se jette des serviettes au visage, on casse des assiettes, on monte sur la table. Bas relief.

— Je ne suis pas moins flatté, reprit Froissart, en savourant comme un mar-

chand de vins de Bercy, tous les vins rangés devant lui, de me rencontrer avec M. de Villa-Réal.

— Rencontrer, entendez-vous?

— Après tout, dit Lacervoise, une rencontre ne serait pas absolument sans motif.

— Il lui prend sa femme.

— Cela se voit tous les jours.

— Oui, mais il l'invite à dîner.

— Cela se voit moins.

— Mais ce n'est pas lui qui lui a écrit de venir.

— C'est cette sorcière.

— Elle ferait battre deux montagnes.

Puisque M. Froissart, continua Madame de Neuvilette, est si heureux de se rencontrer avec M. de Villa-Réal, nous n'avons qu'à le féliciter de son bonheur.

Messieurs, dit-elle aux amis d'Aristide, une santé à M. Froissart. Garçons, du Tokai !

— Du Tokai ! répéta Froissart.

La santé de Froissart fut portée avec enthousiasme par ses amis, et avec une civilité obligée par ceux de M. de Villa-Réal qui ne but pas.

L'incident du toast si originalement proposé par Madame de Neuvilette, si ouvertement accepté par Froissart changea la disposition d'esprit des amis de celui-ci. Quant ils virent que Froissart allait au-devant de toutes les railleries de sa belle-mère, et qu'au lieu de l'irriter, ces railleries l'amusaient et le trouvaient prêt à la riposte, ils pensèrent que Froissart ne demandait pas mieux qu'on le plaisantât sur sa singulière position de

mari. Froissart leur était rendu, il valait mieux que leur première opinion sur lui. Froissart se quereller, se battre... allons donc!

Partant de cette opinion soutenue par la châleur du Bordeaux et du Tokai, ils perdirent leur reste de timidité; ils se lancèrent.

— Voilà comme nous t'aimons, Froissart, dit Lacervoise, de manière à être entendu de toute la compagnie.

— Nous t'aimons ainsi.

— Nous te vénérons!

Ce nouveau langage surprit un peu la belle compagnie, celle dont le duc avait la présidence comme naissance et comme dignité.

— Quels sont ces messieurs? se demandaient-ils.

— Des amis de Madame de Neuvilette, sans doute.

— Oui, de nos amis, répliqua Madame de Neuvilette, qui avait entendu.

— Mais le dernier venu, quel est-il? le connaissez-vous?

— Un peu.

— C'est aussi un de vos amis.

— Non! c'est mon gendre.

— Oui, je suis le gendre de madame, affirma Froissart en envoyant un salut à sa belle-mère.

— Raille, raille, pensa madame de Neuvilette : nous verrons le dénouement.

— Mais alors, se confièrent tout bas les amis du duc, nous n'avons pas moins que le mari et l'amant dans ce salon. Et que va-t-il s'en suivre?

— Froissart, dit le sculpteur Lacer-

voise, tu es plus grand à mes yeux que la Colonne, cet abominable monument de l'Empire, de l'empire du mauvais goût. Mais permets-nous de te dire que tu t'es grossièrement trompé le premier jour de tes noces, lorsque tu nous disais... D'abord te souviens-tu du premier jour de tes noces?

— Ils y viennent enfin, pensa Mme de Neuvilette.

— Si je m'en souviens!

— Vous vous en souvenez, madame de Neuvilette ?

— Après le souper, dit Lacervoise, déjà gris comme il l'était le jour qu'il tenait à rappeler, nous mangeâmes du bœuf froid.

— Et nous fumâmes jusqu'au jour!

— Et nous bûmes du rhum! A propos,

du rhum! dit Lacervoise aux garçons.

— Ces messieurs veulent donc boire le rhum avant le vin de Champagne ?

— Ah ! c'est juste. Eh bien ! du Champagne !

— Voyons, Lacervoise, tu voulais rappeler quelque chose à Froissart ?

—M'y voilà ! Je me souviens que tu descendis en robe de chambre dans le salon où se pressaient tous les gens de la noce et que tu nous dis : Messieurs, j'ai découvert ce que c'est que l'amour ; l'amour n'est que de la curiosité.

— J'ai dit cela ?

— Tu l'as dit !

—Eh bien, c'est sublime, assura Froissart. Je ne connais pas de plus belle définition de l'amour.

— Tu ajoutas : comme il est de raison

que, si je dois être Marino Faliero ou le doge Cornaro, en français Georges Dandin, celui qui doit me rendre tel est parmi vous, je veux d'avance le guérir d'une curiosité dont plus tard je pourrais être gravement victime.

— C'est charmant, dit Froissart.

—Et tu dis ensuite : messieurs, suivez-moi à la chambre nuptiale.

— Parfaitement exact.

—Mais ce qui n'est pas parfaitement exact, cher Froissart, c'est que ce n'est pas un de nous qui a poussé la curiosité le plus loin.

Une larme tomba des yeux d'Adeline sur la main désespérée du duc de Villa-Réal.

Et il ne remue pas ! murmura le Duc. Quand il se tait, je n'ai même pas le droit,

moi, de toucher au manche de ce couteau. Allons donc! parlez, attaquez-le donc, écrasez-le donc sous le ridicule, se dit de son côté, madame de Neuvilette, et qu'il prenne pour témoins de son déshonneur public tous ceux qui sont ici; et que le consentement à cette séparation de corps et de biens qu'il m'a si constamment refusée, lui sorte par les pores. — Que va-t-il dire ? que va-t-il faire ?

— Aussi je n'accuse aucun de vous, répliqua Froissart avec le plus beau calme, je n'accuse personne de m'avoir fait... Madame peut le dire, ajouta Froissart en saluant sa femme avec son verre.

Adeline quitta la table ; la douleur l'étouffait.

On crut que le duc allait la suivre; il se

dirigea vers la place de Lacervoise et lui dit : Monsieur vous êtes chez moi.

— Chez vous, Monsieur, soit !

— Vous devez respecter ceux qui m'honorent de leur présence.

— Je le veux bien :

— Une femme vient de sortir sur vos paroles.

— Je n'ai rien dit...

— Vous avez dit...

— Qu'ai-je dit?

— Qu'elle avait un amant.

— Alors c'est pour vous monsieur que je suis venu.

— Expliquez-vous.

— Voilà une lettre, Monsieur, où l'on me prie de venir dîner avec l'amant de la femme de M. Froissart.

— Cette lettre.... voyons cette lettre....

Apres avoir lu la circulaire de madame de Neuvilette, de Villa-Réal regarda Froissart qui lui dit, comprenant la portée de ce coup d'œil où étaient écrits ces mots : « Vous êtes un lâche si vous avez fait cela. »

— Monsieur, je n'ai pas écrit cette lettre.

— Alors, monsieur, sachez avec moi qui a eu l'infamie de l'écrire.

— Et quand je le saurai ?

— Quand vous le saurez, vous irez demander raison.

— A qui ?

— Ce n'est pas à moi à vous répondre, dit le duc, en sortant du salon.

Quoi ! rien n'a pu soulever l'indignation

de ce monstre de Froissart, dit presque à haute voix madame de Neuvilette, ne se contenant plus, exaspérée de n'être pas venue à ses fins, de voir tomber son complot; rien, mais rien! ni l'ironie, ni les allusions, ni les plaisanteries. Messieurs, dit-elle, avec colère, Messieurs, si quelqu'un s'était permis d'oser insulter votre femme, que feriez-vous?

— Madame, ce qu'on ferait en pareil cas. Je tuerais le lâche.

— Entendez-vous, monsieur Froissart?

— J'entends, Madame.

— C'est vous que l'on traite de lâche.

— Je ne le pense pas, dit Froissart, en prenant délicatement un couteau et en le lançant avec une si merveilleuse adresse castillane, qu'il alla se clouer dans le bois de la croisée après avoir coupé et enlevé

une boucle de cheveux à la personne qui venait de parler. Les cheveux se trouvèrent pris dans la fente ouverte sous le tranchant de la lame.

Je ne vous désignais pas, Monsieur, dit l'homme si spirituellement scalpé. C'était l'offenseur que je traitais de lâche.

— Alors je retire mon couteau, repartit Froissart.

— L'insulté est aussi lâche, plus lâche que l'offenseur dès qu'il souffre l'offense, poursuivit madame de Neuvilette.

— Qui est-ce qui est insulté ici ? demanda Froissart.

— Vous !

— Moi ?

— Vous ! vous dis-je.

Et qui donc m'insulte ?

— Tout le monde.

— Et pour quel motif?

— Vous osez le demander!

— J'ose.

—Ma fille, reprit Madame de Neuvilette, ma fille, messieurs, est née dans un rang qui l'obligeait à unir son nom à celui d'un homme grand par son origine, magnifique par sa fortune, remarquable par sa conduite, et surtout qui sût l'apprécier. Elle a épousé monsieur.

— A l'église de l'Assomption, interrompit Froissart.

— Je ne voulais pas ce mariage, mais son père...

— Moi?

— Oui, vous, M. de Neuvilette.

— Moi?

— Taisez-vous, mangez des fraises, buvez, ne me démentez pas.

Tout ce que la débauche a de révoltant, monsieur nous l'a fait souffrir en devenant l'époux de ma fille.

Monsieur fume...

— Du tabac à moi.

— Monsieur joue.

— Au domino.

— Monsieur nous a ruinés.

— Avec mon argent.

— Monsieur a battu mon enfant ; et monsieur s'étonne que sa femme, jeune, belle, charmante, ait accepté des consolations d'un homme bon, loyal, généreux.

— Moi ! je me suis étonné de cela ?

— Monsieur s'est indigné.

— Je ne me suis pas indigné du tout.

— Monsieur va dire partout dans le monde que sa femme a un amant.

— Je ne l'ai pas dit.

— Monsieur nous menace de nous traîner aux pieds des tribunaux et là, de noircir sa femme.

— Mais je n'ai rien à dire contre elle.

— De livrer notre vie au scandale de la publicité.

— Dieu me garde de cela.

— Il espère faire prononcer une séparation.

— Ce n'est pas du tout mon intention.

— Appelez-nous donc si vous l'osez devant la justice. Affirmez que votre femme a un amant ; et nous dirons.......
elle dira... je dirai...

— Eh bien ! que direz-vous, madame de Neuvilette ?

— Je dirai que c'est vrai ; je dirai que oui.

— Mais moi je ne dirai rien.

— Vous ne convenez-donc pas qu'elle a un amant ? mais votre illusion est inouie, atroce, délirante.

Le café est servi dans l'autre pièce, vint dire un garçon.

On se leva.

— Il était écrit, s'écria, avec fureur, madame de Neuvilette, qui se leva la dernière, qu'il ne s'emporterait pas, que rien ne serait pour lui une insulte. J'y renonce, s'écria-t-elle en lançant sa serviette sur la table ; j'y renonce.

Départ d'Adeline.

Dans dix jours vous déjeûnerez à Lisbonne, lui dit le duc de Villa-Réal.

— Quoi ! nous partons aujourd'hui! s'écria Adeline.

— A l'instant même, Madame. Daignez regarder dans la cour de l'hôtel pour vous en convaincre.

— Six voitures ! deux fourgons ! Et pourquoi tout ce monde, toutes ces femmes?

— Ces voitures sont de votre suite, Madame, et ces femmes font partie de votre maison. C'est votre lectrice, votre demoiselle de compagnie, votre femme de chambre, votre couturière, votre coiffeuse; puis ce sont, dans les autres voi-

tures, votre médecin, votre intendant, votre secrétaire, mes valets de chambre et tout ce qui compose indistinctement votre maison et la mienne. Nous ne pouvons voyager plus simplement.

Un valet vint dire :

— Quand madame la duchesse voudra monter en voiture...

— Tout de suite, répondit le duc en offrant la main à Adeline qui resta surprise et bouleversée du titre que lui avait donné un de ses valets.

Madame de Neuvilette et le marquis étaient déjà à leur place, se carrant sur les coussins en velours de leur bonne voiture, quand le marche-pied de la calèche, uniquement destinée pour Adeline et le duc de Villa-Réal s'abaissa. En y posant le pied, Adeline laissa échapper un cri

dont l'écho vibra longtemps dans l'esprit de Villa-Réal, au milieu de mille commentaires. Le cri d'Adeline fut : Vite! vite!

— Eh bien, dit au marquis la marquise de Neuvilette dès que leur voiture fut en mouvement, ma prière a été exaucée, monsieur le marquis.

— Quelle prière?

— Le Froissart n'a décidément que ce qu'il mérite.

Un pourquoi et ses petits.

Pourquoi donc, se disait le duc qui courait en ce moment sur la route de Normandie, unie alors comme un pont, et riante d'un beau soleil de printemps, pour-

quoi Adeline a-t-elle dit : — Vite ! vite ! en montant ce matin en voiture ? Oui, pourquoi ce désir, cette exclamation ? Est-ce parce qu'elle regretterait Paris? Est-ce parce qu'elle ne m'aime pas ? Est-ce plutôt parce qu'elle était pressée de quitter cet hôtel où elle a été si malheureuse ? Est-ce parce qu'il lui tardait autant qu'à moi de nous voir, de nous parler, loin de l'odieux voisinage de son mari? C'est sans doute cela. Mais pourquoi?... Sans le plaisir de se trouver seul à seul avec Adeline, le duc de Villa-Réal eût fait seize lieues de pourquoi. Il est vrai que les grandes routes, lorsqu'on voyage, semblent n'avoir été créées que pour répandre des pourquoi.

Qu'est-ce que le bonheur ?

Pendant une heure, une voiture où se trouvaient aussi un jeune homme et une jeune femme, marcha côte à côte de la calèche du duc de Villa-Réal. La montée étant dure, elles se tenaient l'une et l'autre à peu près sur la même ligne.

— Que ce paysage est beau, mon ami, dit Adeline enthousiasmée à Villa-Réal; des moutons! des chèvres! le chien qui guette! Riez de moi tant qu'il vous plaira, j'aime les bergeries, je comprends qu'on désire être bergère comme Estelle.

— Cette plaine et ces moutons sont à vous, répliqua le duc; voulez-vous que je les achète?

— Que c'est ennuyeux, disait l'autre

femme dans l'autre voiture, et toujours des plaines! et toujours des moutons! et toujours des bergers! C'est à crever d'ennui que de voyager.

Son compagnon soupirait et ses soupirs signifiaient :

— Il y a, certes, quelque chose de plus ennuyeux, en voyage, que les moutons et les bergers.

A quelques mille pas plus loin, Adeline, que tout étonnait, car elle n'avait jamais quitté son arrondissement, s'écria encore en posant sa main sur le genou du jeune duc. Voyez! mais voyez, mon ami, ce château du moyen-âge bâti là-bas sur cette colline verte et solitaire. Que cela fait penser et rêver! qu'elle est heureuse celle qui possède cette merveille!

— Son bonheur sera le vôtre, ma bonne

amie, si ce château est à vendre. Il n'est qu'à une demi-lieue d'ici; je vais dire au postillon de nous y conduire. Postillon! postillon!

— Qu'allez-vous faire? dit Adeline; je ne puis donc rien désirer que vous ne me proposiez de me le donner?

— Mais sans doute, ma chère amie, répondit le jeune duc d'un accent légèrement ironique; dans notre rang, ce qu'une femme souhaite elle doit l'avoir.

— Dans votre rang les femmes ne doivent donc jamais rien souhaiter?

— Peut-être que non, ma chère amie, parce qu'elles sont censées n'avoir rien à désirer sur la terre ou bien elles laissent croire que celui qui les aime est un avare ou un ingrat.

— J'ai compris, pensa Adeline en rou-

gissant et en se disant : désormais je garderai mes désirs, puisque dans son rang c'est une faute de les montrer.

La femme de l'autre voiture disait de son côté : — Encore un château, mais qui donc a prétendu qu'on les avait tous démolis? Après une chaumière est-il rien de plus insipide à voir qu'un château? Quand serons-nous arrivés?

Des sensations si opposées de ces deux jeunes femmes, l'une joyeuse de tout, l'autre dédaigneuse de tout, on pouvait conclure que la première voyageait avec son amant, que l'autre voyageait avec son mari.

La plus heureuse était donc celle...

Voilà que la grande route nous a rendus comme le duc de Villa-Réal. Prenons

garde ! ou nous allons verser dans l'ornière des pourquoi.

La file de voitures à la tête desquelles marchait la sienne entra dans un village où l'on devait déjeûner.

Adeline, qui n'avait jamais voyagé, fut attristée par ce cortège de mendiants qui ne manquent jamais d'entourer les voitures à chaque station.

— Avez-vous de la monnaie sur vous ? dit-elle à Villa-Réal ; ces pauvres gens font peine à voir.

— De la monnaie ? répondit le jeune duc étonné.

— Quelques sous, mon ami.

— Des sous ?

La surprise de Villa-Réal fut encore plus grande.

— Mais oui, des sous; donnez vite, car ces pauvres gens attendent.

— Distribuez-leur cette bourse, répondit le duc, en donnant un petit filet plein d'or à Adeline.

— Mais je ne vois que des pièces d'or dans cette bourse.

— N'y en aurait-il pas assez?

— Mais c'est de l'or; je vous demandais des sous.

— Je ne puis vous donner que ce que j'ai, dit en souriant le jeune duc, et son sourire avait quelque chose de pénible comme de l'indulgence.

— Soit, dit Adeline en dénouant la bourse et en mettant une pièce d'or dans la main de chacun des mendiants. Ceux-ci furent si surpris de cette générosité inusitée, si extraordinairement frappés

de joie, qu'ils s'en allèrent en courant comme des fous ou plutôt comme des voleurs.

— Êtes-vous contente de leur bonheur ? demanda le duc à Adeline.

— Si je n'eusse donné que dix sous à chacun d'eux, ils m'auraient remerciée ; mais vingt francs c'est une fortune, et vous le voyez, il se croient déjà riches ; ils sont presque déjà ingrats. Vous n'aviez donc pas de monnaie sur vous?

— Ma chère amie, lui répondit le duc avec ce même ton de pénible bienveillance qu'il avait déjà eu lorsqu'Adeline avait manifesté son admiration pour le château gothique ; ma chère amie, de même que nous portons des gants blancs, des mouchoirs de batiste, de même nous portons de l'or. C'est un signe de

notre condition. Vous qui avez tant d'intelligence, pourquoi feignez-vous de l'ignorer? Laissons à ceux qui ne portent pas de gants et qui n'ont pas d'or, le soin d'avoir dans leur poche des pièces de cuivre ou des pièces d'argent souillées par les mains de tout le monde. L'or est notre monnaie, comme le blason est notre enseigne. Vous seriez bien aimable à l'avenir de faire comme moi, si vous m'approuvez ; c'est de ne faire usage que de l'or, de ne toucher avec vos blanches mains que de l'or, puisque les diamants ne sont pas une monnaie.

— Je le veux bien, dit Adeline en rougissant de nouveau de la leçon qu'elle recevait, quoiqu'elle eût été faite avec l'exquise bonté qu'apportait le duc de Villa-Réal dans toutes ses actions.

— Mais comment ferais-je l'aumône?...

— Comme vous venez de la faire à présent, répondit le duc.

— Toujours avec de l'or? rien qu'avec de l'or?

— Si vous ne voulez pas donner de l'or, priez vos gens de distribuer pour vous de la petite monnaie aux mendiants de la route, dit le duc, qui, on le voit, tenait aveuglément à son opinion.

— Quoi! faire faire l'aumône par d'autres, y pensez-vous? toute la satisfaction de la faire est perdue.

— Eh bien! donnez, donnez de l'or comme je vous le disais, ma chère amie.

Adeline se tut. Elle ne comprenait pas cette absence de tout milieu raisonnable entre donner des poignées d'or ou ne rien donner du tout; elle pénétrait difficile-

ment dans cette chaussure de fer qu'on appelle l'étiquette.

Mais les mendiants de la route avaient disparu pour faire place à d'autres mendiants, à une nuée de valets d'hôtel, ouvrant des salons aux riches voyageurs. L'un débarrassait Adeline de son manteau, l'autre réclamait son manchon ; tous se disputaient l'honneur de lui rendre quelque inutile service dans le but de tendre la main avec moins de honte au moment de son départ. En entrant dans un quatrième salon au bout duquel se trouvait le jardin de l'auberge, Adeline, qui avait jeté comme par hasard les yeux sur une glace, poussa un cri qui fit tressaillir d'effroi le duc de Villa-Réal, placé à quelques pas d'elle.

— Qu'avez-vous? lui demanda le duc qui la pressait dans ses bras.

— Rien, je vous assure, rien.

— Cependant ce cri de terreur...

— Une vive douleur au genou ; une fausse position de la jambe pendant le voyage ; mais c'est déjà passé. Pardon de vous avoir tant effrayé...

— Vous me rassurez, dit le duc en faisant asseoir Adeline et en s'asseyant près d'elle à la table du déjeûner.

— Comme elle est pâle, se disait le duc en la regardant. Comme elle est pâle!

Continuation du voyage.

Adeline fut médiocrement satisfaite de voir monter une troisième personne dans leur calèche au moment de reprendre la route du Hâvre. Quand cette personne qu'elle ne connaissait pas se fut assise en

face d'elle et du duc, celui-ci expliqua aussitôt à Adeline le motif de cette présence.

— Monsieur est votre médecin, dit le duc.

— J'ai cet honneur, ajouta le jeune docteur à cette désignation directe.

— Un médecin ! et pourquoi faire un médecin? demanda Adeline.

— Parce que vous êtes malade, ma chère amie.

— Moi !

— N'avez-vous pas souffert, ne souffrez-vous pas encore, dit le duc, de votre genou ?

— Oui, j'ai souffert... mais la douleur n'est plus revenue.

— Elle peut revenir, reprit de Villa-Réal ; Monsieur sera heureux d'appli-

quer les ressources de sa vaste et nouvelle science à votre maladie.

— Je n'ai aucune maladie, je vous jure.

— Ne dites pas cela, continua de Villa-Réal avec ce ton affable, mais d'irrésistible autorité qui marquait chacune de ses paroles, vous êtes encore toute pâle. Monsieur n'est pas d'ailleurs un médecin comme il y en a tant. C'est le plus distingué des homœopathes.

— En effet, vous voyez en moi, dit le docteur, un des plus acharnés ennemis de la Vieille. C'est le nom, madame la duchesse, que nous, homœopathes, nous donnons à l'ancienne médecine, à la stupide médecine des Hippocrate, des Galien, des Ambroise Paré, des Corvisart et des Broussais. Grâce au

ciel, la Vieille râle ; en quelques années elle sera morte.

Adeline aurait peut-être fait de nouvelles observations, mais la voiture roulait et l'on ne pouvait pas jeter un médecin, même homœopathe, par la portière.

Le docteur Vakenski, Polonais, comme son nom l'indique pleinement, avait des lunettes d'or à cheval sur un nez épaté et devant des yeux bleus amidon, et parlait avec le ton de parfaite assurance qui caractérise sa nation. C'était un homme de trente-cinq ans, coloré, proprement mis, mais fade dans toute sa personne comme du linge brodé qui est resté cinquante ans dans l'armoire.

— Avant d'entreprendre le traitement de madame la duchesse, dit-il à Adeline

en la regardant avec l'imperturbable lenteur des homœopathes, je dois vous demander si vous n'avez jamais eu la gale?

— La gale! s'écria Adeline; mais Monsieur!...

— Oui, la gale, parce que si vous aviez eu la gale, grâce à mon traitement homœopathique, elle reparaîtrait après la guérison de votre genou; vous seriez couverte de boutons.

— Mais c'est affreux, Monsieur, ce que vous dites là.

— Madame la duchesse a-t-elle eu ou n'a-t-elle pas eu la gale?

— Je n'ai jamais rien eu de semblable. Mais, en vérité, ces questions...

— En ce cas je vous la donnerai, continua froidement le docteur Vakenski.

— Vous me donnerez la gale?

— Une fausse gale; presque rien, une effervescence légère; mais ensuite vous ne ressentirez plus aucune douleur au genou. C'est une des beautés de l'homœopathie de tout chasser à la peau, et comme la gale...

— Monsieur plaisante, je le crois, dit Adeline, qui, du reste, ne goûtait pas du tout la plaisanterie.

— Ma chère amie, dit le duc, qui jusque là avait gardé le silence, Monsieur traite gravement les choses graves; il est le médecin de Dona Maria, ma bien-aimée souveraine.

Sa petite digression homœopathique étant faite, le docteur Vakenski ouvrit une petite boîte qu'il avait tenue sur les genoux depuis son installation dans la ca-

lèche. Adeline put voir alors, rangées avec l'ordre d'un reliquaire, cinq ou six cents bouteilles pas plus grosses que le corps d'une épingle, dans lesquelles il n'y avait rien du tout.

Vakenski prit ensuite une de ces bouteilles microscopiques et la regarda au jour avec l'attention la plus scrupuleuse, et comme le médecin de la femme hydropique regarde les sécrétions de la malade, dans le fameux tableau de Gerard-Dow.

Il dit après en avoir examiné trois de la même maniere :

— Madame la duchesse respirera d'abord celle-ci toutes les heures.

Madame la duchesse respirera ensuite celle-là toutes les demi-heures.

Et madame la duchesse respirera enfin celle-là tous les quarts d'heures.

Le docteur Vakenski ferma la boîte et remit les trois imperceptibles bouteilles à Adeline.

L'homœopathie, dit-il ensuite, est d'autant plus admirable dans ses applications, qu'elle ne vous empêche ni de marcher, ni d'aller à vos affaires, ni de vous livrer à vos plaisirs, au contraire de la Vieille.

— Je ne profiterai guère du privilège en restant enfermée dans cette calèche, dit Adeline visiblement fâchée de ce que le duc s'obstinait à ne pas la délivrer des obsessions du docteur Vakenski. C'était presque de l'esprit; le docteur Vakenski ne comprit pas.

Un seul moyen restait à Adeline pour se débarrasser de ce fléau homœopathique, pour échapper au traitement

du docteur Vakenski, c'était de se dire guérie dès le lendemain, ce qu'elle n'oublia pas de faire : mais le docteur, qui ne trouvait pas là son compte, lui dit : C'est une fausse guérison. Je vais demeurer près de vous, madame la duchesse, jusqu'à plus ample conviction. Enfin, obligée de mentir, Adeline, qui n'avait que trop retenu le système du docteur, s'écria quelques jours après leur arrivée au Hâvre, où ils allaient s'embarquer pour Lisbonne : Ah! Monsieur! je sens une forte démangeaison derrière l'oreille.

— Vivat Polonia! s'écria le docteur Vakenski, c'est la gale. Autre traitement; nous allons entamer un autre traitement.

Ce ne fut qu'après avoir fait semblant de respirer deux ou trois mille fois ces in-

fernales petites bouteilles, qu'Adeline se débarrassa tout à fait du docteur Vakenski, cet homœopathe de qualité, ce docteur de la reine dona Maria, et par conséquent excessivement recommandable et presque sacré aux yeux de l'aristocratique duc de Villa-Réal.

Autre avantage de l'homœopathie.

Horriblement persécutée par le docteur Vakenski, Adeline, très nerveuse, tomba réellement malade à bord du vaisseau qui les menait à Lisbonne. Mais, redoutant cent fois plus que la maladie, que la mort même, de recourir aux soins du médecin Vakenski, elle souffrit en si-

lence, mangea quand elle aurait dû observer la diète , sourit lorsqu'elle aurait voulu se plaindre, et s'exposa à l'air vif de l'océan quand il eût fallu qu'elle restât tranquillement et chaudement dans sa cabine. Elle arriva mourante à Lisbonne.

Madame la duchesse de Villa-Réal dans son palais.

Plus de quinze jours se passèrent avant qu'Adeline eût repris les forces nécessaires pour parcourir la ville et les admirables environs de la célèbre ville où elle était installée ; elle resta enfermée dans les royaux appartements de son palais de la rue de l'Or, ne voyant le duc de Villa-Réal qu'aux heures des repas. Sa mère et son père, que l'étiquette lui défendait

de recevoir pendant sa maladie, habitaient une aile tout à fait isolée. Cette solitude, interrompue trois ou quatre fois par jour, il est vrai, par la présence de l'homme qu'elle aimait, fut pour elle d'abord un repos dont elle avait besoin ; mais cette séquestration prolongée devint, les jours suivants, un vide pénible, et successivement de la tristesse, de la langueur, de la mélancolie. Elle n'en parut que plus belle et plus intéressante aux yeux de Villa-Réal, toujours aussi fanatiquement épris dans le tête-à-tête, qu'il était grave pour elle devant les gens dont ils étaient entourés. Cette solennité de caractère semblait s'augmenter d'heure en heure en lui depuis leur arrivée à Lisbonne. Il devenait un homme différent. Ce n'était déjà plus le courtisan exclusivement occupé d'amour pour la

souveraine de ses pensées, l'esprit presque français tel qu'il avait brillé à Paris ; sa jeunesse, son langage, son empressement, subissaient une décoloration graduelle. Peut-être souffre-t-il de ma peine, pensait Adeline ; et alors ne suis-je pas injuste de lui tenir compte de ces différences que je crois remarquer en lui, et qui, après tout, ne l'empêchent pas de m'aimer ici comme il m'aimait à Paris?

— Mon ami, lui dit-elle enfin, je suis mieux, beaucoup mieux maintenant ; un peu d'exercice achèverait de me rétablir.

Un éclair de joie passa, à ces premiers mots d'Adeline, sur le visage de Villa-Réal.

— Que je suis heureux de ce que vous me dites ! J'attendais cette bonne nou-

velle de votre bouche, mon amie ; je n'osais pas vous dire que je l'attendais, de peur de vous voir, par complaisance pour moi, me la donner avant le temps.

— Oui, mon ami, ma mélancolie me quitte ; la vue de votre belle ville, de cette ville dont vous me parliez sans cesse à Paris, me rendra entièrement la santé, et je la veux pour vous. Je n'ai qu'à mettre mon chapeau, mes gants, et vous allez me donner votre bras. Nous visiterons ensemble, ce matin, les promenades de Lisbonne, les plus rapprochées d'ici, si vous craignez de me fatiguer. Demain, autre but d'exercice : Nous irons voir le quartier des marchands ; après-demain, la Marine ; les jours suivants, les monuments, les églises. Le bruit de la grande ville, ses habitants, leur langage,

leurs costumes, toutes choses nouvelles pour moi, et doublement précieuses pour moi, puisque je les verrai avec vous, me distrairont, m'amuseront, et, j'en suis sûre, me guériront, si vous le voulez, mon prince.

— Si je le veux, Adeline!

— Eh bien! c'est convenu. Partons!

Adeline se levait pour mettre son chapeau; le jeune duc la retint par la main.

— Mais comment vous proposez-vous de sortir? lui dit-il.

— Avec vous. Avec qui donc?

— Avec moi, sans doute; ce n'est pas ce que je vous demande, Adeline.

— Pardon de ne vous avoir pas compris; vous me disiez...

— Si vous projetiez de sortir à pied ou en voiture?...

— Pas de voiture! s'écria Adeline, pas de voiture pour quelque temps, je vous en supplie: Nous sommes restés dix jours sur mer, en voilà plus de quinze que je ne sors pas de cet appartement; quinze et dix, c'est vingt-cinq; presque un mois d'immobilité. J'ai besoin de faire usage de mes jambes; je veux marcher, aller où il me plaît, vivre, voir, respirer, et vos voitures à Lisbonne sont des tombeaux. Nous sortirons donc à pied, comme à Paris, quand nous allions nous promener aux Tuileries et aux Champs-Élysées. Deux minutes pour mettre mon chapeau, et nous partons. Je puis même me dispenser de passer dans ma chambre; je vais sonner, ma femme de chambre m'apportera mon chapeau et mes gants. Dois-je aussi demander une ombrelle?

— Vous saurez qu'à Lisbonne, reprit

de Villa-Réal, les personnes de qualité ne se montrent jamais à pied dans la rue. Ce serait une chose trop inusitée.... cela ne se serait jamais vu... ce serait un évènement... ce serait du scandale.

— Vous ne voulez donc pas que je sorte à pied? demanda Adeline avec un accent de soumission qui aurait fait violer l'étiquette la plus sacrée à un gentilhomme français.

— Sommes-nous libres de nos volontés! répliqua le duc en baisant la main qu'il venait de glacer par un refus. Nous sommes les esclaves d'antiques usages, de vieilles mœurs...

— Sortons donc en voiture, puisque cela est ainsi, mon ami. Conformons-nous aux usages, aux vieilles mœurs, et d'ailleurs mon plaisir est dans le vôtre.

Adeline leva une seconde fois le bras pour sonner sa femme de chambre; une seconde fois de Villa-Réal la retint avec un sourire pénible.

— Je vous ai dit, mon amie, que notre bien-aimée souveraine est depuis huit jours à son palais de plaisance de Cintra.

— Mais nous n'allons pas voir la reine : notre promenade a pour but de me faire connaître quelques parties de Lisbonne, et surtout de me donner un peu d'exercice.

— Vous ne savez donc pas, et c'est véritablement ma faute de ne vous l'avoir pas dit, que lorsque la cour n'est pas à Lisbonne, la haute noblesse aussi est censée ne plus y être? elle est censée avoir suivi Sa Majesté à Cintra. On outragerait

cette fiction si l'on se montrait publiquement en plein jour dans une capitale d'où la royauté est absente.

— Et combien de jours Sa Majesté demeurera-t-elle à Cintra? demanda Adeline encore plus découragée que lorsque de Villa-Réal lui avait expliqué combien il était inconvenant de sortir à pied dans es rues de Lisbonne.

— Deux mois, répondit de Villa-Réal en faisant asseoir Adeline près de lui. Cela va vous paraître bien long...

— Non, mon ami, puisque vous serez avec moi. Mais convenez que les mœurs de Paris sont bien plus faciles, plus naturelles. On sort quand on veut, on sort à pied, on sort en voiture; personne n'y trouve à redire.

— C'est que la France, ma chère

amie, n'est plus un pays d'aristocratie comme autrefois. C'est une république qui loue les Tuileries à un roi pour un temps plus ou moins long. Laissons ces principes, mon excellente Parisienne, et occupons-nous de vous dédommager au plus vite de l'ennui que vous cause notre manière de vivre. Je ne puis abréger le séjour de la reine à Cintra; mais, puisque vous n'êtes plus malade, je puis, en attendant le retour de Sa Majesté, vous faire connaître, dans un dîner que je donnerai dans un mois, les premiers d'entre nos gentilshommes portugais. Nous aurons l'honneur de les recevoir. Il est temps que je leur présente ma femme...

— Votre femme! murmura Adeline en rougissant.

— Seriez-vous ma femme, je ne vous aimerais pas davantage, la seriez-vous

réellement... Les personnes que nous aurons ici dans un mois, n'auraient pas d'autres preuves à nous demander que celles que nous aurions à leur offrir en ce moment, puisqu'il leur a été dit que je m'étais marié à Paris.

D'ailleurs, j'ai prêté des sommes immenses ; je viens en aide chaque jour à la grandesse portugaise. On ne demande à l'or ni quel est son père ni à quelle paroisse il s'est marié.

Mais voici qui est infiniment plus important, ma chère petite duchesse. Ce serait tout à fait se brouiller avec la grandesse portugaise que de faire la plus légère erreur sur les noms qu'elle porte, ou de les estropier en les prononçant. Appliquez-vous donc à vous souvenir des noms des personnages invi-

tés à notre dîner, de leurs titres, de leur rang, afin de leur montrer, pendant le cours du repas, que vous avez la conscience et la mémoire de leur grande valeur historique.

— Et ces noms? demanda Adeline...

— Les voici.

Le duc tira une longue liste de sa poche et lut :

—Le comte de Mascarenhas de San Vicente da Beira;

Le marquis Balsamaò de Golegàa;

La marquise Guimaraens de Monforte de Rio Livre;

La comtesse Alafoès de Villa Velha de Rodào;

Le duc Ourique de Freixo de Numans;

Le comte Sousa de san Joào da Pesqueira;

La duchesse Torres d'Idanha a Nova...

— Mais jamais, interrompit effrayée, la pauvre Adeline, je ne pourrai me souvenir de ces noms-là, les dire, les prononcer.

— Il m'en reste encore pourtant deux cents à vous dire.

— Deux cents!

— C'est que si vous ne les savez pas, reprit le duc, il m'est impossible d'inviter ces grands personnages à dîner chez moi. Comment faire? Soyez très gravement malade alors... Je ne vois que ce moyen.

— Malade! s'écria Adeline, et rester encore deux mois sans sortir de cet appartement?..Donnez, donnez ces noms. Je

les saurai dans un mois, ou je serai morte.

— Vous êtes charmante, lui dit le duc en l'embrassant sur le front ; dans peu vous serez une duchesse accomplie. Notre lot, ma bonne amie, est de connaître ces choses que vous traitez de vétille à Paris. Supprimez-les, il n'y a plus de noblesse.

Vous vous étonnez de l'ampleur de ces noms ! Vous ne savez donc pas le mien, chérie ?

— Ne vous nommez-vous pas Octave de Villa-Réal ?

— Ce n'est qu'une faible partie de mon nom. Le voici tel qu'il est porté dans ma famille :

Braamcamp Borges Castello Pinto Corruche Maxapaò de Villa-Réal.

— Grand Dieu ! Octave, c'est bien plus joli !

Premier degré de misère. — Les usuriers.

Tu vois devant toi, cher Malastre (c'était le nom de l'usurier), dit Froissart, quatre jeunes gens de bonne famille, complètement à sec, plus à sec que la plaine des Sablons au mois d'août.

Claude Malastre, l'usurier, alla aussitôt s'assurer que les portes du salon étaient fermées, et il ne revint qu'après avoir écouté pendant quelques minutes au bas de l'escalier par lequel sa femme et ses enfants étaient montés dans leur chambre pour se coucher. Il ferma ensuite la porte qui cachait cet escalier de

communication pratiqué entre le salon et les pièces supérieures.

Quand il vint reprendre sa place, sa figure n'avait plus l'aspect paternel qu'elle offrait quand il causait il n'y avait qu'un instant au milieu de sa famille.

— Vous voulez encore de l'argent, avait dit en revenant, l'usurier Malastre, habitué aux visites de ces messieurs.

— Ou de l'or, riposta Froissart. A ton choix.

— L'argent est plus rare que jamais, mes amis. Les rentrées ne se font pas, personne ne paie. Au reste, je ne veux plus, je ne puis plus prêter.

— Ne t'avons-nous pas rendu fidèlement? objecta Froissart.

— Avec bien de la peine.

— Enfin nous t'avons rendu.

— Sans doute. Mais vous me devez encore...

— Bagatelle! deux mille francs à nous quatre; c'est à reporter sur nouveau compte.

— Toujours de nouveaux comptes!

— Voyons. Au lieu de mettre deux mille francs portes-en quatre mille : nous ne t'en devons que deux.

— Je voudrais, répondit Malastre, feignant de n'avoir pas entendu, que vous trouvassiez un autre prêteur. A franchement parler j'ai plus de bénéfice à faire valoir mes carrières de plâtre du Loiret, qu'à éparpiller ainsi mon argent. D'ailleurs, je suis gêné, très gêné; mes charges de famille augmentent chaque jour; l'État nous écrase d'impôts. Le

croirez-vous? je n'ai pas cent francs chez moi.

Lacervoise pâlit. Notre emprunt coule à fond, pensa-t-il.

Froissart ne se déconcerta pas si vite.

— Cela ne me surprend nullement, répliqua-t-il à Malastre. Tu es trop bon envers certains emprunteurs. On te trompe, on te manque de parole. Cela te décourage. Si tu avais eu de l'argent nous t'aurions prié de nous avancer mille francs seulement.

— Seulement! s'écria Malastre. Mais en vérité l'argent fuit de vos mains comme l'eau d'un panier. Qu'en faites-vous donc?

— C'est vrai, dit d'un ton comiquement humble Froissart, nous le dépen-

sons vite, mais nous le dépensons bien. Contre ces mille francs que tu nous donnerais, si tu les avais, nous te donnerions tous trois notre signature. Je n'ai plus de bijoux, plus de tableaux, mais nos quatre signatures sont trois beaux diamants. N'est-ce pas?

— J'aimerais mieux autre chose quoique j'aie, je vous l'assure, une grande confiance dans vos quatre signatures. Une signature, c'est la garantie de l'avenir. Quel fonds pouvez-vous faire sur l'avenir, surtout quand votre avenir se réduit à trois mois? car ma femme, vous le savez, ne veut pas que je me risque pour un temps plus long et vous savez aussi que je ne fais rien sans l'avis de ma femme.

— Tu veux rire, Malastre. Quel avenir dis-tu? moi d'abord j'ai un père dont

je suis le seul et unique héritier. A sa mort, j'aurai trente mille livres de rentes.

— Oui, à sa mort, murmura Malastre.

— Parbleu! ne faut-il pas qu'elle arrive? Charlemagne a fini par mourir.

— Nous sommes tous mortels sans doute, monsieur Froissart, mais à quoi bon raisonner là-dessus? Tous mes fonds je vous le répète sont occupés.

— C'est bien fait, reprit Froissart, c'est prudent. Cependant je te dirai que mon père était très malade hier.

— Oh! tant pis, dit Malastre.

— Oui. tant pis; mais pas pour moi, son fils.

— Ne parlez pas ainsi, monsieur Froissart.

— Bah! un jour de plus, un jour de moins. Lui mort, je règle avec toi sans attendre le terme de notre lettre de change. Si demain, demain...

— Ne pourriez-vous avoir aussi, monsieur Froissart, la signature vénérée de monsieur votre père lui-même?

— Pourquoi pas celle de Louis XIV? Au lieu d'endosser mes billets, mon père aimerait tout autant me donner de l'argent. Crois-moi, contente-toi de nos quatre signatures. Celle de Beaugency vaut celle d'un financier; il a été reçu avocat la semaine dernière, et il doit plaider bientôt une grande affaire au criminel. Si tu l'entendais plaider!

— Je m'en tirerai à ma gloire si j'en crois mes amis et mes pressentiments, dit Beaugency avec emphase. L'affaire est

forte. J'ai entre les mains des pièces qu'on ne soupçonne même pas. Je les produis à l'audience. Juges, parties, tout sera atteré. D'ailleurs le barreau parisien est mort. De qui parle-t-on ? de personne. Un homme éminent par la parole est sûr d'un grand retentissement. C'est une place à prendre, c'est un trône à conquérir. Je le conquiers. Je suis jeune, j'ai de la chaleur dans la poitrine ; je m'émeus facilement, je bous ; les paroles m'inondent quand je suis ému. C'est là un des caractères de l'éloquence, ou je ne m'y connais pas.

— Bravo ! s'écria Malastre.

— Nous le tenons, se dit Lacervoise.

— Vous feriez peut-être mieux de plaider au civil, reprit Malastre. On gagne moins de gloire, plus d'argent; on se fait en outre une clientelle. Tandis que les grands

criminels ne le sont qu'une fois, et rien ne paye moins bien qu'un grand criminel.

Lacervoise crut recevoir comme une douche d'eau glacée sur la tête. Allons, pensa-t-il, nous n'aurons pas d'argent.

Froissart commençait à s'avouer qu'il avait rarement vu Malastre en de si mauvaises dispositions.

Malastre, s'adressant à Froissart, reprit :

— Puis, monsieur Froissart, vous menez encore, soit dit entre nous, une existence trop luxueuse pour un homme ruiné. Vous avez un chien.

— Il m'est indispensable.

— Il doit vous coûter beaucoup.

— Moins que tu ne l'imagines, mon cher Malastre.

— Enfin, vous le nourrissez ?

— Moins encore que tu ne le crois.

Lacervoise se mit à rire.

— Je suis désolé de ne pouvoir vous satisfaire, reprit l'usurier ; mais je le répète une troisième fois, je n'ai pas chez moi cent francs dont je puisse disposer.

Malastre avait exprimé d'une façon si nette son refus après ces divers assauts tentés contre sa bourse, que Lacervoise s'était levé pour partir, avec toute la funeste impatience des artistes qui, d'ordinaire, au moindre revers, jettent non seulement le manche après la cognée, mais qui se jettent eux-mêmes après la cognée et le manche. Il y avait certainement peu à espérer, puisque Froissart s'était hâté de prendre son chapeau pour suivre Lacervoise, cherchant déjà, avec les deux autres amis, à ouvrir la porte.

Cependant après être demeuré en place un instant pour réfléchir, Froissart, sans laisser paraître le moindre dépit, se pencha à l'oreille de Lacervoise et lui dit tout bas quelques mots. Celui-ci s'arrêta brusquement. La détermination lui parut tellement extraordinaire, qu'il ne sut s'il devait la prendre au sérieux ou en rire.

— Malastre, dit Froissart, déjà à la porte; tu ne peux nous prêter mille francs; veux-tu m'en prêter quatre mille?

— Revenez tout seul demain matin, répondit Malastre. Nous verrons de nous entendre. Bonsoir, Messieurs! ma femme m'appelle.

Les trois jeunes gens se trouvèrent dans la rue.

— Mais le coup est divin! s'écria Lacervoise en pressant Froissart dans ses bras.

— Que cache-t-il donc de mystérieux, s'écria à son tour la *dernière guitare*, pour que Malastre, si difficile d'abord pour nous prêter mille francs, se soit décidé sur-le-champ à en lâcher quatre mille.

— Il n'y a rien de mystérieux là dedans, répondit Froissart avec un air de suffisance. Un usurier est bien moins sûr lorsqu'il ne prête que mille francs à quatre jeunes gens que lorsqu'il prête quatre mille francs à un seul qui a un père riche.

— C'est beau! s'écria Lacervoise.

— Non, c'est vrai comme une opération de mathématiques, reprit Froissart, qui ajouta : mais reste à savoir mainte-

nant à quel intérêt il prêtera la somme.

— L'intérêt! dit Lacervoise, je le ferais mon héritier universel pour quatre mille francs.

Messieurs, je ne vous dirai pas allons payer nos dettes, mais allons en faire de nouvelles. — Voilà à quoi sert l'argent.

L'usurier d'un usurier.

Il n'était pas encore jour le lendemain que Malastre sortit de chez lui. Il s'enfonça dans le faubourg Saint-Germain; les boutiques commençaient à s'ouvrir.

Malastre s'arrêta à l'entrée de la rue des *Mauvais-Garçons*, une des plus sales et des plus vieilles rues du vieux Paris; il frappa trois coups à une petite porte basse, perdue sous une voûte surbaissée.

Le marteau de la porte était un biscaïen couvert de rouille, percé et retenu par une ficelle à l'intérieur de la maison. La porte était en chêne peint en rouge sale, bordée de fer et semée de clous ; de chacun de ces clous pleuvait un ruisseau de rouille. Poétique fantaisie de l'ouvrier! une demi douzaine de fers à cheval étaient fixés à cette porte. Le biscaïen s'abattait sur une grosse tête de clou. Cela faisait un bruit plat : ce bruit éveillait un chien, le chien éveillait un homme.

L'homme vint ouvrir.

Claude Malastre s'enfourna dans cette tanière.

— C'est donc toi, Claude?

— C'est moi, Giroflac.

— Entre dans le salon.

Le salon de Giroflac était un véritable

Mont-de-Piété, atrocement mêlé par un coup de vent. Tout s'y entassait. C'était riche et curieux, triste et bouffon à voir. Aux murs pendaient sur une corde des habits, des épées, des pistolets de luxe; armes, habits, ornements laissés en gage, il est inutile de le dire, par des emprunteurs oublieux. Dans une zône de cette étrange pièce, on apercevait une collection d'animaux empaillés, également laissés en garantie de la promesse de leur maître. Lions, tigres, léopards, hyènes, chacals, tous portant dans leur gueule le bordereau où étaient écrits le jour du prêt et la valeur du prêt. Girofflac chercha au milieu de tous ces rois de la création, rembourrés de paille, un siége où faire asseoir son ami. Il ne trouva qu'un ours. Asseyons-nous là-dessus, dit-il à son confrère; je n'ai presque rien prêté sur cet objet, c'est

un boni. Quel bon vent t'amène?

Tiens, tu as un beau tombeau, lui dit Malastre, avant de lui apprendre le motif pour lequel il se présentait de si bonne heure chez lui.

Girofflac lui répondit : c'est le gage d'un jeune fou qui adorait une demoiselle Ste Balue, comme tu peux le voir sur le *ci-gît*. Le chagrin de l'avoir perdue fut en lui si violent qu'il voulut éterniser sa douleur. Il commanda un tombeau en marbre, en granit et en bronze. Cela coûte. De dépense en dépense, il était déjà arrivé à quatorze mille francs, lorsqu'il fut arrêté tout net par l'argent. Il en manqua, non seulement pour continuer le tombeau, mais pour vivre, si bien qu'on aurait fini par l'y mettre lui-même, s'il ne se fût pas ravisé. Il vint me trouver. Je lui prêtai

cinq cents francs, et il me laissa, comme de raison, son tombeau en gage. Si dans trois jours il ne s'est pas libéré, je vendrai le tombeau pour le poids de la matière. Je suis à peu près sûr de rentrer dans mes avances. C'est comme tu peux le voir de la bonne marchandise.

— Trèsbien, dit Malastre. Maintenant voici pourquoi je viens. Il me faut quatre mille francs.

— Prends mes lions; mais ne me demande pas de l'argent. Je n'ai pas un petit écu sonnant chez moi. Veux-tu deux cents selles de cheval ?—tout cuir du Brésil.

— Il me faut quatre mille francs. Je t'en rends cinq mille dans six mois. Cela te va-t-il?

— Tu as donc découvert une mine?

— Non, mais sur les quatre mille

francs, au cas où je pourrais les prêter, j'ai un bénéfice égal à celui que je te propose.

— Finaud! tu en gagnes au moins quatre mille sur quatre mille, si tu n'en gagnes pas huit mille. Je te connais comme Phanor, mon chien.

Phanor aboya; il crut que son maître l'appelait.

— Veux-tu, Girofflac?

— Mille sur quatre mille pour six mois. Non, j'en veux deux mille.

— Mais, c'est le capital au bout d'un an.

— Je l'entends bien ainsi.

Malastre se leva pour partir.

— Voyons, Malastre, ne sois pas si dur envers le pauvre monde. Si c'était pour

toi, je te prêterais pour rien, au denier dix. Mais je te prête la charrue, et tu moissonnes de l'or: remplis mon petit sac.

Malastre allait sortir.

— Écoute, Malastre, si tu veux faire affaire avec moi, je te cède le tombeau que voilà et ma collection d'animaux; c'est une collection superbe, c'est vivant. Tout cela pour dire que je fais une affaire avec toi.

— Va donc me chercher les quatre mille francs, terrible homme.

— Attends-moi donc, répondit Girofflac, et en m'attendant amuse-toi avec la collection.

Girofflac était déjà dans la rue.

L'usurier de l'usurier de l'usurier.

Il n'alla pas loin. Sur les marches de Saint-Sulpice était accroupi un mendiant goîtreux, déguenillé, aveugle, hideux; araignée d'église. Au moment où, en larmoyant, il disait à une riche dévote : *La charité, s'il vous plait !* Girofflac lui frappa sur l'épaule.

Le mendiant comprit.

Tous deux entrèrent furtivement dans l'église. A l'ombre d'un gros pilier, Girofflac dit au mendiant : Il me faut quatre mille francs.

— Tout de suite? demanda le mendiant.

— Tout de suite.

— Et qu'aurai-je pour mes prières !

— Deux cents francs, clairs comme tes yeux, quoique tu fasses l'aveugle.

— Pour combien de temps ?

— Six mois.

— Les noyaux sont rares en ce moment, objecta le mendiant, et mes fonds voyagent.

— D'accord, mais consens-tu ?

— Je veux cinq cents francs.

— Comme tu chantes haut ! est-ce que nous sommes à vêpres ?

— Décide-toi, Girofflac. J'ai déjà perdu trois sous depuis que tu me tiens-là.

— Soit, cinq cents francs. Mais tu recevras les cinq cents francs, moitié en argent, moitié en perruques. J'ai pour deux cent cinquante francs de cette marchandise.

— Et ces perruques sont-elles neuves ?

— Elles viennent de la succession d'un ancien sénateur.

— Attends-moi, dit à son tour le mendiant à Girofflac. Tu vas avoir ta somme.

— Va.

Le mendiant revint sur ses pas.

— Tu me donneras dix sous pour compenser les aumônes que tu m'as fait perdre, en me tenant si longtemps à confesse.

— Gourmand ! lui dit Girofflac en lui tirant doucement l'oreille. Tu les auras. Va ! mais va donc !

Enfin l'argent arriva à Froissart et à ses trois amis de cette manière :

Les quatre mille francs avaient coûté cinq cents francs à Girofflac donnés au mendiant ; deux mille francs à Malastre,

donnés à Girofflac; quatre mille francs à Froissart, à donner à Malastre.

Dans sa détresse, Froissart trouve une industrie incroyable.

Réduit à ses propres forces, c'est-à-dire à la plus profonde misère, Froissart à bout d'usurier, se dit : la boussole est à peu près inventée, les paratonnerres aussi, qu'inventer? Si je n'invente rien, je m'abandonne au suicide que je n'ai pas même inventé. Voyons, se dit-il, s'il n'y aurait pas moyen d'abord d'exploiter la science : j'enseignerai le grec en huit leçons qu'on sera libre de ne pas prendre. C'est déjà fait : l'inventeur a réussi; il est mort de faim.

— Je suis pris, réfléchit tristement

Froissart, entre l'impossible qui a été atteint et l'impossible que je n'atteindrai jamais.

— Qu'y a-t-il donc à inventer ?

Tout-à-coup une voiture armoriée passa, et en passant elle couvrit de boue un député de l'opposition.

— Manant ! malotru ! faquin titré ! s'écria le député en entrant dans le palais Bourbon.

Froissart est frappé d'une illumination soudaine.

— Pourquoi, se demanda-t-il, ce député a-t-il insulté ce noble ? s'il était noble lui-même, il se serait tout simplement essuyé, et il n'eût rien dit. C'est l'envie qui a excité sa colère ; il voudrait être noble, dût-il crotter un jour les

autres. Cent mille pensent et se conduisent comme lui. Si on les faisait nobles, ces cent mille? Et si c'était moi qui les fît nobles?... Oui! si c'était moi, Aristide Froissart, qui sais le blason mieux que personne en France?

— Rue de Grenelle! cria Froissart à ses bottes, et ses bottes le conduisirent rue de Grenelle.

Froissart entra dans la cour d'un magnifique hôtel.

— Madame, dit-il à la femme du concierge, votre premier est-il convenable?

— Comment! mais comment! c'est le prince Miramolinofski qui l'occupait.

— Cela ne prouve rien. Combien de pièces?

— Quatre sur la cour, quatre sur le jardin.

— Insuffisant.

— Monsieur a une famille?

— J'en attends deux.

— Monsieur remarquera que nous avons écurie.

— Pour combien de chevaux?

— Quatre.

— C'est une plaisanterie.

— Monsieur a donc plusieurs équipages?

— Ils voyagent. Combien le loyer?

— Trois mille francs. L'appartement est libre.

— Allons! je prends votre bicoque. Otez l'écriteau.

Trois jours après, on lisait en gros ca-

ractères dans tous les journaux, à l'endroit le plus visible de la page d'annonces :

GRAND COLLÉGE NOBILIAIRE DE FRANCE,

Sous la direction

DU

CHEVALIER DE SAINTE-CROIX,

Membre de plusieurs ordres militaires, civils et religieux,

Rue de Grenelle.

Le prospectus est distribué gratis à l'hôtel du grand collége nobiliaire de France.

La question des meubles causa quelque embarras; mais le chevalier de Sainte-Croix parvint à les lever en disant au concierge qu'il aimait mieux vivre entre quatre murs et dormir sur la

terre que d'acheter des meubles modernes. Encore quelques jours et son mobilier archéologique serait déposé à sa porte par le roulage. Il fit de l'art avec le concierge qui se borna à lui demander naïvement si ses chevaux aussi étaient du XV[e] siècle.

Quoi qu'il en soit, la cloche était fondue : le chevalier était installé, non pas dans ses meubles mais sans ses meubles.

Son premier soin fut de clouer à chaque porte des plaques de cuivre taillées en griffons, dans le ventre desquels on lisait : *Salle d'attente, Salon de réception, Salle du conseil, Piè ce des nobles, Cabinet de M. le chevalier de Sainte-Croix, Conseil, Caisse.* Cette dernière pièce était fausse ; derrière était le mur : tout moëllons.

Quelques jours après cette magnifique inauguration, le riche locataire rentra chez lui suivi d'un homme discrètement vêtu de noir, suivi à son tour d'un commissionnaire portant une table et des liasses de vieux papiers enfumés. Ces papiers étaient la bibliothèque, les archives et le trésor de la maison, et cet homme, qui n'était autre que son ami, la *dernière guitare*, représentait un domestique, un commis, un introducteur et un garde-des-sceaux; il n'en était pas plus gras.

Il est temps de dire ce que promettait le prospectus, auquel renvoyaient les annonces dont il a été parlé.

Voici les parties les moins obscures de ce prospectus :

« Un collège nobiliaire a été fondé à

« Paris, dans le but d'offrir un foyer « de communication, un centre de réu- « nion à toutes les personnes titrées du « royaume.

« Elles y trouveront des éclaircissse- « ments qu'elles chercheraient vaine- « ment ailleurs sur leurs familles, leurs « races, leurs anciens privilèges, leurs « titres, leurs devises, etc.

« Un billard est attaché à l'établisse- « ment.

« A l'aide des pièces précieuses qui se- « ront communiquées aux membres de « cette association, ils pourront repren- « dre dans le monde le rang auquel ils « ont droit par leur naissance.

« On reçoit tous les journaux dans « l'établissement.

« Quelque universel que paraisse le

« mépris des générations nouvelles pour
« les distinctions nobiliaires, il n'est pas
« moins vrai que beaucoup de familles
« ne s'allient qu'à des personnes revê-
« tues d'un titre ou honorées d'un nom
« ancien.

« Chaque membre n'est imposé que
« pour la somme de quatre-vingts francs
« par an, payables d'avance.

« Les personnes non titrées ne sont
« pas appelées à faire partie dudit cer-
« cle.

« Pour connaître plus amplement l'es-
« prit et le but de la société, s'adresser
« à M. le chevalier de Sainte-Croix, à son
« hôtel, rue de Grenelle.

« (*Affranchir*). »

A ne voir que l'écorce de ce prospectus, on n'y trouvait rien que de parfaite-

ment semblable à tous les prospectus passés et futurs; mais, sous ce prospectus visible, en était un autre moins innocent, et celui-là s'explique, par une des premières visites que reçut l'établissement.

— M. le chevalier de Sainte-Croix ?

— Dans son cabinet.

L'inconnu, qui avait la vue très basse, se dirigea à tâtons dans une pièce obscure.

— M. le chevalier de Sainte-Croix ?

— Moi-même. Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

Froissart recula : c'était son père qu'il avait devant lui.

— J'ai plus d'une raison de croire, monsieur le chevalier de Sainte-Croix, que j'appartiens à une race noble.

— J'en suis convaincu, répondit Froissart en déguisant sa voix.

— Mes aïeux eurent le tort de négliger cette prétention.

— C'est très regrettable !

— Moi ! je m'en suis souvenu.

— Vous avez bien fait !

— Vous dire depuis quand je suis gentilhomme, c'est difficile.

— Vous vous perdez dans la nuit des temps.

— Comme vous dites. Mais je voudrais sortir de cette nuit.

— J'entends.

— Je voudrais être noble, plus authentiquement noble, pour me marier avec une vieille dame de qualité, et, aussi je ne vous le cache pas, afin de ne plus pas-

ser pour le père d'un fils que j'ai, un homme sans mœurs, sans respect, sans... Je voudrais enfin un nom, un titre et des armes.

— C'est beaucoup, dit Froissart.

— Je le sais.

— Comment vous nommez-vous ?

— Jean Cascaret Froissart.

— En vérité?

— Monsieur, je ne suis pas ici pour mentir.

— C'est que moi je suis ici pour cela. Quels noms vous avez! D'abord il faut que vous renonciez à deux de vos noms, pour n'en conserver qu'un: celui de Cascaret.

— Soit!

— Oui! mais il faut encore établir que

vous vous appelez ainsi par corruption. Quel pays habitaient vos parents?

— Grenoble.

— Eh bien ! monsieur Cascaret, vous êtes d'origine bretonne. Vous vous appeliez autrefois Kaskarouët. Vous avez perdu deux *cc* en émigrant dans le Dauphiné.

— Vous croyez !

— J'en suis sûr ! Désormais signez hardiment Kaskarouët de Kaskarouët, et vous êtes noble comme les Kerkabou, les Kerkaramec et les Kerkangourou. Plus de Cascaret. Quel est le titre qu'affectionne monsieur Kaskarouët de Kaskarouët? Chevalier, c'est joli, c'est musqué. Puis, il ne faut pas effaroucher. Baron, c'est inquiétant ; marquis, appelle

'attention ; chevalier, cela va tout seul. Essayons ! on annonce :

M. le chevalier Kaskarouët de Kaskarouët. Cela fait bien.

On vous écrit. Essayons :

A Monsieur

Monsieur le chevalier Kaskarouët
de Kaskarouët.

Comme cela plaît à l'œil !

Vous mourez. Essayons :

« Encore un vieux nom qui s'est éteint.
« Hier est mort dans les bras de la reli-
« gion le chevalier Kaskarouët de Kaska-
« rouët. »

C'est superbe ! Ce nom et ce titre remplissent toutes les conditions : Vous voilà donc chevalier de Kaskarouët ! s'écria Aristide Froissart, en s'inclinant avec res-

pect devant son père qu'il venait d'anoblir.

— Sans doute, répondit celui-ci ; mais où sont mes titres, mes preuves !

— Attendez ! jusqu'où voulez-vous remonter ?

— Jusqu'à saint Louis.

— Pas possible. Contentez-vous d'Henri IV.

— Soit.

— C'est déjà raisonnable.

— Malaga ! Malaga ! c'est le nom de mon secrétaire, dit Froissart, qui avait donné ce nom à la *dernière guitare*. Il ajouta : c'est aussi un gentilhomme. Il descend du fameux Cid de ce nom.

— Je ne connaissais que le fameux vin de ce nom.

— Malaga! une lettre d'Henri IV à un aïeul de Monsieur. Monsieur est un Kaskarouët.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Courte et expressive. Le grand roi l'écrivit après la bataille de Dreux. Style du Béarnais. Entends-tu?

— Oui, Monseigneur.

— Va!

La *dernière guitare* sortit pour remplir les ordres de son maître.

— En attendant qu'Henri IV ait écrit sa lettre à M. votre aïeul, M. le chevalier Kaskarouët de Kaskarouët veut-il que nous composions ses armes?

— Je les veux magnifiques.

— D'or plein. Les voulez-vous d'or plein?

— Ce n'est pas assez varié. Je veux des lions.

— Ah! gourmand!

— J'en veux deux.

— C'est dangereux. Beaucoup de familles allemandes ont deux lions.

— Mettez en trois.

— Trois lions! c'est monstrueux, trois lions!

— S'il y a de la place....

— Va pour trois lions. Composons donc : *Vous portez d'argent.*

— Sur moi, voulez-vous dire?

— Non, dans vos armes.

— Oui, *je porte d'argent.*

— *Vous portez d'argent aux trois lions de gueule, superposés, léopardés, griffés de même.*

— Ah ! Monsieur, c'est bien beau !

— N'oublions pas la devise, grand Dieu !

— C'est ici le point difficile.

— La voilà trouvée ! s'écria Froissart.

« *Il en est un quatrième.* » Le quatrième lion c'est votre aïeul, c'est vous, ce sera un de vos descendants. Il y aura toujours eu des lions dans votre famille, c'est à supposer. Mais voici Malaga.

— Lisez, monsieur le chevalier, cette lettre écrite sur papier du temps et adressée à votre aïeul après la bataille de Dreux:

« A mon brave Kaskarouët de Kaska-
« rouët.

« Je te savois brave, mais je ne te sa-
« vois pas plus brave que moy.

« C'est à Paris que je te veux em-
« brasser.

« Ton Roy

« Henry. »

Avec ceci, vous casserez le nez à tous les Rohan et à tous les Montmorency du monde. Malaga, rédige, scelle et jaunis.

— Oui, monsieur le chevalier.

Une seconde fois *la dernière guitare* alla se livrer aux fonctions d'archi-chancelier.

— Notre affaire est complète, reprit Aristide Froissart. Nous avons changé votre nom, vous avez des titres, vous avez possédé une terre; un Kaskarouët a été affectionné par Henri IV. Vous pouvez aller avec cela. Du diable! Du diable! si l'on vous prendra pour le père de votre fils.

— Maintenant, dit à son tour le chevalier de Kaskarouët, que dois-je à monsieur le chevalier de Sainte-Croix ?

— Vingt mille francs.

— Vingt mille francs ! s'écria le vieux Froissart, en laissant tomber ses lunettes.

— Pas un sou de moins, monsieur mon père.

— Quoi !... c'est vous !...

— Moi-même, monsieur le chevalier Kaskarouët de Kaskarouët.

— C'est-là la profession que vous faites, infâme !

— C'est-là la conduite que vous tenez, monsieur mon père ! Mais revenons aux vingt mille francs que vous me devez. Vous me les donnerez ou je dirai que vos titres de noblesse sont faux. Je vous tiens, papa !

— Et moi, je dirai que vous les avez fabriqués. Je vous tiens aussi.

Le père et le fils se regardèrent avec un merveilleux étonnement ; puis ils se séparèrent : le fils en riant de la bonne scène de comédie qu'il venait de jouer à son père, celui-ci honteux et irrité d'en avoir été le héros.

Hélas! c'est le seul profit que Froissart retira de sa trop spirituelle industrie. Au bout d'un mois le cercle nobiliaire était fermé. Froissart, qui n'avait pas pu en payer le loyer, était en fuite. Il disparut ou se cacha pendant quelque temps.

Une autre industrie de Froissart, mais moins noble que la précédente.

Une troisième ou quatrième fois, Froissart se trouva sur le pavé, ne sachant quel emploi donner à son esprit pour nourrir son corps, et non seulement le sien, mais encore celui de ses trois amis, car ils avaient encore moins de ressources que lui dans les positions difficiles. Un homme comme Froissart, qui ne possède foncièrement aucune profession, est toujours plus sûr de se tirer d'embarras que celui qui s'obstine à faire des romances ou des statues ; — ce qui, on en conviendra, est moins que rien.

Ils se promenaient tous les quatre dans

le jardin du Palais-Royal, ce rendez-vous des désœuvrés de toutes les nations, depuis le souverain détrôné jusqu'au domestique sans place, lorsqu'un de leurs amis de collège, bien connu d'eux par ses allures industrielles, les aborda, et vint s'informer de ce qu'ils étaient devenus, de ce qu'ils faisaient, s'ils étaient heureux.

Il n'adressa pas cette question à Froissart, sachant, comme tout le monde, le grand désastre dans lequel avait péri sa fortune.

Quand il eut appris leur détresse, et bien ri avec eux du dernier métier de Froissart, il leur dit :

— Mes amis, vous voyez en moi un homme de talent aussi déshérité que vous du côté des richesses, mais qui, au mo-

ment où il vous a rencontrés, cherchait quelques amis pour leur communiquer la joie d'un projet magnifique.

— Tous tes projets sont magnifiques, dit Lacervoise ; c'est là leur moindre défaut.

— Je vous y associe tous les quatre, si vous le voulez.

— Nous voulons tout.

— Justement je cherchais des associés.

— Diable! mais des associés sans mise de fonds... dit Froissart, car autrement...

— Vous m'apportez la plus belle des mises de fonds : le talent.

— Mais qui donc apporte l'argent? demandèrent les quatre amis.

— Il n'en faut pas. Mais allons sous ces arbres ; si l'on m'entendait, on pourrait me voler mon idée. A Paris, il y a des gens pour *faire* l'idée, de même qu'il y en a pour *faire* la montre et le mouchoir.

Ils se placèrent à l'écart.

— Tu as spéculé sur l'amour-propre, reprit le nouveau venu, qu'on nommait Grandier, en s'adressant plus particulièrement à Froissart ; c'est un peu usé, soit dit entre nous. Moi, j'ai le projet de spéculer sur un sentiment plus productif quand on le presse. Ce sentiment, c'est la peur, et la peur ne s'use pas ; on a toujours peur. Me comprenez-vous?

— Pas encore.

— Vous allez me comprendre.

— Nous t'écoutons.

— Nous fondons un journal. Nous débutons par là.

Froissart et ses compagnons éclatèrent de rire à cette grande révélation faite avec tant de mystère.

— Oh! fonder un journal! voilà une idée neuve, s'écria Lacervoise, quand des journaux qui ont vingt ans d'existence ne couvrent pas leurs frais! Comment l'appellerons-nous, ce journal dont *le besoin ne se fait pas du tout sentir? L'Impartial,* journal politique, littéraire et agricole? ou *le Décentralisateur,* journal des intérêts conservateurs et de la culture des vers à soie? ou...

— Du reste, interrompit Beaugency, il ne faut, pour commencer, que cent mille francs de cautionnement, plus trois

ou quatre cent mille francs de frais de rédaction.... c'est une bagatelle.... Vive Grandier !

— Je ne vous propose pas de fonder un journal politique, répliqua celui qui avait essuyé sans découragement ces railleries.

— Ah ! c'est donc un journal littéraire, paraissant le dimanche ; quelque *Abeille poétique*, ou quelque *Ruche dominicale*, ou quelque *Papillon de pensionnat !*

— Je vous ai dit que notre journal spéculerait sur la peur, serait fondé sur la peur, vivrait sur la peur. Que voyez-vous là-dedans de politique ou de littéraire ?

— Je vois alors, dit Lacervoise, que notre journal serait essentiellement moral. Cela nous va.

Le nouveau venu fit un signe affirmatif.

— Bon! voilà qui est ronde-bosse! Un journal moral!

Froissart devenait pensif. Ce n'était plus la bonne nature décousue de ses trois amis qu'il avait devant lui; il examinait un produit bizarre de la misère et de la civilisation. Grandier l'amusait moins qu'il ne le préoccupait. Au surplus, il fallait le voir à l'œuvre, et l'on discutait encore les principes.

— La peur! la peur! dit en ricanant Lacervoise, ce n'est pas déjà si neuf non plus. Veux-tu dire par là que tu proclameras la vérité; que tu critiqueras avec indépendance, avec franchise, les hommes et les choses; que tu ne craindras pas de dévoiler les défauts dont tes yeux seront

choqués ; que tu ne seras arrêté dans ta courageuse mission ni par le rang, ni par la réputation, ni par la fortune ; que tu braveras, pour la défense de la vérité, la prison, l'exil, et même l'échafaud ?......
Si nous n'avons que ce pain-là sur la planche, nous risquons de manger la planche... Quel journal n'a pas pris dans son prospectus cet engagement envers Dieu et ses abonnés futurs ?

— Notre journal, reprit froidement le nouveau venu, n'attaquera ni les défauts, ni les vices, ni les crimes.

— Et que fera-t-il ?

— Ce qu'il fera ? Suivez-moi, vous le saurez.

— Mais encore chez qui faut-il te suivre ? demanda Froissart.

— Chez l'imprimeur. Pour agir, pour nous manifester, il nous faut une presse, cet organe du quatrième Pouvoir. J'en ai une. Suivez-moi chez le quatrième Pouvoir.

Où est logé le quatrième Pouvoir.

Le premier Pouvoir est aux Tuileries;

Le second, à la chambre des Députés;

Le troisième, au Luxembourg;

Le quatrième... voici un des logements du quatrième Pouvoir, autrement dit *la Presse.*

Précédés de leur nouveau compagnon, les quatre amis se dirigèrent vers le faubourg Montmartre, et entrèrent dans une

des nombreuses ouvertures dont était percé l'ancien quartier de la *Boule-Rouge*, récemment démoli. La *Boule-Rouge* était une des maladies qu'avait Paris, comme il en a encore beaucoup sur son vaste corps. Au lieu de s'appeler scrophules, teignes, gales, les maladies de Paris prennent les noms de *Boule-Rouge, Truanderie, Montfaucon, Charnier des Innocents*, etc.... Mais on l'a guéri de la *Boule-Rouge*.

Pour arriver à l'endroit où se logeait le quatrième Pouvoir, on franchissait d'abord une mare à canards, qui avait fini, d'empiétements en empiétements, par dévorer le trottoir, et s'étendre sous la vaste porte d'entrée de la *Boule-Rouge*. Aux deux côtés boueux de la porte, deux marchands de vin florissaient, l'un à la

Boule-Rouge, l'autre à la *Rouge-Boule*, afin d'éviter la contrefaçon en matière d'enseigne. La cour n'était qu'une faible partie du plateau sur lequel s'élevait la *Boule-Rouge*, immense terrain qui, lorsqu'il sera encore chargé de constructions, contiendra une population de deux mille âmes au moins. Qu'on juge de la quantité de maisons, ou plutôt de masures, qu'on y avait entassées comme du fumier. On se demande comment les propriétaires faisaient pour s'y reconnaître au moment du loyer, si toutefois ces choses avaient des propriétaires, et si surtout elles payaient un loyer.

Au bout de cette cour, qui n'offrait aucune forme descriptible, tant les chicots de maisons plantés dans ce marécage se plaçaient au hasard, on distinguait, grâce à ses châssis de papier, le palais du qua-

trième Pouvoir : c'était une imprimerie, une imprimerie borgne comme tout ce qui peuplait la Boule-Rouge, où grouillaient des hommes-d'affaires borgnes, des médecins borgnes et beaucoup d'autres établissements très borgnes. Devant la porte de cette imprimerie, était le marbre de tradition, et un baquet où l'on plongeait les feuilles destinées à l'impression.

— Où nous conduis-tu ?

— Mais nous sommes arrivés, répondit Grandier.

— Arrivés!... mais cela ne manque ni de style, ni d'un certain ragoût, dit Lacervoise ; c'est charmant !

— C'est nous! dit Grandier! c'est nous! en pénétrant le premier dans le caveau

humide et obscur, où se laissait voir une presse qui râlait sous les efforts d'un pauvre diable maigre et osseux pendu à une manivelle éreintée comme lui, assisté d'un enfant hideux qui ne pouvait manquer de se faire un jour un grand nom dans les lettres. Cet enfant avait une mître en papier.

A ces mots : *C'est nous!* un petit homme d'un blond atroce, dont le nez tranchait en noir sur des joues rouges, et son nez était noir d'encre d'imprimerie, enfin très comparable à un pois d'angole, à cause de ces deux teintes tranchées, disparates, s'avança une pipe à la bouche, et dit à ces messieurs :

— Je ne vous offre pas des siéges...

— Je le crois sans peine, murmura Lacervoise.

— Mais nous pouvons parler aussi bien debout.

— Ces messieurs, dit Grandier, composeront la rédaction du journal, ce sont quatre hommes de talent ; M. Froissart, ancien capitaliste....

— Ah ! monsieur est capitaliste, dit avec un frémissement de caniche le pois d'Amérique.

— Je le fus, répliqua Froissart.

Grandier reprit : — L'ami Froissart nous sera d'une grande utilité, ayant vécu longtemps dans la haute société dont il connait tous les grands noms. Personne, aussi bien que lui, ne pourrrait nous dire les bons endroits, ceux où il faudra faire *chanter*.

— Qu'est-ce que ce a veut dire, *faire*

chanter? demanda la *dernière guitare*, que ce mot chanter intéressait toujours.

Le Grandier et l'imprimeur se regardèrent avec un sourire de supériorité.

— Suffit! dit le petit imprimeur, poursuivez, M. Grandier.

— Monsieur est artiste, pousuivit Grandier en montrant Lacervoise, un artiste méconnu, il éreintera, Il traînera dans la boue tous ses confrères qui ont des places à l'Institut, accaparent les commandes et sont riches à millions.... Il se charge de cette catégorie; il la fera *chanter*.

Celui-ci est aussi un artiste très distingué; vous avez dû entendre parler de la *dernière guitare*, un génie sans issue, c'est lui qui se chargera de *faire chanter*

les directeurs de théâtres, les acteurs, les actrices qui ne voudront pas prendre vingt abonnements à notre journal.

Les quatre amis croyaient être au fond de l'antre de la Sybille, tant ce qu'ils entendaient leur semblait nouveau, mystérieux, énigmatique.

— Quant à Monsieur, continua Grandier, en indiquant Beaugency, il aura pour fonction de recevoir avec moi les personnes qui viendront demander des éclaircissements, des rétractations et des réparations.

— Avez-vous arrêté le titre? s'informa l'imprimeur, satisfait de la généalogie des collaborateurs acquis au journal.

— Oui, dit Grandier, le journal s'appellera le *Purgatoire*.

— *Le Purgatoire!* s'écria Lacervoise, c'est peu gai.

— Mais non, ce n'est pas mal du tout, fit observer l'imprimeur. Je vois d'ici la portée de ce titre.

— Il est parfait, dit Grandier. Jugez-en. Tant qu'on n'aura pas *chanté*, on restera dans *le Purgatoire;* si décidément l'on ne veut pas *chanter*, on tombera dans *l'Enfer*, si enfin l'on *chante*, on ira en *Paradis*.

— J'approuve, dit l'imprimeur, va pour *le Purgatoire!* Nous pouvons donc tirer la première page. La Jaunisse! cria-t-il au pressier! halte-là! les billets de mort, nous les reprendrons plus tard, nous allons mettre sous presse la première page du journal.

— Nous apprendras-tu enfin, demanda Froissart à Grandier, d'abord ce que tu entends par *faire chanter*, et ensuite à quoi nous pouvons t'être utile ?

— Vous ne me demandez pas moins, répondit l'honnête Grandier, que de savoir ce qu'est le journal que nous allons fonder. Vous allez enfin l'apprendre.

Le Chantage.

Il y a à Paris des gens riches et d'autres qui ne le sont pas; nous sommes de ceux qui ne sont pas riches. Pour rétablir autant que possible l'équilibre, on a parlé, dans ces derniers temps, de loi agraire, de communisme, de partage des biens; graine de niais que tout cela ! D'ailleurs,

nous n'avons pas le temps d'attendre ces grandes catastrophes sociales. Il faut que nous possédions aujourd'hui, à l'instant, tout de suite.

— Comme il y va, dit Lacervoise.

— Le riche, reprit Grandier sur le visage duquel brillait en ce moment un reflet de Lacenaire, le riche qui n'a pas peur du sabre des communistes, redoute le morceau de papier carré, intitulé journal. Si ce journal le menace d'écrire à côté de son nom, les turpitudes de sa vie, la peur le prend à la gorge, il pâlit, il tremble, il fléchit, il tombe sur son portefeuille, l'ouvre..... nous sommes là pour prendre. Et le morceau de papier exerce son redoutable empire sur le faiseur d'affaires, dont les spéculations ont plus d'une dartre à la peau,

sur le fonctionnaire dont la moralité domestique n'est pas exemplaire, sur l'actrice dont la vie est dans le talent, dont le talent est dans la renommée, dont la renommée est dans nos mains. Les mots tuent; et chaque homme a un mot qui peut le tuer. Balançons ce mot sur sa tête jusqu'à ce qu'il l'ait baissée, jusqu'à ce qu'il ait racheté par l'or, son péché originel. Voilà, mes amis, ce qu'on appelle *faire chanter*. J'avais donc raison de vous dire que la spéculation sur la peur valait mille fois mieux que la spéculation sur l'amour-propre. Regardez ce caveau obscur et froid, eh! bien, avec de la persévérance, du courage, dans la voie où je vous mets, nous pouvons le changer en un palais de marbre et d'or.

Grandier s'étant tu un instant, les qua-

tre amis se regardèrent avec autant de surprise que d'effroi. Ils connaissaient l'oisiveté, la paresse dans ce qu'elle a de plus exquis, la flânerie la plus quintessenciée, la vie dans ses plus joyeux écarts, mais ils n'avaient jamais été si loin en hardiesse d'imagination. Tous quatre instinctivement reculèrent. C'étaient des étourdis, des libertins, des fous, mais ils n'étaient que cela.

Grandier s'aperçut de leur hésitation.

— Je ne connais rien de plus honnête que mon projet, reprit-il ; nous moralisons les riches à notre profit. Quoi ! vous rougiriez d'arracher en riant vingt-cinq louis à l'industriel qui vole cent mille francs par an dans la poche du pauvre? quel tort faites-vous au pauvre? c'est là ce qu'il importe de considérer. Aucun. Au

contraire, notre mission, au bout d'un certain temps, peut si bien réformer la société qu'il n'y aura plus d'abus, plus de friponneries, plus de pauvres.....

— Il n'y aura plus de pauvres que les riches, murmura Lacervoise.

— Voici l'épreuve de la première page du journal, vint dire l'imprimeur ; il nous faut à l'instant même la copie de la seconde page, si nous voulons paraître demain matin.

— Comment, si nous voulons paraître demain matin! nous allons écrire tout de suite la seconde page, dit Grandier à l'imprimeur. Vite! de l'encre! vite! du papier! vite! des plumes! que chacun abatte dix lignes. — Allons, toi, Froissart, résume-moi tes souvenirs, vite un nom, un scandale, une haine, un bon

coup de boutoir. Je me charge du reste. Toi aussi, Lacervoise! toi, Beaugency! Rien n'est plus gai, plus réjouissant, vous le voyez, que ce métier. Et vous, s'adressant à l'imprimeur, faites-nous commander à souper dans le restaurant du Faubourg. Nous sommes cinq. Vingt douzaines d'huitres, quatre douzaines d'Ostende, un homard, deux poulets truffés, un pâté de volailles, des goujons frits, des pommes à la condé, trois bouteilles de bordeaux, trois bouteilles de bourgogne vieux, et deux bouteilles de vin de champagne frappé. Allez! nous souperons à minuit pendant qu'on tirera le journal.

— Mais qui paiera ce fastueux souper? s'écria Froissart tout à la fois ravi de la perspective d'un délicieux repas et ef-

frayé sur les conséquences de la carte à payer.

— Qui le paiera ?... personne.

— Comment personne ?

— Écoutez-moi : le restaurateur chez lequel nous allons souper a fait trois fois banqueroute : une fois à Bordeaux, une autre fois à Nantes, une troisième fois à Rouen. Au dessert je lui dirai : faites présenter la carte demain à l'imprimerie de la *Boule-Rouge*.

— Mais alors tu comptes payer...

— Ne m'interrompez pas. Demain matin avant que sa carte ne nous soit envoyée, il recevra un exemplaire de notre journal. Dans le journal se trouvera cette phrase sur lui, rien que cette simple phrase. « Le restaurateur X*** du fau-

« bourg Montmartre est un habile « homme ; nous le recommandons spé- « cialement à nos lecteurs. Comme goût « il n'a pas encore *failli* à Paris. » Il comprendra la portée indirecte de ce mot• failli tracé en caractères italiques, et vous ne verrez jamais de carte, si ce n'est sa carte de visite, comme pour vous remercier d'avoir honoré de votre présence son établissement. Mais à l'œuvre ! à l'œuvre !

Les quatre amis restèrent muets d'admiration devant leur maître ; et poussés par le souffle de ce démon ils se mirent en mesure de fournir leur part de rédaction au journal. Une partie de la nuit ils noircirent des carrés de papier qui, revus et retouchés, ou plutôt aiguisés par Grandier, passaient ensuite sous les yeux de l'unique compositeur de l'imprimerie de la

Boule-Rouge. Parfois s'élançaient sous les voûtes de cet antre des éclats de rire isolés, signe caractéristique de la verve apportée par chaque collaborateur à 'achèvement de la besogne ; et de temps en temps Grandier sans cesser d'écrire, s'écriait : du courage ! mes amis, le souper chauffe ! on ouvre les huîtres ! on frappe le champagne ! encore un bon coup de stylet ! pas de pitié surtout ! Abattez abattez !

Vers trois heures le compositeur apporta encore humides sur la table de rédaction les deux pages du journal et les collaborateurs purent admirer leur nouveau né.

— C'est avec cela, s'écria Grandier extasié, qu'on gouverne le monde bien mieux qu'avec du canon, et qu'on renverse aujourd'hui les plus fortes monarchies.

C'est avec cela qu'on a brisé la puissance de Charles X et qu'on brisera tous les rois qui ne voudront pas reconnaître la supériorité de la presse, quatrième Pouvoir plus fort que tous les pouvoirs. Mais examinons si notre premier numéro est digne de voir le jour.

Grandier prit alors l'épreuve du nouveau journal et l'étendit sur un pupitre, afin que tous ses collaborateurs et lui pussent indiquer en le lisant les corrections nécessaires. Pendant ce temps l'imprimeur et le pressier disposaient la presse à recevoir l'épreuve dès qu'elle aurait été revue.

Voici sous quel aspect se présentait le journal auquel Froissart et ses amis, avaient apporté le tribut de leurs veilles, comme on dit encore dans le beau langage académique.

LE PURGATOIRE

JOURNAL D'INFAMIES.

1re ANNÉE.
nº 1.
Ni lettres ni paquets envoyés même francs de port ne sont reçus.

Ici
la place
d'une magnifique
vignette confiée au talent
d'un de nos
premiers
artistes.

ABONNEMENTS.
PARIS,
Un an—rien.
6 mois--rien.
3 mois, rien
1 mois, rien.
ON S'ABONNE
En pleine mer
et au faubourg
Montmartre à
la Boule-Rouge.

Profession de foi des Rédacteurs du Purgatoire.

« Nous ne croyons à la probité ni au
« talent de personne, et nous venons
« courageusement le dire à la face du
« pays, qui attendait depuis longtemps
« cet aveu d'hommes assez désintéressés

« pour le faire. Sans haine ni envie, nous
« avouerons que l'ignorance et la mau-
« vaise foi règnent partout et triomphent
« impunément. Quand aucun organe
« de la publicité n'ose démasquer tant de
« fourbes, tant d'apostats, tant d'intri-
« gants, nous nous présentons, nous,
« jeunes hommes sans souillure dans le
« passé, pour remplir cette mission.
« Nous ne désignerons pas, nous nomme-
« rons, nous ne toucherons pas avec le
« bout du gant, nous écraserons avec le
« bâton! que les traîtres, les fripons,
« les usurpateurs de renommée trem-
« blent, le *Purgatoire* les réclame ; c'est
« à eux de se consulter pour savoir s'ils
« doivent ou non se racheter des tor-
« tures qu'on leur prépare. Comment se
« rachèteront-ils? par une meilleure
« conduite, par la restitution de ce

« qu'ils ont volé, et surtout par les « conseils que notre loyale rédaction, as« sistée d'un des premiers avocats du « barreau de Paris, pourra leur don« ner. »

— Très bien ! dit Grandier, voilà qui est net et clair comme un poignard : en n'admettant personne au bénéfice de l'exception, nous jetons tout Paris dans les transes...

— Mais cependant, dit Froissart, dont cet exposé de principes n'était pas plus l'œuvre que celle de ses trois amis, il n'y a pas que des fripons et des imbéciles à Paris ; personne ne croira à cette profession de foi.

— Il s'agit bien de savoir, répliqua Grandier, ce que l'on croira ou ce que l'on ne croira pas... D'ailleurs, tu te trom-

pes, Froissart, la plupart des gens sont ainsi faits, qu'ils sont parfaitement heureux lorsqu'on attaque tout le monde, excepté eux...

—Mais le jour où on les attaque, ceux-là, cependant?

— Ils *chantent* alors, comme les autres dont ils se sont moqués, et que voulez-vous? faire *chanter*, toujours faire *chanter*.

— Quel Jupiter Olympien! murmura Lacervoise. Fais sur lui une romance, ajouta-t-il en se tournant ironiquement du côté de la *dernière guitare* non moins étonné.

—Passons maintenant au second article du journal, reprit Grandier. Il est encore de moi. Je vous le recommande et vous le

donne pour un modèle du genre, mes pigeons. Formez-vous le cœur et l'esprit en le lisant :

Biographie des banquiers de Paris.

JEAN BERN...

« Fils d'un colporteur de l'Alsace, le
« banquier Jean Bern... montra de bonne
« heure les mauvais instincts de son or-
« ganisation. Encore jeune homme ou
« pour mieux dire enfant, il fut surpris
« plusieurs fois mettant le feu à des gran-
« ges et à des meules de blé. Fournisseur
« aux armées, sous la République, il n'in-
« cendia plus les foins, au contraire, il
« les donna avec tant de parcimonie à la

« cavalerie française que le jour d'une
« bataille livrée aux Autrichiens, nos
« chevaux se trouvèrent si faibles qu'ils
« tombèrent épuisés à la première charge
« et que la bataille fut perdue. Enrichi
« par ses rapines dans les fournitures,
« il vint s'établir à Paris où il épousa la
« fille d'un émigré dont il avait précédem-
« ment acheté tous les biens pour un
« morceau de pain. Ce fut pour cou-
« vrir et consacrer cette spoliation qu'il
« conclut ce mariage dont il a eu deux
« fils, l'un, le chef aujourd'hui de sa
« maison de banque, l'autre qu'il a fait
« avoué afin de pouvoir poursuivre gra-
« tis tous les procès qu'il intente ou qu'on
« lui fait. Ajoutons qu'il a laissé mourir
« son père de faim et que sa mère n'a pour
« vivre qu'une pension de douze cents
« francs qu'il a été condamné à lui servir.

« Eh bien ! c'est cet homme couvert de
« boue, mauvais fils, presque parricide,
« dilapidateur, mauvais citoyen qui a
« l'audace de se mettre sur les rangs de
« la députation dans un des départe-
« ments du nord pour le représenter à la
« Chambre.

— Un instant ! dit Froissart qui avait frémi en écoutant la lecture de cet acte d'accusation, et qui maintenant aurait voulu imaginer un prétexte pour le faire supprimer du journal. Un instant ! j'ai deux questions à t'adresser... d'abord les faits que tu avances dans cette biographie sont-ils vrais ?

— Encore une fois ce n'est pas notre affaire, répondit Grandier ; c'est à l'accusé à prouver qu'ils ne le sont pas.

— Mais les tribunaux?

— Le personnage n'est pas nommé, de quoi se plaindrait-il? Il manque plusieurs lettres à son nom.

Froissart ne parut pas plus convaincu qu'édifié de l'explication.

— Quelle est ta seconde question? demanda Grandier. Parle!

— La seconde question est celle-ci : Ne crains-tu pas d'aller directement contre tes intentions, contre ton but, qui est de faire *chanter*, en attaquant si brutalement du premier coup un homme mis à jamais dans l'impossibilité d'entrer en composition avec toi? avec plus de ménagements...

— Ne va pas plus loin, dit Grandier, c'est inutile. Je n'ai pas besoin de ména-

ger, répondrai-je, celui dont je n'attends rien. Le banquier Bern..., immolé dans cette biographie, ne viendra assurément pas à prix d'argent nous empêcher de parler, puisque nous avons tout dit sur lui; mais l'exemple de son supplice épouvantera les autres banquiers ses confrères, et voilà ce que nous voulons. Il suffira de la menace de faire un article sur eux pour les amener à nos pieds. Ils *chanteront* avant même que nous levions l'archet. Je l'ai si bien prévu que nos mesures sont prises. Tenez, lisez, mes chers associés, les lignes palcées immédiatement au dessous de cette biographie.

On lisait en effet :

« Nous promettons à nos lecteurs pour « les numéros suivants du *Purgatoire* :

« la biographie des banquiers O... H.....
« Z...... et F.... »

Cet avertissement suffit. Demain, vous verrez venir ici les secrétaires particuliers de tous ces banquiers, et nous traiterons avec eux de puissance à puissance.

Passons maintenant du commerce aux beaux-arts. Il faut tâter les théâtres, quoiqu'on les ait mis au pillage depuis bien longtemps. — Voyons ton article, dit Grandier à l'un de ses collaborateurs; voyons comment tu as troussé le poulet dramatique.

L'article de la *dernière Guitare,* chargé de la partie : BEAUX-ARTS ET THÉATRES, commençait ainsi :

« Le temps, ce grand maître en fait
« de goût comme de justice, a vengé les

« dieux éternels de notre belle littérature
« des attaques des pygmées du roman-
« tisme. »

— Tiens! tiens! dit Grandier en cessant de lire à haute voix pour parcourir d'un œil ironique l'article de la *dernière Guitare*,.. nous faisons donc de la haute critique littéraire? Combien cela nous rapportera-t-il? Plaisanterie à part, tu es fou, notre très cher collaborateur. Qu'est-ce que cela nous fait qu'on divinise ou qu'on écharpe Racine et Corneille? Nous avons bien d'autres chiens à fouetter. Prétends-tu faire *chanter* Racine et Corneille? Non! Laissez-les donc en paix. Tu vois que ton article ne peut pas servir. Je vais t'enseigner comment l'article théâtre doit se traiter dans notre très spirituel journal. D'abord il faut soigner tes titres,

les rendre très piquants n'eût-on rien à mettre sous ces titres pour les justifier.

Et Grandier dicta à la *dernière guitare* ce titre qui fut aussitôt composé.

Théâtres de Paris.

Effrayants mystères des coulisses de l'Opéra: amant volé par une amie à son amie; bon mot d'une actrice égrillarde sur les succès et les hanches d'une rivale ; histoire de la dent de mademoiselle Hortensia; confessions d'une ouvreuse; scandale donné en plein foyer par un musicien jaloux ; à combien sont côtées mesdemoiselles Julie X... Euphrosine W ; les bains de trois coryphées; souper de mademoiselle N... avec un ambassadeur du nord qui met sur

le compte du melon les trahisons de sa constitution usée; un empoisonnement distingué; les loges à deux pendant qu'on est quatre; comment une troisième danseuse paie les termes qu'elle ne paie pas quand elle figure dans le corps du ballet sans être payée; noms et demeures de toutes les danseuses de l'Opéra chez lesquelles on peut se présenter sans être présenté.

Comme si sa plume de fer eût été rougie au feu, la *dernière guitare* la jeta loin de lui, renonçant à écrire sous ces titres les histoires ou plutôt les fables scandaleuses que Grandier allait lui dicter pour lui enseigner comment il fallait traiter l'article théâtre dans le *Purgatoire.*

— Tu recules pour si peu? lui dit Grandier.

— Ma foi! oui. Je n'ai pas l'habitude... que veux tu?...

— Poules mouillées! que vous êtes tous les quatre. Je ne m'étonne plus si tant de gens de mérite meurent sur le pavé. Ayez donc la force de prendre ces pavés et de les jeter à la tête de ceux qui passent.

— Ne t'imagines-tu pas après tout, dit Froissart avec quelque humeur, que toutes ces femmes déchirées, souffletées dans notre journal, vont pour nous faire taire, nous porter chacune vingt-cinq louis? Est-ce qu'elles les ont jamais dans leur bourse?

— Elles ne les ont pas, répondit Grandier, et si elles les avaient, il est encore vrai qu'elles ne nous les donneraient pas, mais, ces dames et ces demoiselles sont en possession d'amants riches ou de quelque aisance; dès qu'elles se sentiront

ainsi piquées ou pour mieux dire poignardées, elles feront passer une vie si dure à leurs amants jusqu'à ce que ceux-ci nous aient adoucis, que nous obtiendrons d'eux ce qu'il eût été déraisonnable, absurde, j'en conviens, d'espérer d'elles seules. Avez-vous compris, mes agneaux?

— Nous avons compris, répondit Froissart pour tous ses camarades qui, ainsi que lui, baissèrent le front.

Pour cette fois donc je me chargerai de la rédaction de l'article théâtre, ajouta Grandier en allant ramasser dans la poussière la plume abandonnée par son trop timide collaborateur.

Une demi-heure suffit à l'infernale facilité de Grandier pour mettre en pratique la théorie dont il avait déroulé les principes à ses élèves.

— Voilà qui est fini, s'écria Froissart avec une sorte de satisfaction quand il vit Grandier quitter la plume.

— Fini ! dit celui-ci avec moquerie. Vous oubliez donc les autres classes de la société qui sont nos tributaires naturels. Vous êtes des créanciers accommodants. A toi, Lacervoise ! prends-moi cette plume, car j'ai le poignet fatigué, et écris. Vous allez voir si c'est fini ; quant à vos articles, je vois avec regret qu'ils sont à refaire. Au panier, au panier !

Lacervoise prit la plume, et le maître dicta :

« S'il est parmi les chapeliers de Paris
« une réputation usurpée, c'est de l'aveu
« de tout le monde, celle du fameux
« D....., fabricant du faubourg Saint-
« Honoré, célébrité de réclame et d'an-
« nonce. Étoffe usée, mauvais goût dans

« la forme, cherté excessive dans les « prix, telle devrait être sa devise. Nous « venons troubler dans sa gloire ce vo- « leur de réputation, qui à la vérité.... » remarquez le correctif, s'interrompit Grandier, « qui à la vérité, pourrait, s'il « le voulait, car il a une certaine ha- « bileté, occuper le premier rang dans « sa profession. Mais le voudra-t-il? »

— Quel est le but de ce paragraphe-chapeau? demanda Froissart.

— Son but est de nous faire avoir des chapeaux au même prix que vous allez souper dans un quart d'heure. Trop heureux de nous amortir au prix de quelques chapeaux, le fameux fabricant du faubourg Saint-Honoré sera ici dans la semaine, vous pouvez y compter. — Maintenant au tailleur, au bottier et au marchand de meubles; trois paragraphes, et je vous

habille, je vous chausse, je vous meuble. Mais oui, c'est ainsi qu'on arrive avec un journal rédigé comme je l'entends, avec le *chantage*, la plus complète et la plus franche expréssion du journalisme.

— J'en ai assez, murmura Lacervoise, renonçant à immoler d'autres victimes ; et se disant encore plus bas : Voilà où l'on en arrive quand au lieu de sculpter ou de gagner laborieusement sa vie on s'abandonne à la paresse.

Enfin à trois heures après minuit le *Purgatoire* fut composé, imprimé et tiré à cent cinquante exemplaires, nombre fort restreint, car le timbre est une limite aux excursions de ces écumeurs, mais nombre suffisant toutefois, ces sortes de feuilles empoisonnées n'étant guère lues que par ceux à qui elles sont audacieuse-

ment envoyées. Et pourtant c'est devant ces pamphlets inconnus, invisibles, introuvables, sans abonnés, sans lecteurs, si introuvables, si invisibles, si inconnus, qu'ils échappent presque toujours à l'œil de la justice elle-même, que tremblent, que s'humilient lâchement, que capitulent non seulement les faibles, mais les forts, ceux qui ne recculeraient ni devant une balle, ni à l'encontre d'une épée.

— Messieurs, je vous devance, dit Grandier à ses collaborateurs. Tandis que vous plierez le journal, seul et unique travail utile que vous aurez fait cette nuit, ce dont je ne vous fais pas un trop vif reproche, sachant que la profession de journaliste ne s'apprend pas en un jour, je vais voir si rien ne manque au souper.

Grandier partit, laissant les quatre amis chargés de plier le journal et de coller les bandes.

Fatigués de leur glorieuse tâche, l'imprimeur, le pressier et l'apprenti ingénu dormaient dans un coin.

Dès que Grandier fut sorti de l'imprimerie, Froissart se croisa les bras et dit à ses trois compagnons :

— Décidément le métier de voleur serait plus de mon goût.

— Et du mien.

— Et du mien.

— Et du nôtre.

— J'ai bien faim, mais j'aimerais mieux manger ma belle-mère, madame de Neuvilette, que de goûter au souper de notre ami Grandier. Mais c'est infâme !

— Mais le classique est mille fois plus honorable, plus respectable, plus aimable, dit Lacervoise.

— Votre avis est donc, reprit Froissart, que nous quittions au plus vite cette caverne d'imprimeur.

— Mon avis, dit le sculpteur Lacervoise, est de tuer le premier homme que nous rencontrerons pour nous laver de la souillure que nous avons commise en passant la nuit ici. A côté de ce que nous avons vu faire et de ce que nous avons failli faire, le meurtre est une bonne action.

— A la garde de Dieu! reprit Froissart, allons-nous-en.

— Partons.

— Nous ne partirons pas aussi simplement, dit Lacervoise. Le numéro du jour-

nal ne causera la mort de personne, si vous le voulez.

— Comment cela?

— D'abord je prends l'édition entière entre le doigt et le pouce comme vous le voyez, et je la mets dans ma poche. Je la supprime.

— Et moi, je me charge d'empêcher Grandier d'en tirer une autre édition augmentée et corrigée, dit à son tour Froissart qui s'empara des deux formes. D'un coup de pied il poussa les caractères et les répandit sur le parquet, ce que les compositeurs d'imprimerie appellent dans leur langue pittoresque mettre en pâte.

Cette bonne petite vengeance accomplie, les quatre amis quittèrent la caverne typographique de la *Boule-Rouge*.

Que devint Froissart après ce second essai d'existence aussi malheureux que celui qu'il avait déjà tenté en créant, comme les rois, des nobles à volonté? on ne saurait le dire avec la précision de l'histoire. Il ne lui restait en ce moment sous le ciel que sa philosophie, son esprit et sa haine pour sa belle-mère.

Pour avoir trop plu.

Ce fut vers minuit, heure extraordinairement indue dans les habitudes portugaises, que s'en allèrent les trois ou quatre cents illustres invités du duc de Villa-Réal; ceux dont Adeline, à force de tourmenter sa mémoire, avait fini par retenir les noms.

— Êtes-vous content de moi ? demanda-t-elle au duc dès qu'ils se trouvèrent

seuls dans leur appartement. Me suis-je bien souvenue de tous ces noms en OS et en *as?*

— Parfaitement, mon amie.

— Vos nobles compatriotes ont aussi paru assez contents de ma manière de jouer du piano.

— Ils seraient très difficiles, s'ils n'étaient pas contents.

— Et quand j'ai chanté, car il fallait faire quelque chose pour les désennuyer, j'ai cru remarquer que leurs fronts se déridaient. J'étais en voix ce soir, n'est-ce pas?

— Vous avez divinement chanté.

— Comme vous êtes froid en me disant cela! Je croyais, je ne vous le cache pas, que vous alliez me féliciter, m'embrasser après mes efforts pour égayer vos salons,

et je vous arrache avec peine des éloges que je suis obligée de dicter moi-même.

Adeline ôta avec tristesse les fleurs qu'elle avait dans ses cheveux.

— Vous vous fâchez ?

— Moi ? Non ! mais j'aime qu'on soit juste, indulgent ; vous n'êtes que poli...

— Allons ! voilà la furie française qui s'empare de vous. Vous ne donnez pas aux gens le temps de parler, de s'expliquer...

— Ah ! vous avez une explication à donner ! dit Adeline, répondant à la politesse par la froideur.... Donnez-la, donnez-la vite !

— Vous êtes comme moi d'origine nobiliaire....

— Eh ! mon Dieu ! oui ; et je n'y avais jamais si souvent pensé.

— Mais la France ne ressemble pas au Portugal, quant à l'éducation que reçoivent les gens de qualité.

— C'est possible. Mais pourquoi ?...

— Chez vous, permettez-moi de continuer, une femme de qualité s'efforce le plus possible de lutter de goût, d'élégance, d'esprit et de coquetterie avec la simple femme du monde, tandis que chez nous, les gens de qualité ne prisent, n'estiment que la qualité. Pour eux, briller, chanter, danser, avoir du succès de salon, c'est l'affaire des...

— Achevez ! dit Adeline.

— Des actrices ! acheva de Villa-Réal.

— Des actrices ! Ainsi quand, ce soir, je faisais des efforts inouis pour remuer ces blocs de marbre, quand j'ai touché du piano, chanté, ri, toujours pour vous, pour eux, je passais à leurs yeux, aux vôtres, pour une actrice !... Vous m'avertissez bien tard ! dit Adeline avec la suprême ironie de la Parisienne froissée. A l'avenir, rassurez-vous, je serai Portugaise dans toute la force du terme, et comme vous désirez que je sois...

— Ce n'est pas moi qui veux cela, Adeline ; vous manquez de justice en ce moment. Changerais-je ces traditions domestiques de quinze cents ans ? Je le vois maintenant, j'ai eu tort de croire que vous seriez plus heureuse ici qu'à Paris, où nous aurions dû rester. Après tout, ma faute est excusable : je ne l'ai commise

que dans une intention louable. Vous en convenez, du moins....

La réponse d'Adeline, souverainement dépitée, allait partir de ses lèvres, quand un domestique apporta une lettre sur un plat d'or.

— Monseigneur, elle a été portée trop tard pour qu'elle vous fût remise dans la soirée. Monseigneur était au salon.

Le domestique se retira.

De Villa-Réal allait rompre le cachet.

— Qu'allais-je faire? Cette lettre est pour vous, Madame.

— Pour moi?

— Voyez! Elle est écrite de Lisbonne même.

De Villa-Réal remit la lettre à Adeline.

— Qui donc peut vous écrire ici, où personne, excepté moi, ne vous connaît?

— C'est ce que je ne sais pas encore, dit Adeline, dont la pâleur subite indiqua qu'elle mentait. Elle avait reconnu l'écriture.

— Qu'avez-vous? lui dit le duc. Qu'avez-vous? vous tremblez, vous avez pâli.

— C'est une erreur....

— Je veux savoir....

— Que voulez-vous savoir, monsieur le duc?

— Pourquoi cette lettre vous trouble-t-elle si fort....

—Elle ne me trouble pas, puisque je ne

l'ai pas lue, puisqu'elle est encore cachetée.

— Alors lisez-la !

—Est-ce un ordre que M. de Villa-Réal me donne ?

— Une prière...

— Comme la lettre ne peut intéresser que moi, je la lirai plus tard.

— Vous savez donc qui vous l'écrit ?

— Est-ce qu'en Portugal il est aussi d'usage, il y a tant d'usages en Portugal ! que les hommes sachent ce que l'on écrit aux dames!

— Je me retire, dit le duc en baisant la main à Adeline. Croyez, madame, que je ne veux pas savoir ce qu'il y a dans cette lettre...

— Ni moi non plus, dit Adeline en approchant la lettre de la flamme d'une bougie qui la consuma avant que le duc eût le temps de lui dire : Que faites-vous?

Le baiser que le duc avait posé sur la main remonta jusqu'à la joue d'Adeline.

— Nous sommes deux véritables enfants, ajouta le duc; nous ne sommes jamais si près de redoubler d'affection que lorsque nous avons quelque petite bataille.

Adeline regagna son appartement en disant : Je lui avais pourtant recommandé de ne plus m'écrire.

Le duc de Villa-Réal rentra dans le sien en disant avec rage entre les dents : Oui ! ces paroles de regret qu'elle fit entendre en quittant Paris, ce cri qu'elle laissa échapper le premier jour de notre

voyage, le jour où nous nous arrêtâmes dans une auberge de la route pour déjeuner ; cette lettre qu'elle vient de recevoir, qu'elle n'a pas voulu lire, qu'elle n'a brûlée que parce qu'elle savait ce qu'elle renfermait... Adeline me tromperait-elle ? ce n'est pas possible ! Oh ! non ! Mais cette lettre !...Supposer qu'un amant l'a écrite.. Ce serait affreux ! si c'était un amant, il serait donc ici ?

La grandeur vue de plus près encore.

Pendant toute sa maladie, Adeline, confinée dans ses appartements n'avait pu recevoir personne, pas même son père ni sa mère. La consigne étant à la fin levée, le marquis et la marquise de Neuvilette eurent la permission de venir déjeu-

ner avec leur fille. Après avoir tendrement embrassé Adeline, la marquise lui dit : Chère enfant, puisque le couvert est mis, nous ne ferions pas mal, je crois, de déjeuner. Dis qu'on serve !

Adeline sonna.

Un domestique se présenta aussitôt.

— Dites qu'on apporte le déjeuner.

— Je suis valet introducteur chez madame la duchesse ; mes fonctions ne m'appellent pas ailleurs, répondit M. le valet introducteur.

— C'est bien.

Le domestique s'en alla.

— Que dit-il? s'informa madame de Neuvilette.

— Que cela ne le regarde pas, que je m'adresse à un autre domestique.

— C'est fort digne, en vérité, dit madame de Neuvilette, mais je commence à en avoir assez de leurs salamalecs.

— Un pays où l'on ne sait à qui parler français, dit aussitôt M. de Neuvilette en homme pressé d'exhaler sa douleur. Il faut que je demande tout par signe... c'est fatigant à mon âge.

— Es-tu heureuse, au moins ? reprit madame de Neuvilette.

— J'ai plus que je ne désire, répondit Adeline.

— Tu es comme une reine ici.

— On dit que la reine n'a pas d'aussi riches appartements.

— Et la cuisine, reprit à son tour le

vieux marquis comme s'il n'avait pas été interrompu, est, par ma foi, trop épicée. En Espagne, c'est du poivre; ici c'est du feu. Je ne fais que boire toute la nuit. Le jour je m'incendie et je passe la nuit à m'éteindre. Quel pays! Leur julienne se compose de piment.

— Monsieur le marquis a raison. Ils finiront par mettre du poivre dans notre lit. Si nous déjeunions pourtant.

Adeline sonna une seconde fois.

— Que veut madame?

— Il est midi et demi, dites, je vous prie, qu'on serve à déjeuner.

— J'ai l'honneur d'être le porte-queue de madame la duchesse, et madame la duchesse réclame de moi, par erreur,

sans doute, l'office de son valet de pied.

Le porte-queue se retira.

— Que dit-il encore? que ce n'est pas son affaire de nous faire servir à déjeuner?

— Tout juste, chère maman.

— Mais alors, sais-tu, ma fille, que tu n'es pas parfaitement heureuse, s'il faut que tu supportes un pareil service autour de toi...

— Chaque pays, vous le savez...

— Ce pays, dit M. de Neuvilette, est, dit-on, le paradis terrestre ; il paraît que le tabac n'était pas de Virginie dans le paradis terrestre. Regarde, ma fille, regarde ce que ton pauvre père est obligé de priser à Lisbonne. — De la brique en pou-

dre... Ceci me fait malgré moi songer à Froissart qui m'en apportait toujours de si bon, de si pur. Il ne m'en laissait jamais manquer..... Je lui dois au moins cette justice.

— Voilà que vous allez regretter Froissart, ce bon sujet! quel monstre!

— Je ne le regrette pas, je parle de son attention à m'entretenir de tabac du régent. Voilà tout. On sait que c'était un bourreau, un brutal, un...

— Dites un monstre. C'est son nom. Qui sait où il est maintenant? Mais enfin si nous déjeunions, ma bonne petite?

Adeline saisit un cordon de sonnette, tombant dans une autre encoignure et l'agita :

Parut le chasseur.

— Chasseur, il va être une heure et mon déjeuner n'est pas encore servi.

—C'est que le premier valet de pied de madame la duchesse étant sorti pour quelque commission que lui aura commandé de faire madame, l'ordre de servir le déjeuner n'aura pas été transmis au chef d'office.

— Eh bien, donnez-le; finissons-en! Servez-nous vous-même, dit Adeline impatientée.

— Madame la duchesse sait...

— Quoi?...

— Que ma charge, dit presque avec humeur le chasseur méconnu, consiste à me tenir derrière la voiture de madame la duchesse et non à descendre à la cuisine.

—Encore un qui refuse ! dit madame de Neuvilette.

Le chasseur s'était retiré.

—Ne sais-tu pas commander ? Mais là ce qu'on appelle commander !

— Ma chère maman, ici prier et commander sont choses inutiles. C'est l'étiquette qui règne.

—Ceci me rappelle encore, reprit M. de Neuvilette, ce malheureux Froissart : il nous faisait manger quand nous avions faim, même dans ces derniers temps. Nous montions en fiacre avec lui et vite nous allions dîner, ou au *Rocher*, ou à *l'Hermitage*, ou aux *Vendanges*, et jamais salé et empesté de poivre comme ici.

— Votre monstre de Froissart, dit ma-

dame de Neuvilette, avait aussi une autre qualité. Mais je meurs de faim.

— Je conviens, dit tout bas M. de Neuvilette effrayé d'être allé trop loin dans l'éloge de Froissart, que c'était un monstre...

— Si c'est tous les jours ainsi chez toi, tu dois te coucher souvent sans souper; à propos du coucher, nous passons des soirées affreuses dans ce pays. Personne pour voisiner ! Personne pour faire notre bouillotte ! Et où vas-tu, toi, le soir? au spectacle sans doute?

— Il n'y a de spectacle que l'hiver à Lisbonne, répondit Adeline, et la noblesse ne s'y rend que lorsque la cour y va.

— J'avais oublié de dire, reprit madame de Neuvilette, la seule qualité de ce monstre de Froissart. Il nous menait au

spectacle deux fois par semaine ; même dans nos jours de discorde. La dernière pièce qu'il nous fit voir : Tu te souviens, Adeline? c'était *Napoléon à Brienne*... Dejazet était charmante, tu t'amusas beaucoup...

— Je m'amusai beaucoup aussi.

— Vous ! Monsieur de Neuvilette ! Mais vous dormiez dans votre loge...

— Et n'est-ce pas encore s'amuser que de dormir au spectacle? J'aime mieux cela que d'avoir à Lisbonne les yeux ouverts.

— Décidément, dit Adeline, vous ne vous plaisez pas beaucoup ici ni l'un ni l'autre. C'est une raison, je le vois, pour que je décide M. de Villa-Réal à retourner à Paris.

— Et tu feras bien.

— Oui, ma fille, ajouta M. de Neuvilette. C'est une bonne idée.

— Mais il faut patienter encore trois mois au moins.

— Est-ce que d'ici là nous ne déjeunerons pas?

Adeline sonna désespérément une quatrième fois, et cette fois le premier valet de pied se présenta. Il était deux heures et demie.

— J'attends mon déjeuner depuis midi... C'est inouï... Parce que vous n'étiez pas là, personne n'a voulu vous remplacer. Allez!

— Ce serait inutile, madame la duchesse, le chef d'office n'ayant pas reçu à

temps l'ordre de servir le déjeuner, en a disposé...

— Ah ! c'est trop fort, s'écria la marquise de Neuvilette ; monsieur le marquis, venez ! toi, viens aussi, Adeline ; nous acheterons des gâteaux chez le premier pâtissier que nous trouverons sur notre chemin, et nous déjeunerons du moins.

— Je ne puis vous accompagner, chère maman. Les duchesses ne sortent jamais à pied à Lisbonne.

— Prends ta voiture.

— Elles ne peuvent pas non plus sortir en voiture quand la reine n'est pas à Lisbonne.

— Ni en voiture ! Et comment sortent elles ? en ballon, par hasard ?

— Elles ne sortent pas du tout. C'est l'étiquette.

—Tiens, ma fille! dit la marquise avec ce bon sens plein de hauteur tout particulier aux vieilles femmes titrées en France, quand on veut faire de l'étiquette autrement qu'à la cour de France, mieux qu'à la cour de France, ou plus qu'à la cour de France, je ne sais pas si l'on ne ferait pas mieux d'être tout bonnement du peuple. Ah ! ma pauvre fille ! ma pauvre fille ! je n'ose pas dire tout ce que je pense !

Monsieur et madame de Neuvilette se retirèrent en hochant la tête. Adeline baissa la sienne et soupira.

Courtoisie d'un tigre.

Si de Villa-Réal eût été un homme mal élevé, il eût éclaté en reproches de jalousie contre Adeline ; mais il était duc, il était fier, et d'ailleurs il n'avait encore

que des soupçons sur elle ; il fallait voir, examiner, attendre.

— Ma chère amie, dit-il en entrant discrètement chez elle, notre gracieuse souveraine est enfin de retour à Lisbonne depuis hier. L'étiquette nous permet maintenant de nous montrer en public, de visiter nos amis, et de nous donner des fêtes. En venant vous demander mon pardon pour mes petites tyrannies passées, je viens vous rendre votre liberté tout entière. Dès aujourd'hui deux voitures seront toujours à vos ordres. Faites-vous conduire partout où le caprice vous dira. Voyez nos promenades, parcourez les campagnes de Lisbonne, passez vos journées chez nos grandes dames portugaises, invitez-les, acceptez leurs invitations. Tout vous est permis...

— C'est donc une permission, interrompit Adeline.

— C'est un droit, voulais-je dire. Usez-en pour votre santé, pour mon bonheur. A propos de bonheur, ma chère Adeline, j'ai pensé à une chose sérieuse qui vous concerne. J'ai placé hier sous votre nom deux millions sur la banque de Vienne. Je suis mortel, quoique jeune. Une mort imprévue ne doit pas vous laisser sans ressources...

— Le cadeau est trop riche, dit Adeline, et la pensée trop triste. Nous n'avons pas encore des figures à testament...

— Non sans doute, mais il faut s'attendre à tout dans ce monde...

— Vous êtes sentencieux comme le malheur, ce matin.

— C'est la seule chose que j'attende,

mon amie, dans ma position si haute et si enviée.

— Vous êtes si riche, il est vrai!...

— Ce n'est pas parce que je suis si riche, reprit de Villa-Réal, que je serais envié, mais parce que je possède la femme la plus jolie, la plus gracieuse, la plus spirituelle de Paris...

— Votre compliment serait plus exact, mon ami, si l'on m'eût vue; mais personne ne me connaît encore à Lisbonne...

— On vous connaîtra bientôt, et je prévois déjà toute l'envie qu'on me portera quand vous serez connue.

— Auriez-vous encore l'intention de me cacher, monsieur le duc? Je croyais que l'inquisition n'existait plus à Lisbonne.

— Quand madame voudra monter en voiture, vint dire un domestique...

— Voilà ma réponse à votre injuste supposition, reprit le duc qui, après avoir accompagné Adeline jusqu'à la voiture, lui donna la main pour y monter. Adieu, madame la duchesse, lui dit-il en la lui baisant tendrement, adieu!

A voir Adeline prendre son élan comme un oiseau longtemps enfermé dans sa cage, à la voir chaque jour parcourir Lisbonne et ses charmants jardins, à la suivre de palais en palais, où c'était un empressement de la recevoir, on eût dit qu'il n'y avait que sa liberté de comparable à son bonheur d'être la duchesse de Villa-Réal, c'est-à-dire la femme la plus admirée et la plus enviée de Lisbonne. Personne pourtant n'était moins réellement libre qu'elle.

Un étroit espionnage l'entourait. Non seulement tous ses domestiques étaient

chargés de rapporter ses moindres actions au duc de Villa-Réal, mais, dans chaque maison où elle allait faire visite, une personne payée par le duc l'espionnait. Dans un semblable pays, la trahison devant nécessairement faire contre-poids à l'espionnage, il arriva qu'un domestique, sans doute pour avoir le double du prix qu'il touchait de la main du duc, vint dévoiler à Adeline l'immense suspicion semée autour d'elle. Ses propres observations la convainquirent bientôt de l'exactitude de cette révélation. Elle en fut attristée ; et, dès ce moment, cette liberté dont elle avait si difficilement joui lui parut un horrible guet-apens. Il lui fut affreux de voir dans chaque visage un visage ennemi, dans chaque bouche une délation, et ce qui l'affligea encore davantage ce fut de penser que le duc de

Villa-Réal n'avait plus de confiance en elle. Alors elle rentra dans la solitude avec autant de hâte qu'elle en était sortie, et, de peur de voir ses paroles empoisonnées par l'espionnage, elle ne parla plus à personne excepté à son père et à sa mère. C'était un supplice pour elle lorsque le duc la priait de faire quelque visite, sachant dans quel but le duc la priait.

— Mais non, disait-elle, je suis fatiguée...

— Nous mettrons, chère amie, nos meilleurs chevaux à la voiture.

— Je vous en prie, ne m'obligez pas à sortir.

— Mais c'est l'étiquette et non pas moi qui l'exige.

Enfin il revenait avec un acharnement si grand, mais un acharnement si exquis

de formes, qu'elle était toujours forcée de céder. Et l'espionnage recommençait.

Elle ne voit plus, se dit à la fois le duc, en examinant les résultats de ses calculs de jalousie, que son père et sa mère. Certes! jamais ils ne l'aideront à favoriser les vues d'un amant, si c'est d'un amant qu'elle a reçu cette lettre qu'elle a brûlée avec une si équivoque magnanimité. Ceci me rassure, dit le tigre en se mettant des gants blancs pour passer dans l'appartement d'Adeline; son projet était, ce jour-là, de la conduire à une soirée donnée par un illustre seigneur portugais dont le fils aîné venait d'atteindre sa majorité. Le duc de Cadaval.

Il sortait pour se rendre chez elle, lorsqu'un domestique entra tout mystérieux et tout essoufflé.

— Monseigneur...

— Qu'as-tu ?

— J'ai découvert...

— Quoi ? parle !

— Je portais des fleurs dans l'appartement de madame la duchesse...

— Ensuite ?

— Elle ne m'a pas entendu entrer, et j'ai vu, avant qu'elle n'ait eu le temps de me voir...

— Quoi donc ? Un homme caché chez elle ?...

— Un paquet de lettres qu'elle attachait soigneusement avec un cordon, et qu'elle enfermait dans son secrétaire.

— Beaucoup de lettres ?

— Une trentaine environ, monseigneur.

— Trente lettres !

— Tu as déjà essayé d'ouvrir son secrétaire ?

— Oui, monseigneur, et inutilement : On peut le briser, si monseigneur le veut...

— De la brutalité ! c'est infâme...

— Mais alors, monseigneur...

— Trente lettres !!!...

— Oui, monseigneur.

— Écoute ! C'est toi qui es chargé d'éclairer l'appartement de madame la duchesse.

— Oui, monseigneur.

— Comprends-moi bien. Tu briseras ce soir le secrétaire de madame la duchesse : Une fois brisé, tu prendras les lettres; une fois que tu auras les lettres, tu mettras le feu au secrétaire. Les rideaux, les tapis, les tentures brûleront... laisse brûler. On sera toujours à temps d'éteindre . . . .

— Cela sera fait, monseigneur.

— A mon retour, ce soir, tu me remettras ces lettres.

— Oui, Monseigneur.

Après avoir donné ces ordres avec la netteté d'un homme décidé à tout oser pour connaître son sort, le duc passa chez Adeline, qu'il avait résolu de conduire le soir même au bal du seigneur de Cadaval. La dénonciation qu'il venait d'entendre ne le détourna pas de son premier projet. Il se cuirassa d'un calme de toute pièce, comprenant que plus il mettrait de patience dans sa conduite, de douceur dans ses yeux, de courtoisie dans ses formes, et plus sûrement il arriverait à son but. On appellera une pareille manière d'agir de l'hypocrisie. Vaut-il mieux donner la préférence à la brutalité? A moins qu'on ne condamne en pareil cas toute recherche, il faut prendre un parti

entre les deux systèmes... Mais le duc se dirigeait vers l'appartement d'Adeline.

On y arrivait par une galerie étroite, dont les croisées recevaient le jour des jardins qui entouraient carrément l'hôtel, et en faisaient pour ainsi dire une île entourée d'arbres. Plein de mille idées diverses, les unes lui retraçant sa honte, les autres lui rappelant sa dignité, beaucoup aussi lui conseillant le doute; il approchait d'un pas irrégulier et distrait de cet appartement, quand tout à coup il relève la tête et s'arrête. Qui donc est avec Adeline, elle qui n'accueille personne dans son intimité, qui ne reçoit son père et sa mère que certains jours privilégiés? Cependant on cause avec animation, avec gaîté, dans cette pièce ordinairement si muette.

Le duc s'approche encore un peu plus,

et tend le cou, son oreille est frappée des éclats comme il en échappe à la joie; si l'interposition d'une double porte l'empêche de saisir le sens des propos qu'on tient, il devine sans peine qu'ils sont inspirés par le contentement d'esprit le plus doux, le plus également partagé. Que ne donnerait-il pas pour arrêter un mot au passage! Ce mot serait pour lui une révélation tout entière. Mais rien, rien qu'un bourdonnement confus, assez distinct cependant pour lui permettre de s'assurer que la personne dont la voix domine, est un homme. Un homme avec Adeline! Si ce n'est pas son père, qui est-ce donc? mais ce n'est pas son père. La voix d'un vieillard n'a pas de ces chaudes explosions, produites par le gaz de la jeunesse.

Voulant mettre un terme à ces indéci-

sions dont son esprit se serait plus étonné qu'alarmé dans toute autre circonstance, le duc tourne, pour entrer, le bouton de la première porte ; le bouton ne cède qu'à demi ; il resiste ; il revient sur lui-même, la porte est fermée. Fermée ! jamais Adeline n'a fermé sa porte, se dit le duc. Seule avec un homme dans son appartement dont la porte est fermée ! Je ne comprends pas... je ne sais pourquoi..... Je sais trop pourquoi, murmura-t-il entre ses lèvres pincées par la colère. Eh bien ! sonnons ! si elle est avec quelqu'un, je verrai, je saurai avec qui... et, alors... sonnons !

Il allait sonner, un bruit d'instruments se fait entendre. La flûte et le piano ont remplacé la conversation. C'est Adeline qui joue du piano ; celui qui l'accompagne sur la flûte est assurément

l'homme dont la voix se croisait avec la sienne avant ce concert improvisé. Oh ! je saurai qui est avec elle, se dit le duc, je le saurai ! pas de colère, pas de violence. Le mal est fait, la vengeance doit prendre son temps. Comment m'échapperait-elle ? je ne connais d'issue à l'appartement d'Adeline que celle-ci; et je la garde. Nul ne sortira d'ici que je ne le voie : j'attends.

En attendant la musique allait son train. De Villa-Réal reconnaissait les morceaux affectionnés par Adeline, ceux qu'elle avait retenus pour les avoir entendus à certaines époques de son enfance et de sa jeunesse, ce qui ne les supposait pas très vieux ; inspirations délicieuses d'Adam et d'Auber restées dans son esprit comme le souvenir d'un événement heureux de sa vie passée ! Un instant l'enthousiasme du souvenir fut si vif

qu'Adeline, ce qui ne lui était jamais arrivé depuis son séjour à Lisbonne, se mit à chanter.

Elle chante avec âme, avec feu, avec ivresse; la flûte, le piano, la voix forment un ensemble dont les vibrations se communiquent à toutes les parties du vaste appartement, étonné d'être tiré de sa léthargie. Cette harmonie déchire le cœur de Villa-Real. Elle n'est pour lui qu'une affreuse raillerie. Le braver ainsi jusque chez lui! le trahir avec ce sans gêne insultant dans son hôtel même! Mais quel est donc l'homme assez audacieux pour se moquer de cette manière, de lui, de son nom, de sa demeure? c'était par trop compter sur les chances de hasard de croire qu'une pareille scène resterait ignorée. Cet homme est moins coupable encore qu'Adeline cependant.

Si elle ne l'avait pas appelé, il ne serait pas venu ; si elle ne lui avait pas ouvert la porte, comment, par où se serait-il introduit? Quelle femme ! celle qui apporte tant de franchise dans la trahison... Le duc sonna; il ne se contenait plus.

Il sonna et l'on ne vint pas lui ouvrir·

Un autre bruit plus fort a succédé au bruit de la musique. C'est celui de la danse. Maintenant, Adeline et son amant, car quel autre nom lui donner? valsent au son de la flûte; et pour concevoir ce dernier oubli de toute pudeur, de toute convenance chez Adeline, il faut admettre que, tandis que son valseur joue de la flûte, elle l'étreint toute seule, lui laissant, pour qu'il puisse jouer, les deux bras libres, dernier degré de familiarité.

De Villa-Réal sonna de nouveau, et

très fort de ses mains en feu, prêt à jete bas la porte si, cette fois, on n'accourait pas lui ouvrir.

Le bruit de la danse s'arrête soudainement.

— Ouvrez! ouvrez donc! criait-il du dehors.

Un grand silence se fit dans les appartements d'Adeline.

La sonnette retentissait avec violence.

On n'ouvrait pas encore.

— Vous n'êtes pas seule, je le sais, disait le duc en ne cessant pas de sonner; je dérange une partie, mais j'en suis fâché. Ouvrez! mais, ouvrez!

C'était toujours au dedans le même silence, la même immobilité.

— Voulez-vous, ajoutait le duc, que j'appelle mes gens, et que je les fasse venir avec des marteaux?

Enfin on ouvrit. Adeline se présenta...

— Je croyais, balbutia le duc, que vous n'ouvririez jamais : vous m'entendiez cependant.....

— On n'entend pas tout de suite, monsieur le duc, quand on est au fond de l'appartement.

— Mais vous êtes fort émue, Madame.

— C'est de vous voir ainsi agité...

— Nous nous expliquerions mieux, je crois, dans votre chambre...

— Dans ma chambre!...

— Auriez-vous l'intention de m'en interdire l'entrée.

— Moi!... Mais autrefois vous demandiez la permission...

— Aussi je vous la demande, reprit le duc en souriant.

Son sourire était glacé.

— Entrez donc, Monsieur...

— Mais n'étiez-vous pas, il me semble, avec quelqu'un ? dit le duc avant d'entrer dans la chambre d'Adeline.

— Avec ma mère.

— Rien qu'avec votre mère ?

— Et mon père...

— Votre père joue donc de la flûte?... je ne lui connaissais pas ce talent-là.....

Adeline fut terrifiée.

— Ce n'est pas mon père qui jouait de la flûte.....

— Votre mère peut-être.....

— Monsieur le duc veut plaisanter ce matin.

— Avec qui donc, madame, étiez-vous, avec qui donc causiez-vous, jouiez-vous, dansiez-vous ?

— Vous m'avez dit, monsieur, répondit Adeline trop vivement attaquée pour ne

pas se raidir, que vous vouliez me parler dans mes appartements.

— Vous avez mis beaucoup de lenteur à m'y conduire...

— Rien, Monsieur, ne vous empêchait de m'y devancer...

— C'est ce que je prétends faire, s'écria le duc en passant devant Adeline, qui déguisait mal la frayeur dont elle était atteinte, et qui la gagnait graduellement à mesure qu'elle approchait de sa chambre. Et en effet, elle avait, tant qu'elle avait pu, cherché à éloigner le moment où le duc y pénétrerait. Le duc y était enfin, et elle entrait derrière lui.

— Monsieur et madame de Neuvilette ici! s'écria le duc, qui commença à ne plus rien comprendre au mystère de la situation.

— Oui, monsieur le duc, répondit ma-

dame de Neuvilette en tirant sa révérence.

Adeline s'était placée près de la croisée, et arrachait une à une les feuilles des longues branches qui s'avançaient en rameaux jusqu'à elle.

Le duc regardait autour de lui; il questionnait chaque visage, interrogeait les coins de l'appartement d'où il s'attendait à voir sortir celui qui se cachait.

Il y eut une pause de quelques minutes, pendant laquelle chacun des quatre personnages se composa un maintien : Adeline, une espèce de sang-froid sous sa pâleur; M. de Neuvilette, une grande indifférence; madame de Neuvilette, une audace prête à tout; M. de Villa-Réal, une réserve contrainte.

Enfin, M. de Villa-Réal, s'adressant à madame de Neuvilette, lui dit :

— Madame j'ai toujours reconnu en vous un grand bon sens.

— Monsieur le duc...

— Vous seriez incapable de donner un mauvais conseil à votre fille.

— Mon cher monsieur de Villa-Réal, repartit aussitôt madame de Neuvilette, je n'ai pas toujours conseillé ma fille. J'ai laissé beaucoup faire de choses que je n'approuvais pas; quelques-unes même m'ont très fort satisfaite, que je n'aurais pas conseillée. Ainsi, je crois que vos éloges ne me sont pas dus..... J'aimerais autant ne pas les entendre.....

— Cependant, madame, reprit le duc, ce n'est pas à vous que je puis reprocher d'avoir favorisé la scène qui vient d'avoir lieu ici.

Adeline avait en ce moment le dos

tourné au salon, elle regardait du côté du jardin.

— Quelle scène, monsieur le duc? de quelle scène parlez-vous?

— Madame, il est mal de feindre quand je puis, en m'abaissant à certaines perquisitions, vous confondre tous...

— Nous confondre tous...

— Ne faisait-on pas de la musique ici, il n'y a qu'un instant?...

— Avez-vous aussi défendu à Adeline de se distraire par la musique? Mais savez-vous bien, monsieur, puisque vous me provoquez à parler, que votre tyrannie n'a pas de nom. Vous ne laissez pas sortir ma fille, vous lui défendez les promenades à pied, en voiture, et lorsque vous lui lâchez un instant la chaîne, vous l'espionnez...

— Madame !....

— N'est-ce pas vrai ?

— Ma tyrannie, puisqu'il vous plaît de lui donner ce nom, est aujourd'hui justifiée. Votre fille a un amant....

— En ce cas, dit madame de Neuvilette, elle en aurait deux.

Le duc frissonna de rage.

— Mais, madame, reprit-il sous le couteau de cette riposte, je ne veux pas de ce partage. Je suis prêt à résigner ma part, mais auparavant je veux qu'on sache comment je l'abandonne.

—Monsieur parle très haut, dit madame de Neuvilette : ma fille, fermez cette croisée....

—Vous m'y poussez, dit le duc, eh! bien, que tout s'accomplisse, la confusion et la vengeance.

Après avoir dit ces mots, le duc se mit en mesure de chercher derrière chaque

meuble, pour voir s'il ne découvrirait pas celui qu'il présumait se cacher.

— Notre présence est au moins inutile ici, dit madame de Neuvilette. Monsieur le duc nous permet-il de nous retirer ?...

Je ne m'y oppose pas, répondit celui-ci en laissant partir monsieur et madame de Neuvilette, mai sen retenant près de lui Adeline froide et tremblante.

Quand il furent seuls :—Adeline, lui dit le duc, apprenez-moi qui est caché ici, c'est une chose grave; mais, par l'amour que j'ai toujours eu pour vous, je vous jure de ne pas la rendre en votre présence plus sérieuse qu'elle ne l'est déjà. Dites-moi son nom et je me retire et je lui donne le temps de sortir de cet appartement. Ce sera ailleurs que chez moi que toute explication aura lieu.

Adeline ne répondit pas.

C'est mal cette obstination à vous taire. Qu'espérez-vous de ce silence, qu'une découverte infaillible, imminente peut couvrir de honte à l'instant même?.... encore une fois, dites-moi qui est caché ici.

— Personne, monsieur, personne, répondit enfin Adeline.

— Vous mentez.

— Adeline tomba dans un fauteuil, les yeux baissés, la figure blanche, les mains crispées sur sa robe.

— Je suis donc fou, s'écria le duc, mais je suis donc fou ! n'ai-je pas entendu des paroles, des chants ? est-ce que tout cela était une illusion ? osez le dire...... mais vous n'osez pas le dire.... vous ne m'aimez donc pas, Adeline, continua le duc en prenant une main d'Adeline dans ses deux mains. Que vous ai-je fait pour me tromper ainsi ! que vous ai-je fait

pour être si cruellement puni ? vous, un autre amant....

— Jamais ! s'écria Adeline se dégageant des mains de Villa-Réal. Jamais !

— N'est-ce pas que vous n'avez point trahi ma confiance ?

— Moi !

— Ah ! démentez-moi, je vous en supplie, dites-moi que je me trompe, je vous crois, je veux vous croire. Un jeune homme n'est pas entré ici...

Adeline se tut et pleura...

— Vous ne me répondez que par vos larmes! Qu'y a-t-il donc de vrai, de faux dans mes doutes? parlez, mais parlez! vos hésitations me font mourir...

— Est-ce par force qu'on s'est introduit ici... mais c'est une supposition impossible. Ces accents joyeux, ces chants, ces danses... Vous étiez trop heureux

d'être ensemble; et vous dites que ce n'est pas un amant!

— Non, murmura faiblement Adeline.

— Ah! vous n'avez pas le courage de votre crime, dit le duc en se promenant avec agitation dans l'appartement. Vous me laissez tout à deviner : mais que me reste-t-il à savoir, s'interrompit-il, par où s'est échappé cet homme qui, dites-vous, n'est pas votre amant? A moins que ce ne soit par cette croisée... Le duc alla vers la croisée....... Ah! c'est par là qu'il s'en est allé..... Je n'avais jamais remarqué à quelle faible distance du sol se trouve cette croisée, ni ces arbres placés le long du mur comme des échelles..... Oui, cet homme s'est échappé par ici..... dites encore que ce n'est pas un amant!

— Non, monsieur, je vous l'ai déjà dit,

s'écria Adeline, et c'est trop de deux fois que de répéter de pareilles dénégations.

— Eh bien, madame, soit; c'est un voleur qui aura trouvé de l'indulgence auprès de vous en faisant valoir, surpris dans votre appartement, ses talents sur la flûte et la valse.

— Je ne répondrai pas...

— Mais les honnêtes gens, madame, n'ont nulle part, que je sache, l'habitude de visiter leurs amis en entrant et en sortant par la croisée. Allons! ne m'abusez pas plus longtemps; dites-moi ce que venait faire ici ce jeune homme, dites-moi son nom ou bien attendez-vous à voir accueillir comme des mensonges toutes les paroles qui sortiront de votre bouche.

— Eh bien! vous saurez son nom.

— Il est donc venu quelqu'un ici...

— Quand l'ai-je nié ?

— C'est vrai : vous n'avez pas cherché à me prouver qu'il n'était venu personne. Mais vous me direz son nom.

— Oui, monsieur le duc.

— Dites-le donc sur le champ.

— Pas aujourd'hui.

— Demain donc?

— Oui, monsieur le duc, demain.

— Demain... c'est bien tard..... toute une nuit d'attente. Demain soit! A demain.

Le duc allait sortir, il revint sur ses pas. Ah! j'oubliais, dit-il, que je ne venais pas chez vous pour être témoin d'une scène à laquelle j'étais loin de m'attendre; je venais pour un motif moins pénible. Que ce qui s'est passé ne dérange rien à des projets arrêtés, puisque ce sont d'ailleurs des projets de plaisir conçus pour vous. Ce soir nous irons à un bal où

nous sommes invités, vous et moi, par M. de Cadaval.

— Au bal, tous les deux !

— Oui, madame, il le faut.

— Je croyais, monsieur le duc...

— Nous pouvons tout croire, interrompit de Villa-Réal, mais il faut que le monde ne sache jamais rien. Nous sommes attendus tous les deux ce soir. Je ne sais aucun motif qui doive nous dispenser d'aller à ce bal... A dix heures nos carrosses seront prêts. Encore ce sacrifice, madame.

—Puisque telle est votre volonté, monsieur le duc,

— C'est convenu. Adieu, madame, à ce soir.

En se retirant, le duc baisa froidement la main d'Adeline.

Il s'en allait : Adeline courut vers lui, le

saisit par le bras et lui dit : Mais si je suis morte, ce soir...

—Si vous êtes morte!... dans ce cas, vous ne m'accompagnerez pas.

— Adieu, monsieur.

Au bal.

Jamais reine, le jour de ses noces, ne parut aussi pompeusement vêtue qu'Adeline au bal du duc de Cadaval. Elle ruisselait de diamants; sa robe fut estimée plus de trois millions par les yeux jaloux de ses rivales. C'est à peine si elle pouvait se mouvoir dans cette tour de perles et de pierres fines. Pour un Français, Adeline eût été cent fois plus belle en robe de simple mousseline; mais, parmi les gens de cour, trop fiers pour

accepter cette simplicité, elle avait atteint le suprême degré de l'éclat et de la distinction. La raideur étant encore un signe de noblesse, la froide immobilité de la duchesse de Villa-Réal acheva de lui gagner l'estime de toute la grandesse portugaise. Sous ce masque de gravité elle put du moins cacher la profonde langueur de son esprit. Que lui importait tant de vanité ! La tyrannie de Villa-Réal avait flétri son bonheur. Résolument il n'était plus pour elle l'homme auquel elle avait sacrifié sa patrie, ses habitudes et au fond son honneur, car son amour pour lui n'avait jamais entièrement fait taire les murmures de sa conscience. Le premier étourdissement passé, il eut fallu que l'amour de Villa-Réal pour elle balançât ses regrets, que cet amour restât tel qu'il était aux premiers jours de

leur intimité, c'est-à-dire jeune, exclusif, étourdi, enfant. Mais du moment où il devenait sombre, jaloux, défiant, dur comme l'étiquette, elle revenait tristement sur le passé, et elle pleurait le petit locataire du petit pavillon du faubourg Saint-Honoré, l'ami mystérieux, l'amant qu'elle avait vu pâle et désespéré à ses pieds la nuit de ses noces. Qu'il lui paraissait changé !

Enfin, pour ne pas le contrarier, elle avait accepté de danser, avec un jeune Espagnol récemment arrivé à Lisbonne, une de ces contredanses lourdes qu'une musique endormante rend encore plus lugubre. Elle avait cédé à ce nouveau piége du duc qui, voyant des rivaux partout, cherchant surtout celui dont il aurait bientôt la correspondance entre ses mains, celui qui, assurément, étant à Lis-

bonne, avait cru trouver ce rival dans ce jeune gentilhomme espagnol. Il ressentit la joie féroce que donne la jalousie, la seule qu'elle donne, lorsqu'il les eut réunis sous son regard inquisiteur. Le moindre geste allait suffire à sa conviction. Ils se trahiraient par un regard, par une pression de la main, par leur silence même. Ils étaient là et il les voyait; il les voyait de tous côtés, même en détournant la tête, car des glaces reproduisaient leur image dans toutes les directions. La contredanse dura une demi heure; le supplice du duc de Villa-Réal dura un siècle; mais il ne vit rien, il ne saisit rien, il ne devina rien. La contredanse resta ce qu'elle était : une contredanse. Quelle perfidie! murmura-t-il; si habile déjà!

En reconduisant Adeline à sa place, son jeune cavalier espagnol lui dit quelques

mots à voix basse. La rage du duc se réveilla. Que lui dit-il? Adeline s'était arrêtée un instant; le jeune duc avait repris sa confidence. De Villa-Réal s'était levé à demi sur le fauteuil d'où il observait. Tout à coup Adeline, qui avait d'abord pâli en s'apercevant que le duc l'épiait, se sentit si profondément affectée, ou des regards du duc ou des dernières paroles dites par le gentilhomme espagnol, qu'elle tomba évanouie.

Ce fut aussitôt un bruit, un mouvement, une confusion dont on peut se faire une idée.

Mais, qu'est-ce donc, qu'est-il arrivé? se demandait-on de toutes parts. La Française s'est évanouie! La duchesse de Villa-Réal est morte!

Le duc de Villa-Réal alla précipitam-

ment vers le jeune Espagnol qui avait osé parler à la duchesse.

Rien qu'en se regardant les deux jeunes gens se comprirent.

L'Espagnol s'écria avec noblesse : — Je n'ai rien dit à madame la duchesse qui ait pu causer son évanouissement.

— Voilà enfin son amant! s'était dit le duc en voyant tomber Adeline.

— Je vous jure, continuait le jeune Espagnol, que je n'ai dit à madame que ce que vous allez tous entendre. En ayant l'honneur de la ramener à sa place, je lui ai demandé si son mari, M. Froissart, que j'ai beaucoup connu autrefois à Paris, était au bal avec elle.

L'Espagnol achevait à peine sa phrase, qu'il recevait un soufflet du duc de Villa-Réal, exaspéré, furieux de la honte que

jetait sur lui une pareille révélation faite devant tant d'illustres personnages auxquels il avait présenté Adeline comme sa femme, comme duchesse de Villa-Réal !

L'Espagnol s'élança sur le duc ; mais vingt personnes les séparèrent en leur disant qu'ils se reverraient dans quelques heures sous les murs de la ville.

Tout rentra peu à peu dans un ordre apparent ; mais le coup avait été mortel pour Adeline, qui, revenue à elle-même, demanda sa voiture et partit. On savait qu'elle n'était pas la femme du duc de Villa-Réal, et ce qu'elle était n'étant pas sa femme.

Quelle immense joie pour toutes les grandes dames, ses rivales, de pouvoir se dire : Elle ne reparaîtra plus dans le monde où nous allons ; nous la ferions chasser par nos valets.

Cet homme est décidément son amant, dit plus que jamais de Villa-Réal en rentrant chez lui avec Adeline. Je n'ai plus rien à savoir. Je n'ai pas même besoin des lettres qu'on va me remettre pour compléter ma conviction.

Les lettres d'Adeline.

Après avoir confié Adeline à ses femmes de chambre, le duc se retira dans ses appartements. Tout s'était passé comme il l'avait voulu. On avait mis le feu au cabinet d'Adeline, le secrétaire avait été brûlé; le valet lui donna le paquet de lettres. Il put voir alors tout au long l'histoire des sensations d'Adeline depuis qu'il l'avait en sa possession. La moitié de ces lettres était datée de Paris, l'autre moi-

tié de Lisbonne; mais, ni les unes ni les autres ne décelaient le nom de celui qui avait osé les adresser à Adeline; audace fort concevable, du reste, car les dernières lettres marquaient déjà un assez grand progrès sur son cœur. Le duc vit sans peine par ces lettres, dont quelques-unes étaient des réponses, la peinture graduée des souffrances qu'elle éprouvait sous sa domination; il vit aussi qu'à force de souffrir, Adeline avait fini par écouter la voix du consolateur, et ce jeune consolateur, c'était assurément cet Espagnol du bal. Il n'avait trouvé d'autre moyen de la débarrasser des obsessions d'un homme qu'elle aimait encore peut-être, se disait de Villa-Réal, que de dire publiquement en plein bal qu'elle était la maîtresse et non la femme du duc.

Autre événement.

En digne Portugais, le duc cacha à Adeline ce qui s'était passé au bal pendant son évanouissement. Convaincu qu'il était trahi par elle, il renonça à toute explication déshonorante pour tous les deux ; il ne songea plus qu'à se tirer avec noblesse du mauvais pas dans lequel il s'était engagé en provoquant un rival dont il suivait les traces depuis longtemps. Mais avant de répandre son sang, de perdre sa vie peut-être dans ce duel, il écrivit à Adeline :

« Madame,

« Il ne me reste plus aucun doute sur le malheur dont j'ai été frappé l'autre soir au bal du duc de Cadaval. Mes soupçons

sont devenus une certitude. Non-seulement vous ne m'aimez plus, mais vous en aimez un autre ; et cet autre vous l'aimiez déjà à Paris, vous l'aimiez quand vous écoutiez mes premières protestations, vous l'aimiez quand vous consentiez à me suivre à Lisbonne. J'ai des preuves que vous ne mentiez pas seulement à votre mari en vous donnant à moi, mais à moi-même, mais à cette troisième personne aussi, que vous ne vous attendiez pas sans doute à retrouver à Lisbonne, à moins que vous n'eussiez arrêté d'avance le projet de me faire trouver face à face avec elle, et je ne devine pas trop dans quel intérêt, dans quel but. Je me perds, madame, dans la plus cruelle des obscurités, quoiqu'en marchant toujours sur le terrain des certitudes. Que vous ayez quitté votre mari pour vous attacher à moi, je

m'explique cette préférence par le peu de sympathie que vous inspiraient les mœurs de M. Froissart ; mais ce que je ne puis m'expliquer, c'est qu'étant libre comme vous l'étiez de placer ailleurs une affection à laquelle on ne répondait pas, vous ne me l'ayez pas donnée avec la loyauté d'une telle indépendance. Je ne méritais peut-être pas d'être aimé, mais j'avais quelque droit à ne pas être trompé, madame, puisque j'ai respecté votre volonté, votre choix, et n'ai accepté votre cœur que lorsqu'il vous a plu de me le donner. J'ai pu avoir des torts; qui n'en a pas? c'est à vous que je le demande. En vous imposant malgré moi les tourments de l'étiquette, ce que j'ai fait, peut-être l'avez-vous oublié, moins pour complaire aux exigences de mon rang et de ma naissance, qu'afin qu'on ne doutât pas que

vous étiez bien ma femme, la duchesse de Villa-Réal ; j'ai pu descendre jusqu'à être jaloux, jusqu'à me défier de votre fidélité ; mais, dites, s'il n'y avait pas dans mon action égale partie d'amour et de crainte, et de crainte, convenez-en, madame, trop vite justifiée ? J'avouerais tous ces torts et beaucoup d'autres, madame la duchesse, si, je le répète, vous n'aviez pris d'avance la triste précaution de les rendre inutiles un jour. Ce jour est venu.

« Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander, madame : c'est de quitter Lisbonne aujourd'hui même, ce soir, plus tôt si vous le pouvez, non pas en fugitive, non pas en exilée, mais comme une femme qui a porté mon nom pendant près d'une année. Vous resterez riche pour éblouir ceux qui voudraient vous

rabaisser; c'est tout ce que je puis vouloir pour vous en vous quittant, en quittant aussi dès demain le Portugal pour toujours. Je vais au Brésil. L'océan sera entre nous deux. Ce n'est pas là la plus grande distance, madame, qu'il y aura entre nous désormais.

« Adieu, madame, adieu.

« Octave de Villa-Réal. »

Après avoir plié cette lettre, le duc de Villa-Réal se rendit avec ses deux témoins hors des murs de la ville, où il trouva, accompagné également de ses deux seconds, son adversaire, le jeune gentilhomme espagnol auquel il venait offrir satisfaction pour la grave offense qu'il lui avait faite.

— Monsieur, lui dit de Villa-Réal en l'abordant. Votre nom?

— Tarifa de Santander.

— Êtes-vous gentilhomme ?

— Comme le roi.

— Vieux chrétien ?

— Comme Dieu.

— C'est bien.

— A mon tour, reprit le jeune gentilhomme en jetant au loin son chapeau et en tirant son épée du fourreau, je vous adresserai une question.

— Dites, monsieur.

— Pourquoi un gentilhomme de votre rang a-t-il fait à un gentilhomme comme moi un outrage de valet ? Avant de risquer ma vie contre la vôtre, je veux savoir si je la joue contre un fou.

Les quatre témoins s'étaient éloignés hors de la portée de la voix, sachant bien

que leur ministère était parfaitement inutile dans une pareille rencontre, venue à la suite d'un soufflet reçu.

— Monsieur, dit le duc de Villa-Réal, vous êtes l'amant de ma maîtresse.

— J'aurais été tout au plus, reprit le jeune Espagnol en riant, l'amant de la femme de M. Froissart, si j'avais été autre chose pour elle qu'un homme parfaitement indifférent.

— Vous mentez.

— Pourquoi mentirais-je, monsieur? ce serait le moment d'être fat ou jamais, si je voulais me faire une réputation galante aux dépens de madame Froissart. Votre nouvel outrage étant au dessous du premier, il ne porte pas. Voyons si vous serez plus adroit à l'épée.

— Encore un instant.

— Il fait bien chaud, monsieur.

— N'est-ce pas vous qu'elle a vu en France, à quelques lieues de Paris, dans une auberge, il y a environ un an.

— Moi !

— N'est-ce pas vous enfin, monsieur, qui lui avez écrit ces lettres?...

— Ces lettres !

Le duc remit au jeune Santander le paquet de lettres qu'il avait fait prendre dans le secrétaire d'Adeline.

— Pour avoir écrit ces lettres, il faudrait savoir le français beaucoup mieux que je ne le connais. Je suis fâché, ajouta M. de Santander, de vous éclairer si cruellement au moment où il ne va plus être temps pour vous de vous occuper d'un rival qui n'est pas moi, je vous jure...

— Vous me le jurez?...

— Je vous ai dit, monsieur, qu'il fait bien chaud ce matin.

— Monsieur, recevezdonc mes excuses, s'écria le duc en croisant le fer avec M. de Santander, et de manière à être entendu des quatre témoins, étonnés de les entendre sortir de la bouche d'un homme qui se précipitait sur l'épée de son adversaire.

L'épée du duc, après un engagement assez court, traversa le gosier du marquis de Santander, qui tomba à l'instant même en disant : Si je reviens jamais de ce coup d'épée, je me souviendrai des délices de Lisbonne, tout le reste de ma vie.

Le jeune Santander ne devait pas se souvenir des délices de Lisbonne. Le sang l'étouffa : il mourut en riant.

Désespéré de ce meurtre, le duc de Villa-Réal rentra égaré chez lui. On lui apprit qu'Adeline avait quitté l'hôtel depuis une heure. Avant de partir elle avait

ordonné qu'on remit au duc avec les bijoux, les pierreries, la cassette et tout ce qu'il lui avait donné de précieux, un billet qu'il reçut dans ses mains encore ensanglantées.

Il lut :

« Monsieur le duc,

« Je vous jure par ce qu'il y a de plus
« sacré au monde, par mon père, par ma
« mère, sur le salut de mon âme, que je
« n'ai jamais eu d'autre amant que
« vous.

« Adeline de Neuvilette. »

Quand le duc put réfléchir sérieusement et avec toute sa raison sur ce qu'il avait fait, sur ce qu'Adeline lui avait écrit, il était depuis deux mois dans son it. Un coup de sang l'avait foudroyé après son affreux et inutile duel, après la lettre

d'Adeline, et il sortait à peine de cette épouvantable commotion.

Dès que sa convalescence qui dura plusieurs mois fut finie, il s'occupa avec toute la frénésie duremords, de retrouver Adeline partie depuis plus d'un an avec son père et sa mère sans qu'il eût jamais pu découvrir la contrée, la ville qu'elle était allée habiter. —Il se détesta pour l'avoir si promptement accusée, quoiqu'il eût toujours entre les mains les lettres surprises dans le secrétaire, et qu'il n'eût pas oublié les nombreux indices dont il s'était servi pour arriver de soupçon en soupçonjusqu'à la plus fausse, la plus déplorable des certitudes.

Il visita les autres villes du Portugal, il parcourut l'Espagne, l'Italie, de toute la rapidité que permettaient ses immenses revenus; mais ni les pays du midi, ni ceux

du nord ne lui rendirent Adeline, tantôt innocente, tantôt coupable dans sa pensée en feu. Dès qu'il la justifiait, il reprenait malgré lui cette fatale correspondance où il lisait des passages tels que ceux-ci : « Vous vous êtes trompée, Ade-
« line : vous avez cru que la distinction
« dans un homme en était l'esprit, que
« la politesse en était la bonté, que la ri-
« chesse en était la grandeur. Le temps
« vous a prouvé votre erreur. Vous ne
« serez pas heureuse avec lui, vous ne le
« serez jamais, pauvre Adeline. Je sais
« tout ce que vous souffrez dans la pri-
« son dorée où il vous a enfermée parce
« que je connais votre naturel charmant,
« votre simplicité française, vos besoins
« de voir, d'entendre des gens d'esprit,
« de vivre avec eux, dussiez-vous avoir
« moins de diamants à votre front, et de

« perles à vos robes. Celle qui a dit, et c'é-
« tait une femme de génie, qu'elle préfé-
« rait le ruisseau de la rue du Bac au lac de
« Genève, exprimait au nom de toutes les
« femmes vraiment femmes la plus pro-
« fonde des vérités qu'elle ait jamais
« trouvées sous sa plume. »

— Eh bien, se disait le duc, ce cri ne prouve-t-il pas qu'elle était lasse de vivre avec moi, qu'elle souriait à la pensée de me quitter pour suivre le nouvel amant qui lui écrivait ainsi! Cependant ce dernier billet écrit de sa main, tracé avec le tremblement de la conviction, ce billet où elle atteste Dieu qu'elle ne m'a pas trahi pour un autre amant.........

Ce mystère dans la conduite d'Adeline rendait fou le duc de Villa-Réal qui, ne sachant plus où la chercher, se laissa con-

duire en France par les personnes de confiance amenées avec lui.

Un jour, après cinq ou six ans de recherches infructueuses, il se trouva dans les rues de Paris, dans ce Paris où il avait vécu autrefois si jeune, si modeste, si heureux, dans ce Paris où il avait connu Adeline, où il en avait été aimé. L'aimant du passé l'attira dans le faubourg Saint-Honoré, devant l'hôtel même dont il avait occupé le petit pavillon. Il chancela, il l'avait reconnu, il osa en franchir la porte.

— N'est-ce pas ici que demeure.....

— Que demandez-vous, lui dit un jeune concierge.

Ce n'était pas M. Turbot.

— N'est-ce pas ici que demeure?...

— Mais qui?... expliquez-vous...

— Monsieur de Villa-Réal.

— Non, Monsieur, il est mort en Amérique.

—Mort en Amérique ! murmura le duc en souriant tristement. Puisque vous êtes si bien informé, reprit-il, pourriez-vous me dire si M. Froissart, ancien propriétaire de cet hôtel, est à Paris?

— Il est au père Lachaise depuis six ans...

— M. Froissart serait mort...

— Non pas le fils, mais son père, M. le chevalier Froissart.

— Et le fils?...

— Vous m'en demandez trop; je ne sais pas où est le fils.

— Qu'est-ce qui parle de M. Froissart?

M. Turbot avait paru à la petite croisée de sa loge.

— Mais je ne me trompe pas! s'écria M. Turbot, c'est M. de Villa-Réal! c'est

M. de Villa-Réal! Pendant quelques secondes, le vieux concierge hésita s'il descendrait par l'escalier, ou s'il se jetterait par la croisée pour être plus tôt arrivé auprès de M. de Villa-Réal.

Oubliant le rang de son ancien maître, M. Turbot l'entoura de ses deux bras émus, et l'embrassa en pleurant comme s'il revoyait son fils.

Cette effusion passée, le vieux M. Turbot dit à M. de Villa-Réal : — Mais à qui donc appartient l'hôtel, que personne ne vient plus réclamer les loyers? J'ai là des sacs d'écus et des tas d'or dont je ne sais que faire.

— Mais l'hôtel est à madame Aristide Froissart ; c'est à elle que cet argent appartient... Elle n'est donc jamais revenue?...

— Jamais! monsieur.

— Ni son mari ?

— Non plus. Probablement il n'a pas le droit de toucher à cet argent, car il ne s'en serait pas fait faute sans cela, le bon apôtre. Je me suis laissé dire qu'il vivait à Passy, dans une petite maison de campagne... Vous savez, ou vous ne savez peut-être pas, M. le Duc, que les ruinés vont tous habiter Passy, parce que le créancier a du mal à les y relancer, et que le vin n'y paie pas de droit ; et M. Froissart....

— Je vous remercie de votre bon accueil, mon cher monsieur Turbot, interrompit le duc, peu soucieux d'encourager les inutiles propos du vieux concierge. Adieu, j'aurai le plaisir de vous revoir avant peu.

— Est-ce que vous vous trouveriez mal ! s'écria M. Turbot en voyant tout à coup pâlir la figure de M. de Villa-Réal,

ses yeux s'éteindre et des larmes ruisseler sur ses joues.

— Ce n'est rien, mon cher monsieur Turbot, ce n'est rien; j'ai été malade il n'y a pas longtemps, j'éprouve encore parfois certaines défaillances...

Le jeune duc de Villa-Réal, en relevant la tête, avait vu la petite croisée du pavillon où il avait passé cette nuit si douce et si terrible, si émue et si heureuse..... Il se croyait malheureux alors! Il avait vu cette croisée et cette rangée de vases qui conduisaient jusqu'à la chambre d'Adeline, et la chambre d'Adeline, et le jardin et les fleurs. Mais ce qui lui avait brisé le cœur.... mais tout lui avait brisé le cœur... Voilà pourquoi il avait pâli et pleuré.

L'élysée Froissart.

Entre la barrière de Passy et le château des Tuileries, s'étendait, à la fin du siècle dernier, un vaste champ de terrain que les agrandissements de Chaillot ont réduit aux dimensions fort étroites qu'il a aujourd'hui : c'était ce qu'on appelait *les Bons-Hommes*. Beaucoup de jardins, beaucoup de guinguettes très fréquentées en été, sont semés comme à la volée sur ce versant destiné à se rallier un jour à la grande ville. L'endroit peut se considérer jusque-là comme étant du domaine fleuri de la campagne.

A égale distance de la rivière et du sommet de Chaillot, s'élève une propriété charmante, gaie comme une fête, comme

un dimanche dans la belle saison. D'un côté, la vue se promène sur Paris et ses admirables monuments de tout âge; de l'autre, sur les dentelures boisées de Meudon, les bois de Saint-Cloud et le parc vaporeux du château de Versailles. Au pied coule la Seine, et au bord de la Seine, sur les deux lignes de la grande route riveraine, s'échelonnent des cabanes de pêcheurs, chancelantes, poudreuses, mal coiffées, moitié paille, moitié boue; en sorte que la petite propriété dont nous parlons domine le grand chemin par où passent les intarissables flots de voitures allant de Paris à Versailles, et revenant de Versailles à Paris. On parvient au plateau sur lequel elle est assise par des soubresauts de terrain fort rudes l'hiver, quand aucune branche des petits tilleuls poussant çà et là ne vient offrir un

appui secourable à la main. Deux ou trois petits sentiers, il est vrai, tracés dans les champs, conduisent de Chaillot à la propriété par une pente plus douce; mais ils ne sont guère praticables que dans les temps secs de gelée. L'été, en revanche, l'un et l'autre chemins ont mille agréments à offrir. A chaque pas, les yeux s'attachent à quelque épisode fleuri de la route. Sous les aubépines qui ont prodigué pendant les beaux jours du printemps toutes leurs blanches fleurs pour ne garder que leurs feuilles vivaces et leurs rameaux alertes, verdissent des carrés de gazon naturel, le plus beau de tous les gazons. Aux endroits plus unis, moins penchés de la montagne, croissent, à l'abri d'un contrefort de terre, et avec toute la symétrie rurale, les légumes de la saison; puis s'éparpillent en tous sens,

mal encloses par des pieux fichés en terre, des guinguettes aériennes, châlets des Parisiens : *le Point du Jour, la Bonne Friture, la Vue de l'École Militaire*, modestes garde-mangers où d'abord l'on ne trouve rien, mais où l'on finit par obtenir du bon vouloir du tavernier des côtelettes, un bon gigot, une savoureuse matelotte, une salade constellée de capucicines, du bon pain et un respectable petit vin ; et tout cela à bon marché, et assaisonné d'un air à donner envie de manger le dôme des Invalides.

Le soleil s'enfonçait bien loin au milieu des bois épais de Versailles et de Marly qu'il embrasait dans sa chute ; il allait être nuit, lorsque de Villa-Réal franchissait d'un pas douteux, car les indications qu'il avait reçues ne paraissaient pas le conduire au but avec la rectitude d'une

boussole, les mille sentiers verdoyants de la colline des *Bons-Hommes*. Sa voiture l'attendait au bas, sur la grande route. S'il évitait de demander la maison de campagne qu'il cherchait, c'est qu'il n'en apercevait qu'une seule au sommet de la colline qui méritât d'appartenir à un propriétaire bourgeois, à quelque amateur retiré des bruits de Paris. Les autres portaient toutes plus ou moins le caractère de leur destination, et se trahissaient par la joie des locataires; ce n'étaient que des guinguettes en fermentation, trébuchant sur leur base, exhalant à cette heure du soir l'odeur du sureau, de l'acacia, du vin, de la violette, du hareng grillé et de la lavande.

Enfin de Villa-Réal, après avoir laissé sous ses pieds ces groupes de restaurants rustiques, parvint au plateau le plus

élevé de son ascension ; il toucha à la haie de clôture de la maison de campagne qu'il avait toujours considérée de loin comme celle où devait finir ses recherches.

Les premières étoiles éclairèrent son entrée dans cette propriété dont le corps de logis blanchissait au delà d'un carré de vignes qu'il traversa et au bout d'un vaste verger tout embaumé de pommiers en fleurs. Jamais plus douce soirée de printemps n'avait régné sur la campagne de Paris. De Villa-Réal se serait cru dans les jardins de Lisbonne, si son attention, pleine d'autres sujets, avait eu le loisir de se livrer aux comparaisons. Rien ne s'était opposé jusque-là à sa marche solitaire. Quoique faibles, les ombres la protégeaient. Sur une terre attendrie par la moiteur du soir ses pas tombaient sans

bruit. Au bout d'un quart d'heure de marche, il s'arrêta à la dernière rangée de pommiers plantée en rideau à quelque distance de la maison vers laquelle il s'était irrégulièrement dirigé. Aller plus loin était imprudent. Au rez-de-chaussée de cette maison fort convenablement construite, carrée, élevée de deux étages, percée de plusieurs croisées, quelques-unes gaîment masquées de jalousies vertes, les autres entrebaillées et laissant deviner ce bon luxe de campagne, demi-bourgeois, demi-rustique, à ce rez-de-chaussée donc, se dessinaient, avec quelque majesté, trois portes-fenêtres, toutes trois ouvertes en ce moment.

Quoique placé à trente ou quarante pas de cette première et principale pièce de la maison, de Villa-Réal distingua clairement que plusieurs personnes as-

sises autour d'une table prenaient leur repas du soir. Les cinq hommes et les deux femmes qui l'entouraient semblaient heureux d'être ensemble. Ils suspendaient le mouvement des fourchettes pour causer, pour rire, pour se tendre la main d'un côté de la table à l'autre. C'était une grande rapidité de gestes, de paroles, un feu perpétuel de propos. Plus le souper s'avançait et plus l'animation augmentait au grand étonnement de celui qui observait tout et qui, riche à millions, jeune, plus jeune que tous les convives, ne comprenait pas un bonheur si bruyant, si expansif, dans des conditions si étroites, et qui, à vrai dire, ne comprenait plus le bonheur. Cette pensée n'était pas la seule dont il se tourmentât.

Il avait hésité, il avait pâli, il avait douté en entrant dans cette maison; sa

douleur eût été plus expressive encore si depuis longtemps il n'eût éprouvé à la vue de chaque objet un choc semblable. L'espoir de retrouver Adeline partout, à chaque nouvelle minute, à chaque déplacement nouveau, l'avait trop promené d'erreur en erreur, trop souvent déçu pour qu'il ne fût pas en garde contre ces surprises soudaines. Il vainquit donc le tressaillement dont il avait été saisi pour se rapprocher de ces silhouettes qui se dessinaient au fond d'un salon, à la clarté des bougies. Il se posta un peu à droite de l'endroit où il s'était d'abord caché, et gagnant un côté du jardin hors de l'axe de la maison, il marcha dans cette direction jusqu'à ce qu'il fût arrivé, ce qu'il fit sans trop de maladresse, dans la masse d'ombre projetée par la maison même. Quelques pas encore et il aurait

franchi les marches extérieures du salon. Il les aborda doucement par un des angles tournants et, à pas de loup il vint s'asseoir, retenant son haleine et ramassant son corps, juste au bord d'une des trois portes, — au bord de la dernière. On ne pouvait pas le voir et il entendait tout.

Il écouta.

— Je vous disais donc, reprit un des interlocuteurs, que je me trouvai une seconde fois au Hâvre sans un sou dans ma poche.

De Villa-Réal reconnut aussitôt la voix de celui qui parlait. C'est M. Aristide Froissart, murmura-t-il. Je suis donc chez lui !

Aristide Froissart, ne lui donnant pas le temps de réfléchir, poursuivit :

— Dans ce même port du Hâvre où le

vaisseau sur lequel elle s'était embarquée avait mis à la voile quatre mois auparavant.

— Elle ! répéta de Villa-Réal, elle ! Un vaisseau parti... Du Hâvre... Que veut-il dire ? De qui parle-t-il ? A quelle époque fait-il allusion ?

— C'était quelques jours après notre fameuse aventure de la Boule-Rouge. Or, continua Froissart, j'étais sans le sou. Paris bien loin derrière moi, devant moi l'océan, avec moi la misère.

— Que devins-tu ?

— Tu allas te noyer.

— Voyons, quel parti pris-tu ?

Ces trois interruptions coup sur coup apprirent à de Villa-Réal que Froissart soupait en ce moment avec ses trois plus anciens commensaux, ses trois compagnons dans la bonne et la mauvaise for-

tune, Beaugency, Lacervoise, le sculpteur, et *la dernière guitare*. Ils se retrouvaient, après des vicissitudes sans nombre, assis autour de la même table comme s'ils n'avaient pas vieilli d'un jour, comme s'ils étaient encore à Meudon, soupant avec des coryphées et un lion. A la vérité, ils semblaient beaucoup plus calmes qu'alors, s'ils étaient au moins aussi heureux maintenant.

— Ce que je devins? répondit Froissart. Je me mis à lire les affiches.

— Excellent moyen pour dîner.

— Ne dédaignez rien dans le malheur, pas même le malheur, mes amis. Au bout d'une heure et demie de lecture.....

— Une heure et demie!

— Pas moins, mon cher Beaugency. Au bout d'une heure et demie de lecture j'aperçus un petit carré de papier blanc,

fraîchement collé, sur lequel on avait écrit à la main : *On demande un valet de chambre à l'hôtel d'Angleterre.* J'arrête un passant et je lui demande : Où est l'hôtel d'Angleterre ? — Prenez cette rue, c'est à l'angle de l'autre, me répond-il ; c'est à cinquante pas d'ici. — Vous vous trompez, monsieur, lui dis-je en le quittant, ce n'est qu'à deux pas d'ici. Je cours, j'arrive, j'avais peur qu'un autre ne m'eût devancé..... une place de valet de chambre!

— Y songeais-tu ? s'écria le sculpteur. Allons donc !

— Toi, valet de chambre ! murmura *la dernière guitare.*

D'autres étonnements se manifestèrent dans le salon, mais pour Villa-Réal ils se perdirent tous dans une même confusion de sons.

— J'arrive à l'hôtel d'Angleterre. Quelle est la personne qui a besoin d'un valet de chambre? Numéro 10, me répond-on, le grand salon. Je monte au grand salon. Je sonne, on m'ouvre. Un monsieur moitié Anglais, moitié Français, Anglais par la mise, par l'abandon, Français par l'accent parisien, me demande si j'ai déjà servi, je l'affirme. Il me demande encore si je sais lire, écrire, calculer; et je lui réponds que je lis parfaitement, que j'écris moins bien, mais enfin que je sais écrire et que je connais mes quatre règles. Il sourit de ma science et me propose quatre-vingts francs de gages par mois, la table et le logement, cela va sans le dire. Il se rendait aux eaux de Dieppe et je l'accompagneras; nous visiterions ensuite l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. Si je n'avais jamais

été valet de chambre, celui qui m'interrogeait n'en avait jamais eu; je m'en aperçus aux confidences qu'il me fit. Il avait oublié la ligne qui sépare le secrétaire du domestique. Mon interrogatoire achevé, j'allai me joindre aux autres domestiques de mon maître; un cuisinier, une femme de chambre, un nègre, un groom. Ils me reçurent fort mal d'abord.

— Mais tu veux plaisanter, mon ami, dit *la dernière guitare*. Tu me donnes là un sujet de romance.

— Plaisanter!

— Mais oui, ajouta Lacervoise. C'est un peu trop ronde bosse.

— Mes amis, reprit Froissart, je n'ai pas été roi absolu, et je ne puis par conséquent vous dire le bonheur qu'on goûte à l'être, mais je vous jure que si l'on

choisissait son bonheur, c'est, après celui d'être ici avec vous, le bonheur d'être valet de chambre que je choisirais.

— Mais la liberté !

— La liberté ! Parlons-en de votre liberté. Dans quelle position de la vie a-t-on plus de liberté? Acteur, vous êtes l'esclave du public depuis six heures du soir jusqu'à minuit et le reste du temps celui de votre directeur ; peintre, esclave de votre palette du lever au coucher du soleil; employé, vous êtes à la chaîne depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir ; mais valet de chambre, vous sortez huit ou dix fois par jour pour faire les commissions de votre maître, et lorsqu'il est au spectacle ou en soirée vous allez où bon vous semble. Et quelle vie! point de souci ! A dix heures

le déjeuner ne manque jamais ; à six heures le dîner ne se fait pas attendre ; les mets de votre maître sont les vôtres ; les vins de votre maître sont vos vins ; il y goûte, vous les buvez.

— Mais la dignité humaine, dit une voix plus cassée et que de Villa-Réal ne reconnut pas d'abord.

— Elle est belle votre dignité humaine ! c'est la digne sœur de votre liberté. Parlez-moi de la dignité d'un médecin qui va visiter par dignité deux fois par jour les sécrétions de ses malades ; ou de la dignité d'un poète qu'on siffle comme un chien courant, après qu'il a donné un an de sa vie à la création d'un drame ; ou de la dignité.... mais où avez-vous mis la dignité ? qu'est-ce donc que la dignité ? ne sommes-nous pas tous en exécration les uns aux autres? Si

nous sommes tous d'accord pour trouver de l'indignité à être valet de chambre, c'est par jalousie, c'est que véritablement c'est la condition la plus douce, la plus égale, la plus insoucieuse, la plus honorable qui existe. Il est peu de maîtres qui ne voulussent être à la place de leurs valets de chambre.

— Je bois au paradoxe de Froissart! s'écria Beaugency.

— Messieurs, buvons tant qu'il vous plaira, mais vous allez voir dans quelques instants s'il n'est pas vrai que la plupart des maîtres sont moins heureux que leurs domestiques.

— Que ne prennent-ils leur place?

— Ils n'osent pas. Ils croient comme vous à la liberté, à la dignité humaine! Mieux accueilli auprès des autres domestiques, je leur demandai si notre maître

était usurier, banquier ou rentier, enfin s'il était très riche, puisqu'il menait un train de millionnaire,—voiture, chevaux, cuisinire. Ils ne purent me donner qu'un seul éclaircissement : c'est que la très jeune et très jolie femme qui était avec lui, et qu'il appelait Julia, n'était pas sa femme.

— C'était donc ?....

— Oui....

Mais pourquoi Froissart se trouvait-il au Hâvre? répétait encore dans son coin de silence et d'ombre Villa-Réal qui était resté attaché à ce premier incident de la narration d'Aristide Froissart, récit qu'il suivait péniblement, mais avec un intérêt forcé cependant.

—Oui, ils sont cent fois moins heureux que leurs domestiques, s'écria Froissart en versant du vin de champagne à ses

convives. — Un soir et nous étions à Dieppe depuis deux mois, le troisième mois que j'étais au service de mon maître, il me pria, tandis qu'il serait au spectacle, de lui préparer comme de coutume ses lampes, son verre d'eau sucrée, de mettre des cigares sur son bureau. Il s'en alla ensuite avec madame. Depuis longtemps je me questionnais afin de savoir ce que pouvait faire mon maître pour user chaque nuit jusqu'à la dernière goutte l'huile de ses lampes, l'eau de sa carafe, pour consommer tout son sucre et fumer dix ou douze cigares. J'avais calculé qu'une telle consommation prenait au moins la durée de la nuit. Ma curiosité s'était arrêtée là : Je la satisfis malgré moi le jour où il m'avait été recommandé un peu plus expressément que de coutume de ne manquer à aucune

des dispositions à prendre pour la nuit.

Après avoir fait tout ce que mon maître m'avait recommandé, je m'étendis sur un fauteuil, selon l'usage des valets de chambre, et je m'endormis dans un coin : cela m'arrivait souvent, mais je m'éveillais toujours une heure après.

Ce soir-là; soit qu'il fît plus chaud, soit toute autre cause, je ne m'éveillai pas. Monsieur et Madame revinrent du spectacle et je n'entendis rien. Quand je rouvris les yeux, je m'aperçus avec effroi que monsieur travaillait à son bureau. Deux heures sonnaient à la pendule. Madame dormait. Je comprimai mes mouvements, je raccourcis mon haleine et ne bougeai pas. Aucun bruit ne m'avait trahi. D'ailleurs monsieur parlait haut en écrivant, et sa plume faisait grand bruit sur le papier. Il écrivait, il écrivait

beaucoup, il ne cessait pas d'écrire, et ce n'étaient pas des lettres; qu'écrivait-il ?

Au bout d'une heure, j'entendis qu'il s'écria avec satisfaction : Ah ! grâce au ciel ! voilà mon article pour la *Revue des Deux-Mondes* fini !

Serait-ce un homme de lettres? pensai-je ; et je repris mon attention. Lui, aiguisa sa plume, but un verre d'eau sucrée, alluma un nouveau cigare et recommença sa besogne.

Il était quatre heures, lorsque je l'entendis exhaler un autre soupir de contentement et dire : « Enfin, voilà mon dernier « chapitre achevé. «Souverain le recevra demain soir; maintenant aux épreuves de mon feuilleton pour la *Presse !*

Autre cigare, autre verre d'eau sucrée, autres travaux. Mon maître se

pencha sur des épreuves d'imprimerie, et pendant deux heures, c'est-à-dire jusqu'à six heures et demie du matin, il promena sa main sur de grandes marges qu'il couvrit de signes, de notes et de corrections.

Décidément, pensai-je, je suis au service d'un homme de lettres.

A six heures et demie, il dit à haute voix, car il semblait se soulager par ses manifestations orales : Maintenant voyons ce que j'ai gagné ce mois-ci. Mon article pour la *Revue des Deux-Mondes*, 300 francs ; mon volume pour Souverain, 1500 francs ; mon feuilleton à la *Presse*, 500 francs ; total : 2300 francs. Passons tout de suite aux dépenses. Dépenses à l'hôtel pour moi et mes gens, 1000 francs ce mois-ci ; mes deux chevaux 200 francs ; le cocher 50 francs ; mon groom 30 francs ; la femme de chambre 40 francs ; mon

valet de pied 80 francs; mon cuisinier 100 francs, mon noir 20 francs, loyer de la voiture 50 francs; total 1570 francs — ajouter à ces 1570 francs, six robes, deux chapeaux, divers objets de toilette pour madame, 563 francs, autre total 2133 fr. Or, quand j'aurai payé, continua à dire mon maître, ces 2133 francs, il me restera..... combien me restera-t-il ? mon maître prit la plume et il dit un instant après sa soustraction:—Il me restera net 167 francs. Il répéta jusqu'à cinq fois ce chiffre : 167 francs. Je suis en bénéfice, ajouta-t-il; oui, mais le mois prochain, et c'est demain le premier, il me faudra payer au moins autant, davantage, puisque nous partirons pour l'Angleterre. Allons, je ferai un autre roman plus gros pour Souverain, un autre feuilleton plus long pour la *Presse*, un autre article plus

étendu pour les *Revues*. Je suis brisé ! anéanti, mourant, s'interrompit-il, le sommeil me tue; voilà qu'il est grand jour, quelle vie ! En continuant son monologue, mon maître se deshabilla et se mit au lit.

Après ce que je venais de voir et d'entendre, il ne me restait plus aucun doute sur la profession du maître au service duquel j'étais entré ; c'était un homme de lettres, une de ces existences si enviées et si peu connues, qui, pour expier leur célébrité, affectent les goûts et les habitudes des riches, ont chevaux, maîtresses, domestiques, cuisinier, vont aux eaux, parcourent l'Italie, et ne soutiennent cette splendeur factice, qu'à force de veilles, de peines inouies, d'efforts d'imagination, d'excès de travail. En me retirant, je fus saisi de pitié pour ce galé-

rien de l'intelligence qui n'avait pas même comme les galériens de Brest et de Toulon, sa nuit de repos et la chance de s'évader.

Me faisant un cas de conscience de contribuer aux fatigues de ce forçat volontaire, je lui demandai mon congé à son réveil, lorsqu'il m'eut compté mes trois mois de gage. J'avais calculé d'ailleurs qu'avec cet argent je pouvais obtenir mon passage sur un vaisseau qui se rendait en Portugal.

— En portugal! répéta de Villa-Réal, autour duquel s'amassaient de plus en plus le doute, l'anxiété, la tristesse. Celui qui parle en ce moment pensait-il, est sans nul doute Aristide Froissart, mais est-ce bien lui qui s'est fait, ainsi que je viens de l'entendre, domestique au Hâvre pour gagner son passage de France en Portugal? pourquoi allait-il en Portugal? quel

motif l'y appelait? s'il y était allé, je l'aurais vu, je l'aurais rencontré... mais peut-être n'est-il pas venu jusqu'à Lisbonne?...

Le jeune duc portugais eut le temps de se livrer à toutes ces réflexions, car à cet endroit de son récit Froissart s'était tu et son silence avait été aussitôt couvert par un duo de guitare et de piano, doux et mélancolique comme la nuit qui régnait. Je crois reconnaître la légèreté de la main qui joue du piano, se dit Villa-Réal; c'est *sa* grâce, *son* velouté, *son* charme..... Mais je me figure toujours qu'elle est où je suis. Ici cette illusion doit être plus forte..... Oh! que ne donnerais-je pas pour connaître quelles sont toutes les personnes qui sont dans ce salon?... ces dames?.... mais je n'ai encore entendu qu'une voix et le son de ces deux instruments....

A l'instant même, il devait entendre autre chose ; il entendit distinctement, quand la guitare et le piano eurent cessé de s'accompagner, le bruit d'un baiser, de plusieurs baisers même, de ces bons baisers de campagne qui ne regardent pas où ils tombent et s'ils font du bruit en tombant. Ils paraissaient avoir été donnés en récompense à l'une des deux personnes qui venaient de jouer. Par qui avaient-ils été donnés et par qui avaient-ils été reçus? c'est ce qu'il fut impossible au jeune duc de savoir ; il sentit seulement comme une épine qui lui entrait peu à peu dans le cœur. Un million ! se dit-il pour voir le visage de ceux qui sont là et s'oubliant tout à fait il pencha la tête pour voir.....

Un horrible aboiement le força à la retirer. Je suis découvert. . . . .

— Ici, Phénix ! cria Froissart..... c'est

quelqu'un qui passe à travers champs. Ici, Phénix !

— C'est peut-être un pauvre qui est à la porte, dit une voix qui brisa la poitrine de Villa-Réal où elle retentit. Si j'allais voir... si je lui donnais quelque chose. . .

— Est-ce qu'il y a des pauvres en France ? se récria Froissart ! tous les pauvres du monde sont en Portugal, la patrie des gueux et des moines..... reste-là, bonne ; et toi, Phénix, encore une fois, ici !

De Villa-Réal n'avait rien pu voir, épouvanté par les jappements d'un chien qu'il ne soupçonnait pas ; mais c'est elle ! c'est sa voix, c'est le doux son de ses paroles que j'ai entendu. Oh ! se reprit-il presqu'aussitôt... est-ce que je ne deviens pas fou ?... Je me suis si souvent trompé, que je me trompe peut-être encore... je n'ai plus la certitude de rien. Pourtant je

n'ai jamais si profondément cru à la réalité que ce soir.....

Phénix, reprit Froissart qui paraissait avoir beaucoup de peine à empêcher son chien d'aboyer et de sortir, Phénix se lie aussi à mon histoire. Il m'avait suivi au Hâvre ; dans l'impossibilité de le garder avec moi lorsque je me plaçai comme valet de chambre, je le mis en pension chez un habitant qui, pour, vingt centimes par jour, s'était chargé de sa nourriture. Le digne homme ne me donna pas trop lieu de me plaindre de ses procédés envers Phénix.

Ce ne fut pas sans de grandes difficultés que j'eus la permission de l'embarquer sur le navire où j'avais pris passage pour Lisbonne. Le capitaine portugais refusait de le recevoir. Enfin il y consentit après m'avoir fait prendre l'engagement de

nourrir Phénix de ma ration de biscuit et d'eau. A ces conditions, moi et mon chien nous montâmes sur le bâtiment dont les voiles, s'enflèrent sans qu'il marchât beaucoup plus pour cela. Nous marchions si peu qu'à notre troisième nuit de mer une frégate française qui ne nous prenait pas apparemment pour un navire, mais pour un nuage arrêté sur l'eau, venait vers nous de toute sa vitesse. Tout l'équipage, c'est à dire deux matelots de quart et le capitaine, dormaient en ce moment. Sans Phénix la frégate passait sur nous et nous broyait. Le chien aboya tant qu'elle finit par nous voir. Nos matelots hélés par la frégate s'éveillèrent enfin et nous échappâmes ainsi par miracle, grâce à Phénix, à une mort tragique et presque certaine.

— Je le moulerai ton chien, dit Lacervoise le célèbre sculpteur qui ne sculptait jamais.

— Merci, dit Froissart, tu en as déjà étouffé trois à ma connaissance pour avoir voulu les mouler.

— Bon! je ne sais plus mon état, à présent. Tu me refuses tout. Incapable d'élever un tombeau à ton père, je ne suis plus même bon aujourd'hui à mouler un chien. Envoie-moi à l'abattoir tout de suite.

— Lacervoise, dit Froissart, je t'élèverais des autels si nous vivions dans les temps où l'on en élevait. Personne ne sait comme moi ce que tu vaux; on t'a méconnu, ignoré, trahi.

Les larmes venaient aux yeux de Lacervoise, qui murmurait.

— Oui, on m'a méconnu, ignoré, trahi!

— Lacervoise, reprit Froissart plus solennellement encore, on dira un jour: « Si

« Lacervoise avait sculpté, il aurait été
« le plus grand statuaire du monde, s'il
« avait fait des ouvrages, ses ouvrages se-
« raient au dessus de tous les ouvrages :
« Malheureusement il n'a jamais sculpté
« et il n'a fait aucun ouvrage. »

— Tu es un véritable ami ! s'écria Lacervoise en se jetant au cou de Froissart qui lui dit avec la même effusion : tu mouleras Phénix !

Au même instant une voix qui s'accompagna sur la guitare dit :

Quand le marbre prépare
Ton immortalité,
Phénix, sur ma guitare
Tu dois être chanté.

J'étais sûr, interrompit Beaugency que notre troubadour prendrait la balle au bond, c'est sa maladie : il composera des romances jusqu'au tombeau ! Enfant, il chantait, jeune homme il chantait, il

prend du ventre, j'aperçois quelques cheveux douteusement noirs à sa tempe, et il chante encore ! Si du moins cela t'avait enrichi... mais tu es gueux.. comme une romance.

— Mes amis, intervint Froissart, laissons notre compagnon se livrer tout à son aise, à son goût effréné pour la romance ; quant à la pauvreté n'en parlons plus que pour mémoire puisque je vous ai mis tous les trois à l'abri de ses coups en y échappant moi-même par miracle. Je te remercie de ton charmant couplet pour Phénix, dit Froissart à la *dernière guitare* en lui tendant la main.

— Mais je n'ai pas fini, répondit la *dernière guitare*, moins indigné de l'observation peu bienveillante de Beaugency que surpris de ce que Froissart supposait qu'une romance pouvait n'avoir qu'un seul couplet.

— Alors, répliqua Froissart, permettez-moi de vous finir l'histoire de Phénix en achevant la mienne.

J'arrivai à Lisbonne avec mes derniers écus, Lisbonne, où, comme dans toutes les capitales possibles, tout est cher pour l'étranger... Je n'ai pas eu besoin de vous dire ce que j'allais faire à Lisbonne, s'interrompit Froissart et de vous expliquer pourquoi j'osais y aller avec si peu de moyens d'y prolonger ma résidence ; il n'y a que le cœur qui prenne de ces résolutions périlleuses...

Ici dut se passer autour de la table une scène muette assez longue, car Froissart s'étant tû avant la fin de sa phrase, on n'entendit plus pendant quelques minutes que le vague frémissement des cordes de la guitare sous les doigts distraits de celui qui en jouait malgré lui.

De Villa-Réal attendait la tête plongée dans ses deux mains, les coudes sur ses genoux, que Froissart qui semblait le torturer à plaisir par des épisodes sans fin, reprît le cours d'un récit dont le dernier mot serait peut-être le coup de lumière et de tonnerre dont il voulait être éclairé et frappé. Mais quel incident suspendait le cours de ce récit?

— Oh! si Villa-Réal avait vu en ce moment l'expression de deux visages, il ne se fût pas demandé pourquoi le silence se prolongeait.

— Très périlleuses, continua Froissart, vous allez vous en convaincre.

Au bout de quinze jours de promenade dans Lisbonne, je me trouvai un beau soir dans mon galetas sans avoir ni déjeûné, ni dîné, ni soupé. Je devrais dire, nous nous trouvâmes, car Phénix parta-

geait en tout les caprices de mon sort, courant quand je courais à travers les jardins publics, les rues et la campagne, debout dès que j'étais levé, mangeant quand je mangeais, ce qui nous arrivait à tous les deux un peu moins de jour en jour.

Enfin le jour se présenta où, après avoir fait ensemble nos cinq ou six lieues habituelles de marche, nous nous trouvâmes, ainsi que je viens de le dire, harrassés, à jeun et sans un sou. Vous devinez que ces courses n'avaient pas d'autre but que de découvrir ce que j'étais venu chercher de si loin à Lisbonne et que je ne pouvais raisonnablement découvrir que par le hasard d'une rencontre dans la rue. Quel espoir! mais tous les espoirs se ressemblent. Voilà pourquoi nous étions toujours dehors.

— Elle qui, précisément ne sortait ja-

mais alors et qui, peut-être n'était pas encore sortie une seule fois encore depuis son arrivée à Lisbonne, dit une voix moins jeune, moins pétulante que celles qui avaient pris part jusque là à la conversation.

Si cette voix est celle de madame de Neuvilette, pensa de Villa-Réal, je n'ai plus rien à savoir... j'en aurai la certitude... Mais je les nie toutes... non! Adeline n'est pas ici... non celle qui fut duchesse de Villa-Réal n'est pas ici... Non, celle qui m'aima n'est pas ici.... Non! oh! non! Je dis que non.

— Mendier, poursuivit Froissart, me paraissait dur; d'ailleurs à Lisbonne on ne donne qu'aux moines, aux capucins et généralement à ceux qui n'ont besoin de rien.

La nuit vint, et Phénix et moi nous nous couchâmes à jeun.

Le soleil brilla de nouveau et nous nous regardâmes avec une certaine tendresse mêlée de désespoir.

A midi je n'avais plus qu'à choisir, entre tendre inutilement la main ou mettre en gage des objets auxquels je tenais presqu'autant qu'à la vie, que jamais le malheur ne m'avait forcé jusqu'alors de tirer de leur écrin, une bague , une paire de boucles d'oreilles, quelques bracelets et un collier, choses de peu de valeur, tout ce qui me restait d'elle.

Sans Phénix dont je voyais les forces diminuer et le regard s'éteindre d'heure en heure, je n'aurais jamais eu le courage de me défaire de ces souvenirs d'un passé que j'aimais maintenant jusques dans les souffrances qu'il m'avait causées.

Que c'est triste, que c'est poignant !

c'est la mort avec une longue agonie de porter au Mont-de-piété, de poser devant un employé, froid comme l'argent, la bague mystérieuse, le collier attaché autrefois au cou d'une personne adorée. Sévère comme le destin, et comme le destin ayant devant lui une balance, l'employé pèse dans un plateau ce que vous estimez au dessus d'un monde et il vous dit : vingt francs! ah ! c'est affreux, encore une fois, c'est la mort. Tous les gages d'amour, j'y ai pensé dans ces quarts d'heure de détresse, devraient être en cuivre, en plomb, en acier, n'avoir aucune valeur intrinsèque pour que jamais la faim, même la faim! ne s'en fît une ressource.

— J'eus vingt-cinq francs pour les boucles d'oreilles; elles en valaient deux cents par la matière et par le travail,

mais j'étais étranger. A cause de moi mon or perdait beaucoup de carats. Enfin avec ces vingt-cinq francs nous payâmes une partie de nos dettes et nous vécûmes quelques jours Phénix et moi. Mais nous ne découvrions rien de ce que nous cherchions à Lisbonne : Un jour seulement Phénix s'obstina à suivre le sillon laissé dans la boue par les roues d'une voiture. Il flairait, il aboyait dans le sens de cette ligne, il se dirigeait sur elle, il y revenait, il ne voulait pas la quitter. Je ne sais jusqu'où m'aurait conduit la fantaisie de Phénix si à son grand regret la cause n'en eût disparu tout à coup. Ce sillon qu'il m'avait forcé de suivre avec lui conduisait au Tage, s'arrêtait juste à l'endroit où les personnes qui étaient dans la voiture avaient dû s'embarquer pour traverser le fleuve. Phénix n'étant plus guidé par la

piste, revint à moi, l'oreille basse.

Je fus bientôt obligé de faire de l'argent avec les bracelets et la bague comme j'en avais fait avec les boucles d'oreilles, et d'arriver enfin au collier.

Mais, je ne pus me résoudre à me priver en une seule fois de cet objet que j'avais vu si souvent à ton cou, ma chère amie.

De Villa-Réal laissa tomber un de ses bras le long de son corps ; la main frappa la pierre, l'angle de l'escalier sur lequel il subissait son martyre. Il ne sentit rien.

— A qui parle-t-il, mon Dieu ! à qui s'adresse-t-il en ce moment ?

— Ce pauvre Phénix, poursuivit Froissart, avait remarqué que chaque fois que nous sortions du Mont-de-piété, j'entrais dans une espèce de restaurant, soit pour déjeûner, soit pour dîner avec le prix des

objets mis en gage. Comme nous n'avions recours au Mont-de-piété qu'à la dernière extrémité, il arrivait aussi que nous n'allions manger à ce restaurant qu'après un ou deux jours de jeûne. La faim, le bonheur de l'apaiser avec quelque plénitude, avaient laissé une empreinte si profonde dans le cerveau du pauvre Phénix, qu'il allait involontairement du côté de ce restaurant, quand nous nous étions trop longtemps promenés dans Lisbonne. J'avais bien de la peine à le ramener vers un autre point. Les mauvais jours surtout il se portait avec furie, vers le quartier prédestiné.

Il vous est facile de prévoir, continua Froissart, que le moment arriva où je fus forcé de porter au Mont-de-piété le troisième et dernier fragment du collier. Il arriva. Je touchai trente francs sur ce

morceau d'or brisé, Mais, croyez-moi, je résistai longtemps, tant que je pus, avant de m'en dépouiller : Phénix avait vécu deux jours d'un hareng, moi de quelques oranges, avant de céder à cette nécessité désolante.

Avec quelle satisfaction, avec quelle joie! avec quel bonheur mon compagnon et moi nous entrâmes dans le restaurant placé près du Mont-de-piété, d'où nous sortions avec trente francs. Phénix faillit y pénétrer en brisant un carreau. Comment n'aurait-il pas compris que j'avais de l'argent, et que nous allions luxueusement en dépenser une partie dans le lieu ordinaire de nos festins, lui qui, vingt ou trente fois en deux mois, m'avait suivi au Mont-de-Piété et au restaurant. Il ne connaissait plus que ces deux endroits à Lisbonne.

Nous nous régalâmes comme on ne se

régale pas au Café-de-Paris. Pour moi, tout me semblait truffes et champignons, et l'on sait pourtant si la cuisine portugaise est mauvaise.

Dernier beau jour, et toutefois si chèrement acheté! nous nous éveillâmes la semaine suivante dans la fatale position que nous connaissions déjà, mais plus terrible, plus décisive que jamais, car je n'avais plus rien à vendre ni à engager. Avec quelle anxiété je voyais passer les heures moins pour moi que pour mon pauvre Phénix, dont je cherchais à amuser la faim par toutes sortes d'adresses et surtout à la satisfaire en le poussant dans les cuisines que je voyais ouvertes; mais on le chassait de toutes parts à coups de balais et avec des seaux d'eau.

Le matin de notre troisième jour de jeûne, je cherche Phénix autour de moi.

Plus de Phénix, Phénix m'a quitté : Est-il allé mourir loin de moi, afin de ne pas m'attrister du spectacle de sa mort ? Sa disparition me rendit fou. Je cours partout, je cherche, j'appelle, je vais dans tous les endroits où nous avions l'habitude de nous rendre, je n'aperçois pas Phénix. Je vais ailleurs, ailleurs il n'y est pas. Il n'est plus qu'un endroit dans Lisbonne, me dis-je, où j'allais quelquefois avec Phénix, c'est le restaurant voisin du Mont-de-piété. Mais c'est bien loin. Allons-y pour n'avoir rien à nous reprocher. J'y cours. Phénix y était connu. Je m'informe, personne ne l'a vu, personne ! Un mendiant, pourtant, qui d'habitude demandait la charité sur les degrés du restaurant, me dit : Votre chien ?... mais je l'ai vu. Vous l'avez vu ? et aujourd'hui ? Oui, aujourd'hui. Y a-t-il longtemps ? Une de-

mi-heure environ. Et tenez ! je crois qu'il est entré dans la grande maison. Mais c'est le Mont-de-Piété. Oui, il me semble l'avoir vu passer sous la porte, et je l'ai remarqué parce qu'il a franchi les huit marches d'un seul bond.

Je parcourais déjà les salles du Mont-de Piété, cherchant de tous côtés autour de moi, appelant Phénix, l'appelant encore ; mais point de réponse. Je parviens enfin à la salle des bijoux, celle où je n'étais que trop allé ; j'approche du bureau de l'employé avec lequel j'avais eu ordinairement affaire, que vois-je au milieu d'une foule de gens qui ne revenaient pas de leur surprise ? Phénix, oui, Phénix lui-même, les deux pattes appuyées sur le bord du bureau de l'employé, et attendant dans l'attitude où il m'avait vu si souvent, qu'on lui donnât de l'argent ; depuis

une demi-heure il gardait cette position. Le pauvre animal m'avait vu si souvent me présenter à ce bureau et y toucher de l'argent, qu'il y était venu tout seul.

J'embrassai Phénix, je le serrai contre moi, comme un ami, comme un frère. Je pleurai, tout le monde pleurait d'attendrissement autour de moi. Tenez ! voilà que vous pleurez tous, s'écria Froissart, et moi aussi !

— Si j'avais encore mes trois cent mille francs, dit Beaugency, je ferais construire à Phénix un chenil de marbre orné de glaces.

— J'avais dit que je le moulerais, s'écria Lacervoise, ce n'est pas assez : je le coulerai en bronze, je le poserai sur un socle de marbre. Quatre bas reliefs; quatre symboles. D'abord un chien au milieu d'une population nombreuse; cette

population reste indifférente, au malheur d'un homme, le chien sauve son maître; le chien c'est l'Humanité. Toi, Aristide, tu es la Société, je tâcherai que tu y ressembles; tu auras la force de la jeunesse et la tristesse d'un vieillard empreintes sur ton visage. Tu comprends! vous comprenez? Puis-je pousser au relief, à la brutalité, et voilà! et gratis! tu ne paieras que les frais de maçonnerie.

— Oui, gratis comme le tombeau de son père pour lequel tu ne lui as pris que douze mille francs, je crois.

— Beaugency! c'est de la personnalité!

— Je crois bien, je ne veux pas faire autre chose.

— Alors c'est une insulte.

— Non, c'est un total : douze mille francs.

— Jamais, dit Froissart, notre ami Lacervoise ne m'a demandé douze mille francs pour faire gratis le tombeau de mon père, c'est moi qui lui ai offert cette somme comme un dédommagement......

— Où est-il ce tombeau? demanda Beaugency.

— Dans ma tête! répondit fièrement Lacervoise.

— Cela fait grand bien au père de Froissart, et les douze mille francs sont dans ta poche....

— Allons, Messieurs! disaient d'autres voix, un peu de silence! depuis dix minutes, Monsieur chante sur la guitare le beau trait du Phénix.

— Ah! monsieur chante, demanda Beaugency....

— J'ai fini, répliqua, piquée, *la dernière guitare*

— Je t'en prie, recommence, lui dit Beaugency.

— Je ne recommence jamais.

— En voilà un autre qui se fâche. Je me mets à dos tous les beaux arts.

— C'est à dire qu'ils te tournent le dos, dit tout bas le sculpteur blessé.

C'est Elle ! s'écria Froissart, qui l'emporte sur vous tous, en reconnaissance, je suis fâché de le dire. Au lieu de tant s'occuper de monuments que vous ne ferez jamais, mes chers amis, elle s'est emparée de Phénix. Bien ! très bien, ma chère amie, caresse-le, attache-le avec ton mouchoir à ta jolie main; car tout ce que Phénix et moi avons souffert, c'est pour toi, charmante. Parce que nous étions venus te chercher dans cet enfer de Lisbonne, parce que nous ne voulions pas quitter Lisbonne sans t'avoir vue... mais

écoutez la fin de cette histoire.

Nous sortîmes tous les deux du Mont-de-Piété, dont on se disposait à fermer les portes, car il était nuit, et nous nous retrouvâmes dans la rue, désormais notre appartement, sans savoir où aller. On m'avait chassé de mon galetas, n'ayant pas pu en payer le loyer; en sorte que je n'avais plus que le ciel sous le ciel. Du reste la nuit était superbe; une lune magnifique.

Je me dirigeai vers les bords du Tage.

Fleuve du Tage!

Murmura soudainement en s'accompagnant sur la guitare, l'éternel chanteur de romances, lui qui semblait, il n'y avait qu'un instant, avoir pris le parti de ne plus chanter.

Je n'avais guère envie de chanter *Fleuve du Tage!* en ce moment; je pensais

plutôt que ce fleuve qui roulait autrefois de l'or allait me rouler dans ses profondeurs, si mon sort ne changeait pas sur-le-champ et je ne voyais pas trop comment il changerait. Après avoir pour ainsi dire reconnu l'endroit où j'allais me noyer, je vois Phénix qui accourt vers moi avec des aboiements, des sauts et des frétillements de queue. Je le suis et le voilà qui recommence à suivre un sillon de roues exactement comme le jour où il m'obligea à descendre jusqu'au fleuve. Cette fois le sillon me ramenait en ville. Phénix marche toujours devant moi et moi de le suivre. Bientôt nous sommes loin du fleuve; je me noierai demain matin, pensai-je, l'eau sera moins froide; allons! une demi-heure après j'étais dans le cœur de la ville, dans le quartier des Palais. Mille détours toujours fidèlement suivis

par le chien, m'amenèrent enfin devant la porte d'un magnifique hôtel. Là Phénix cessa de courir pour flairer entre cette porte et le sol, étroit passage par lequel il essaya vainement de se glisser. A moins d'avoir une intelligence inférieure à celle de mon chien, je ne pouvais douter que dans cet hôtel venait de rentrer une personne dont le souvenir avait pris place dans la mémoire de Phénix. Cette circonstance me fit oublier et mes projets de suicide et mon dénuement et ma détresse. Je pensai, je refléchis, ce qui m'était permis par le silence de la nuit et au milieu d'une rue déserte. Je vis se perdre sous la porte le double tracé des roues, d'où je conclus sans peine que la voiture avait reçu au bord du fleuve la personne conduite à cet hôtel. Cette personne était revenue tard de la campagne; elle avait

une campagne de l'autre côté du Tage....

Est-ce qu'il passe encore quelqu'un près de la maison ? dit Froissart en s'interrompant ; voilà Phénix qui fait encore mine d'aboyer.

Cet hôtel, continua Froissart, s'isolait par deux de ces côtés des hôtels voisins. Un immense jardin entouré de murs en étendait les proportions agrandies encore par l'effet de la nuit. Dans la situation d'esprit où j'étais, ce n'est pas l'audace qui me manquait. Je mesure d'un coup d'œil la hauteur de ce mur et en deux élans je l'assiége. Me voilà sur le mur ; je me glisse, je tombe sans bruit sur une terre gazonnée ; je me relève et vais devant moi, guidé à travers lés arbres et les bosquets par une lumière qui brillait derrière les rideaux d'une croisée de l'hôte. J'avance toujours, j'arrive enfin

sous cette croisée un peu plus haute que je ne l'avais imaginé de loin. A cet endroit de mon audacieuse équipée, je m'oriente. Mes calculs me prouvent que je suis exactement derrière l'hôtel où m'a conduit Phénix, à l'extrémité de l'axe, sous les appartements qu'occupent d'ordinaire les maîtres afin de ne pas être inquiétés par les bruits de la rue.

Je m'assieds un instant au pied des arbres plantés sous ces croisées; il était environ deux heures. A peine assis j'entends tousser légèrement, puis deux rideaux glisser, puis le frôlement de la soie qui se froisse. Je relève la tête, une figure était au-dessus de moi; je la reconnais. C'était elle. Je prononce un nom, un cri y répond. C'est vous! c'est moi! Des arbres, vous ai-je déjà dit, s'élevaient en rideau devant cette rangée de croisées.

Je m'élance sur l'un de ces arbres, je grimpe et quand je suis au niveau de la croisée ouverte, j'imprime un léger balancement aux branches qui, d'ondulations en ondulations plus fortes m'y portent sans efforts et sans bruit. Une main effrayée saisit ma main, et avec son aide je saute légèrement dans un appartement... Mes amis nous fûmes bien heureux, il vous souvient, le jour où l'usurier Malastre nous prêta quatre mille francs; je fus cent mille fois, un million de fois plus heureux, quand je me trouvai dans cette chambre au milieu de la nuit, de cette nuit où je voulais me tuer, quand je me trouvai aux pieds d'Adeline, à qui je baisai les mains, les genoux, à qui je disais des paroles étouffées, folles, joyeuses désespérées. Je lui demandai mon pardon, je ne voulus pas entendre le sien :

nous nous purifiâmes tous deux dans nos larmes. Quelle nuit ! quelle nuit ! elle me raconta tout, elle m'avoua tout. Nous nous confessâmes nos faiblesses, nos fautes. Elle m'avait toujours aimé, du moins elle n'avait jamais pu me haïr ; et plus elle avait connu les ennuis de la richesse, les étouffements de l'étiquette, le joug de la grandeur ; plus elle s'était prise à se souvenir avec regret de son pauvre Froissart, si décousu mais si facile, si paresseux mais si naturel, si mauvais sujet mais si bon enfant ! si faible mais si tolérant ! si vif mais si prompt à venir lécher la main qu'il avait mordue !

Que vous dirai-je encore ? ne nous étant pas aimés autrefois parceque nous ne nous étions pas connus, nous nous aimâmes bien alors parce que nous avions connu les autres. Je ne l'avais pas tuée,

il fallait bien que je l'adorasse. Cette nuit fut belle, elle fut suprême! Jusqu'au jour, assis à ses pieds, j'écoutai l'histoire, je ne dirai pas de sa faute, mais de la mienne. Que de tortures elle avait endurées cette pauvre Adeline, sous les diamants et la soie dont un amour de grand seigneur l'avait étouffée! Encore quelques mois d'un pareil supplice et elle en serait morte! Son sang s'était calciné au feu d'une contrainte de toutes les heures; sa raison avait perdu sa vivacité dans l'éternelle lutte de sa volonté avec celle d'un despote, armé d'une impitoyable étiquette. Mais je lui apportai la palme de sa trop longue épreuve. En me voyant, elle crut voir un libérateur, un ange! J'étais pour elle la patrie, l'air, le ciel, la lumière du pays qu'elle avait quitté, qu'elle n'espérait plus revoir. Enfin elle

fut heureuse, elle pleura !

Je ne la quittai qu'au jour après être convenus que nous nous retrouverions le lendemain et les jours suivants au même endroit.

Il y avait deux mois que je la voyais, tantôt en prenant un déguisement, tantôt en me glissant chez elle par le mur du jardin, lorsque notre imprudence fit découvrir au duc de Villa-Réal, qu'Adeline entretenait une correspondance. Vous savez, mes amis, la suite de cette histoire; Adeline et moi nous vous l'avons racontée. Tandis que le duc de Villa-Réal se battait avec un jeune gentilhomme espagnol, transformé en rival par sa frénésie, Adeline, son père, sa mère et moi, nous quittions secrètement l'hôtel du duc, Lisbonne, le Portugal, et nous nous embarquions pour le Hâvre sur un navire anglais.

A peine arrivé à Paris, j'apprends la mort de mon père. Mon père, il va sans dire, m'avait deshérité; mais il m'avait trop deshérité. Ayant donné tous ses biens à des communautés religieuses, sans me léguer un seul centime, il s'endormit tranquillement dans le sein de la religion. Mais sa vengeance pour être allée trop loin, avait dépassé le but. Sur la demande d'un de mes oncles, le testament fut cassé, et les tribunaux établissant un partage plus légal, m'accordèrent vingt mille francs de rente, et j'en jouis, ou plutôt nous en jouissons, depuis la mort de mon vertueux père. N'est-ce pas un assez beau revenu pour que nous puissions vivre tous les sept jusqu'à la fin du monde, ici dans l'Élysée Froissart?

— Je voudrais pourtant bien savoir ce qu'est devenu ce pauvre duc de Villa-Réal?

A-t-il été tué dans son duel ?

— Mon ami ! interrompit Adeline.

— Tu as raison... ma chérie; vite un sourire sur ces pleurs et je me tais.

— Il est onze heures, madame de Neuvilette.

— C'est-à-dire, monsieur le marquis, qu'il faut aller nous coucher.

Allons en place ! la main aux dames ! cria la *dernière guitare* en se mettant au piano comme c'était d'usage à l'Elysée Froissart chaque soir avant d'aller se coucher.

Lacervoise avait déjà offert la main à Adeline ; Froissart, à madame de Neuvilette, tandis que Beaugency agitait un tambour de basque et que le vieux marquis nouait à ses doigts une paire de castagnettes.

La contredanse commença.

Jamais le bonheur n'eut un caractère si vrai. Ce n'était pas cet affreux bonheur qu'on éprouve à bondir dans un salon qu'on n'a jamais vu et où l'on ne rentrera jamais; ce n'était pas le stupide bonheur de tenir dans sa main en dansant la main sans magnétisme d'un être pour lequel on n'a ni amour, ni amitié, c'était le bonheur vrai, sérieux, sain, et qu'on sait devoir durer toute la vie.

C'était admirable, c'était ravissant de voir Aristide Froissart passer des bras de sa belle-mère à ceux de sa femme et se croiser avec Lacervoise qui dansait comme un faune.

Parfois Froissart s'écartait un peu de la pureté académique dans ses balancements et ses en avant-deux; mais il suffisait que madame de Neuvilette lui dit avec un certain accent : Aristide! pour

qu'il devînt à l'instant même aussi décent qu'une pensionnaire.

Un galop général autour de la table termina la soirée, charmante soirée qui se renouvelle encore, car tous nos personnages sont vivants, Dieu merci, en 1843, et heureux autant qu'on peut l'être dans ce monde.

Et le duc de Villa-Réal?

Ce qu'il devint fournira le sujet d'un autre livre destiné à paraître plus tard.

FIN.

